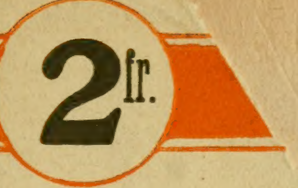


HENRI BACHELIN

Le bélier, la brebis et le mouton

ROMAN

ERNEST
FLAMMARION
ÉDITEUR

Le bélier, la brebis et le mouton

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

La guerre sur le hameau.
Le serviteur *(Prix Fémina-Vie heureuse)* (5e mille).
Le village (3e mille).
Le petit (3e mille).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Horizons et coins du Morvan.
Pas-comme-les-autres.
Les manigants.
Jules Renard et son œuvre.
Robes noires.
L'éclaircie.
Les sports aux champs.
Juliette la jolie.
Sous d'humbles toits.
L'héritage.
L'aventure de M. Trigoneau.
Musette.
Sous les marronniers en fleurs.

POUR PARAITRE

Les grandes orgues.
Le palais de cristal.
La bergère.
Le chant du coq.
Les rustres.

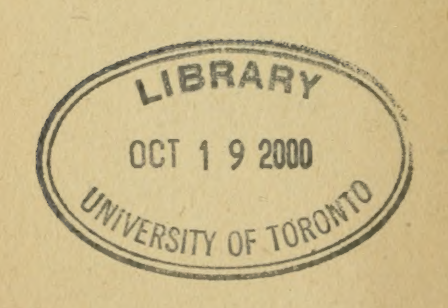
HENRI BACHELIN

Le bélier, la brebis et le mouton

ROMAN



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26


LIBRARY
OCT 1 9 2000
UNIVERSITY OF TORONTO

Le bélier, la brebis et le mouton

PREMIÈRE PARTIE

LE BOURG

I

Nous attendions le chariot à l'entrée du bourg. Malgré notre impatience de le voir, nous n'étions pas de taille à faire six lieues à pied pour aller le prendre au sortir d'Autun ; le plus âgé de la bande devait avoir dix ans ; j'en avais sept. C'était un matin de septembre : des feuilles tombaient des peupliers, et sur l'herbe des prés il y avait encore de la rosée. Nous nous étions tous levés de bonne heure comme pour un jour de grande fête dont on veut profiter de la première à la dernière minute. La nuit précédente m'avait paru longue.

Mme Duverne était arrivée la veille en voiture. Comme elle manquait de tout, elle avait dîné chez nous, c'est-à-dire à l'hôtel. Elle connaissait bien mon père, qui plusieurs fois par an allait les voir, elle et son mari. Elle ne ressemblait pas aux femmes de notre pays, bien qu'elle y fût née. Elle avait été domestique à Autun. C'est une ville où non seulement on apprend les belles manières, mais où l'on finit par se faire un visage que n'ont pas les paysannes ; pas aussi jolie, certainement, que Mme Lagoutte, la femme du pharma-

cien, qui était à vrai dire la seule dame du bourg, mais Mme Lagoutte ne venait jamais chez nous. Et j'étais heureux, ce soir-là, d'être tout près de Mme Duverne. Elle dit :

— Imaginez-vous que je n'ai pas pu amener Valentine. Elle s'est cramponnée à la porte. Elle veut à toute force venir sur le chariot. Son père va être bien embarrassé jusqu'à demain matin, mais rien n'y a fait : c'est déjà une vraie tête de pioche. Elle ajouta en me regardant : Ce sera une petite camarade pour Jean.

Je rougis jusqu'aux oreilles de ce que Mme Duverne eût daigné penser à moi.

— Quel âge a-t-il ?

— Sept ans, répondit ma mère.

— Elle n'en a que cinq, dit Mme Duverne, mais on lui en donnerait neuf, tellement elle est endiablée.

Des camarades, garçons et filles, je n'en manquais pas, mais j'étais heureux à l'idée d'en avoir une qui ne fût pas une petite paysanne. C'est pourquoi ce matin-là j'étais avant tous les autres arrivé sur la route. Peu à peu ils m'avaient rejoint, et nous étions bien une dizaine, dont Henri Lagoutte, le fils du pharmacien, Desbœufs, Satinet, Louise Rouvray, Jeanne Guidon. Mme Duverne avait dit aussi :

— Ils partiront d'Autun avant le lever du jour, mais il ne faut pas compter qu'ils soient ici plus tôt qu'à dix heures.

La route ne cessait guère de monter ; et tout le monde sait que les bœufs ne vont pas plus vite aux descentes qu'aux montées.

L'installation des Duverne était pour tout le bourg un grand événement. Il n'arrivait pas une fois par an que quelqu'un déménageât d'une maison pour aller dans une autre ; à plus forte raison était-il rare que quelqu'un vînt d'un autre pays se fixer dans le nôtre. La population se composait de quelques commerçants, de cultivateurs et de bûcherons, qui, toute l'année, tra-

vaillaient dans les bois d'alentour : du printemps à l'automne ils abattaient et écorçaient les arbres ; l'hiver, tapis sous des huttes recouvertes de mottes de terre, ils creusaient des sabots. Il y avait aussi les galvachers qui s'en allaient très loin, au mois de mars, avec leurs attelages de bœufs qu'ils louaient dans le Berry, dans les pays de l'Est et du Nord. Ils revenaient en novembre avec beaucoup d'argent. Là-bas ils avaient vécu de privations ; partis avec du pain pour eux et du foin pour leurs bœufs, jamais ils ne s'étaient arrêtés dans une auberge, couchant à la belle étoile, mais quelle noce au retour ! On ne prenait pas plus garde, d'ailleurs, à leur départ et à leur rentrée qu'à ceux des hirondelles. Depuis des années cela faisait partie de la vie du pays.

Pour nous surtout qui commencions à trouver longues les vacances, on comprend quelle distraction nous promettait l'arrivée des Duverne. Nous n'aurions pas attendu avec plus d'impatience l'apparition d'un régiment en manœuvres, musique en tête, ou du Président de la République. C'était pour nous comme l'annonce d'un grand changement qui allait se produire dans notre vie monotone.

Il était plus de dix heures quand nous aperçûmes le chariot. Il ne nous fut pas difficile de le reconnaître au tas de meubles dont il était chargé. Je m'attendais à voir Valentine perchée tout en haut. Elle n'y était pas.

— Allons au-devant, dit Lagoutte, qui dirigeait toutes nos expéditions.

Nous ne demandions pas mieux. Nous fîmes en courant beaucoup plus de la moitié du chemin. Selon leur habitude, les bœufs avançaient tête baissée. Un charretier les précédait qui causait avec un homme que je supposai être M. Duverne. Des yeux je cherchais Valentine. Les deux hommes ne faisant pas attention à nous, des deux côtés nous nous mîmes à escorter le

chariot. J'en fis le tour, sans découvrir Valentine. Nous regardions les armoires calées contre les ridelles avec de la paille, les bois de lits, les tables, les chaises, en un mot tout un mobilier qu'il nous paraissait drôle de voir se promener le long des routes, nous qui habitions des maisons où depuis longtemps pas un meuble n'avait changé de place. Quand une descente se présenta, le charretier serra le frein : un vieux sabot que nous entendîmes frotter sur la roue de derrière. Il nous dit en riant :

— Hé ! la gaminerie. C'est-il que vous êtes envoyés en délégation ?

— En avant-garde, lui répondit Lagoutte.

Il faut croire que l'avant-garde était plus forte que le gros de l'armée, car au bas de la côte qui commence à la première maison du bourg il n'y avait que Mme Duverne.

— Et Valentine ? dit-elle à l'homme qui causait avec le charretier.

— N'aie pas peur, répondit-il : elle n'est pas perdue.

Les bœufs s'étaient arrêtés pour reprendre des forces, bien qu'ils fussent au terme de leur voyage. Etonnée sans doute, et peut-être réveillée par ce brusque arrêt, une petite fille, qui ne pouvait être que Valentine, passa sa tête à travers un enchevêtrement de meubles en criant : Maman ! Maman ! Elle ne me produisit pas l'impression que j'attendais : c'était une gamine comme les autres, rien de plus, rien de moins. Nous faisions cercle autour des Duverne. Nous nous étions abattus sur eux, contre leur gré, comme les dernières mouches sur les bœufs. Mme Duverne s'approcha de sa fille et réussit à la prendre dans ses bras.

— C'était bien la peine, dit-elle, de ne pas vouloir venir hier avec moi pour dormir tout le long de la route !

En roulant une cigarette Duverne expliqua qu'au moment du départ, comme elle refusait de se lever, il

lui avait fallu l'habiller de force, tout endormie, puis, les derniers meubles chargés, la déposer sur un matelas et sous des couvertures : de tout le voyage, bercée par le chariot, elle n'avait soufflé mot.

Nous écoutions, très intéressés. Quand ils durent se remettre en marche, les bœufs firent de vains efforts, tant la montée était raide et tant ils en avaient lourd à traîner. Le charretier eut beau les piquer à coups d'aiguillon : rien n'y fit. Je n'avais pas la hardiesse de Lagoutte, mais une fois que l'idée me fût venue que je pouvais sauver la situation, j'allai vers Mme Duverne à qui Valentine donnait la main et je lui dis :

— Madame, si vous voulez, je vais aller chercher notre âne.

Il s'appelait Casimir, et c'était une bête vigoureuse.

— Voici, dit-elle au charretier, le petit Corniaux qui offre de nous prêter son âne.

— Ma foi, répondit-il, ça n'est pas de refus.

Je partis à toutes jambes, malgré la montée, heureux de jouer un rôle dans ce grand événement. Dix minutes après je revins avec Casimir. On l'attela en flèche. S'arcboutant, il donna un bon coup de collier. Je le flattais de la main, et le chariot s'ébranla ! J'en fus aussi fier que si c'était moi qui l'eusse mis en mouvement. Tout à l'heure encore je n'étais qu'un gamin quelconque parmi nous dix : je devenais quelqu'un, et de toutes façons c'était moi qui marchais devant les autres. C'était même moi qui dirigeais. Bientôt je fis obliquer Casimir à droite.

Nous arrivâmes sur la place de l'église à qui faisait face la boutique des Duverne. Ce n'est pas à proprement parler une place mais plutôt un chemin qui s'élargit entre l'église et une rangée de maisons, dont presque toutes sont occupées par des commerçants.

L'église est bâtie sur un petit terre-plein ; une dizaine de marches y donnent accès Son clocher est couvert de lames de vieux bois, et vraiment il n'est

pas haut : c'est à peine s'il dépasse le toit de la nef. On dit qu'elle est très ancienne. Dedans, il y a les statues d'un nommé Gérard de Roussillon et de sa femme.

Je dételai Casimir et le ramenai à l'écurie, puis je revins. Beaucoup de gens étaient déjà rassemblés autour du chariot. Les femmes regardaient les meubles, qu'elles trouvaient plus beaux que les leurs : ce n'était pas pour rien que les Duverne avaient longtemps habité Autun. Très peu d'hommes : ils étaient tous occupés dans les bois ou dans leurs champs, mais il y avait mon père. Il causait avec Duverne qu'il appelait « voisin ». Vingt pas à peine séparaient la boutique de notre hôtel.

— Alors, demanda Mme Duverne, est-ce qu'on commence à décharger ?

— Nous avons bien le temps ! répondit mon père. Cette après-midi, en deux temps trois mouvements ce sera fait. Mon voisin doit avoir soif ; je paie l'apéritif.

Il suffisait en effet de regarder mon père pour se dire qu'il était bien capable de transporter à lui seul tous les meubles. C'était un homme très grand, rouge de teint, avec du ventre et une longue moustache grise qu'il avait beau friser : elle retombait toujours. Il ne s'occupait que de rouler les feuillettes dans la cave, de mettre le vin en bouteilles et de le boire avec les clients.

— Mais, disait Duverne, on pourrait peut-être tout de même commencer ?

Et sa femme :

— Voyons, M. Corniaux, laissez-le travailler un peu !

Elle disait cela gentiment, en souriant. Ma mère aussi était là, l'air d'être en colère. Je l'entendis qui soufflait à mon père :

— Laisse-les donc tranquilles, enfin !

Mais, faisant la sourde oreille, il attrapa Duverne

et le charretier chacun par un bras : il ne se possédait plus. Pour lui comme pour nous c'était une grande journée. Le charretier dressa son aiguillon devant le joug des bœufs.

Duverne ne ressemblait pas à mon père. Tout petit, il avait le visage grêlé, de gros sourcils et une barbiche. A notre grand désespoir ils partirent : nous nous étions imaginé que l'emménagement allait commencer tout de suite et nous nous étions fait une fête d'y aider. C'était remis à plus tard. Donner un coup de main à Mme Duverne ne nous disait rien : nous aurions voulu voir les hommes s'attaquer aux meubles les plus lourds. Du moins eus-je la consolation de pouvoir les rejoindre chez nous. Ils étaient attablés. Je vois bien quels devaient être ce jour-là les sentiments de Duverne. Il venait de quitter Autun où il travaillait dans la charpente pour le compte d'un patron ; là-bas il avait lié connaissance avec sa femme qui était domestique chez un capitaine du 29e d'infanterie. Comme elle s'ennuyait de son pays et qu'ils avaient quelques économies, ils avaient acheté la boutique où ils emménageaient aujourd'hui. « Ainsi, maintenant, devait penser Duverne, je serai mon maître. Je ne dépendrai plus de personne. Ma femme gagnera largement pour elle et pour Valentine, puisque Mlle Malardier, dont nous prenons la suite, a amassé là de quoi se retirer : il est vrai qu'elle a soixante-cinq ans. Moi je travaillerai de mon métier, tout en n'étant plus tenu d'être à l'heure. Dans une vingtaine d'années nous aurons de quoi vivre tranquilles, et Valentine sera mariée. L'existence a du bon. » Pour lui, comme pour nous, comme pour mon père, c'était une grande journée, et la première, pour lui seul, d'une vie nouvelle ; et c'était lui, le plus petit, qui parlait le plus fort. Le charretier écoutait : il devait avoir une soixantaine d'années et portait une blouse déteinte et des sabots qui n'avaient jamais été noircis ; pour lui il n'y avait pas de vie nou-

velle qui pût commencer : sans doute était-il trop vieux pour s'en aller au loin ; il se contentait de faire des charrois dans le pays même quand il en trouvait l'occasion.

Ils buvaient de l'absinthe, cette liqueur verte qui devient jaune à mesure qu'on la mélange d'eau, et qui a été cause de la perte de bien des hommes. Ce matin-là, rien qu'à la sentir, la tête me tournait et je dus sortir.

Sur la place, c'était un bourdonnement autour du chariot : gamins et gamines allaient et venaient comme fourmis qui se croisent. Lagoutte, bien entendu, dirigeait les opérations, et Valentine, un doigt dans la bouche, le regardait avec admiration. Il ne se contentait pas de donner des ordres : il avait enlevé son veston et payait de sa personne. Pour lui, dont le père gagnait beaucoup d'argent sans se fatiguer, travailler n'était qu'un plaisir. Déjà beaucoup de menus ustensiles avaient pris le chemin de la maison. Je me précipitai pour que Mme Duverne vît que moi aussi je tenais à l'aider : j'estimais qu'il était insuffisant d'avoir prêté Casimir. Elle en était tout étonnée. Elle nous disait :

— Mais laissez donc ! Vous allez vous fatiguer, mes petits !

Pour Lagoutte, elle était confuse qu'un jeune monsieur en bottines, un fils de pharmacien, mît la main à la pâte, et elle ne se lassait pas de lui répéter :

— Allons, Monsieur Henri, c'est assez, cette fois-ci. Madame votre maman va vous gronder.

Car elle avait beau avoir vécu plus de quinze ans à Autun : elle connaissait tout le monde du bourg et n'ignorait rien de ce qui s'y passait.

— Pensez-vous, madame ! ripostait Lagoutte. On va montrer aux hommes qu'on n'a pas besoin d'eux.

Il exagérait. Ce n'était pas en nous y mettant à dix

que nous aurions pu décharger les armoires, ni les sommiers. Mais, à midi sonnant, il ne resta plus sur le chariot que les grosses pièces : c'était un beau résultat. Mme Duverne donna deux sous à chacun de ceux qui étaient le plus malheureux. Nous fûmes trois ou quatre auxquels elle n'offrit rien, de crainte de blesser nos parents. Nous nous dispersâmes, chacun courant du côté du déjeuner. Chez nous, les trois hommes étaient encore occupés à boire.

— Tout est fini, dis-je à mon père avec fierté.

Trop pris par une discussion avec Duverne pour faire attention à moi, il était plus rouge encore que de coutume, et Duverne lui-même commençait à prendre des couleurs. Mais ils surent bien me trouver pour m'envoyer chercher Mme Duverne qui vint avec Valentine. Nous déjeunâmes tous ensemble. Ma mère avait un air soucieux que je ne lui connaissais pas.

Les hommes seraient restés à table certainement jusqu'à la nuit, si, vers deux heures, Mme Duverne n'avait dit :

— Tout de même, il faudrait vous décider, si vous ne voulez pas que nous couchions à la belle étoile.

— Oh ! fit mon père, ce ne sont pas les chambres qui manquent chez nous.

Pourtant il se leva en même temps que Duverne et que le charretier. Celui-ci eut beaucoup de peine à rester debout ; je suppose qu'il n'avait l'habitude ni de si bien manger, ni de si bien boire.

— Reste donc là, vieux, lui dit Duverne. Tu nous embarrasserais plus que tu ne nous aiderais.

Le charretier se rassit, et, tout de suite, s'endormit, les coudes sur la table.

A eux deux mon père et Duverne s'attaquèrent aux gros meubles ; à l'exception de Lagoutte, gamins et gamines étaient revenus, espérant qu'il y aurait peut-être encore deux sous à gagner. Mme Duverne fut inquiète.

— Pourvu, dit-elle, que sa maman ne l'ait pas grondé et qu'elle ne soit pas fâchée contre nous ! Jean, si tu allais voir ?

De nouveau, je partis à toutes jambes, puisqu'il s'agissait d'être agréable à Mme Duverne. Je trouvai Lagoutte qui s'amusait tout seul dans la cour sablée de la pharmacie. Je lui dis :

— Je croyais que tu serais venu cette après-midi. Est-ce qu'on te l'a défendu ?

— Penses-tu ! répondit-il. Moi, je fais ce que je veux. J'ai travaillé ce matin parce que ça me disait. Maintenant j'en ai assez de m'esquinter pour des croquants.

Qu'allais-je rapporter à Mme Duverne ? Après m'être creusé la tête j'imaginai de lui dire :

— Sa mère l'a retenu pour qu'il achève ses devoirs de vacances. Il paraît qu'il est très en retard.

Toute l'après-midi nous ne fîmes que regarder sans pouvoir nous rendre utiles en quoi que ce soit. Mon père et Duverne avaient de la paille et du foin dans les cheveux et dans la barbe.

Ce fut fini un peu avant le coucher du soleil. Tout à coup il fit froid. Le vent arriva de l'est ; les feuilles des arbres eurent comme un frisson. Je fus très triste : c'était la fin de cette grande journée que j'attendais depuis si longtemps ! Il était vide, maintenant, le chariot que ce matin j'avais guetté. La paille et le foin jonchaient la place ; je pensais à des jours de foire où pareillement aux approches de la nuit le silence m'avait paru si lourd à supporter après tous les bruits extraordinaires de la journée. L'un après l'autre gamins et gamines s'en allèrent. Dans la boutique Duverne et mon père se regardaient, bras ballants. Un des bœufs meugla : l'autre tout de suite lui répondit.

— Il fait soif, dit Duverne.

Moi je trouvais qu'il faisait froid et triste. Ils reprirent le chemin de notre hôtel.

— Ne sois pas trop longtemps parti, dit Mme Duverne à son mari. Tout n'est pas fini.

— Vous n'aurez qu'à venir le chercher, lui dit mon père. Maintenant, nous sommes voisins.

Nous rencontrâmes le charretier : il s'était enfin réveillé. Duverne le paya.

Je les laissai entrer et restai sur la place. Les premières ombres de la nuit se répandaient comme l'eau d'un étang qu'on lâche ; elles noyaient les derniers restes de lumière. Je regardais la flamme de la bougie dans la boutique où tout était encore en désordre, en même temps que j'écoutais grincer les essieux du chariot qui s'éloignait, allégé des meubles et lourd de ma joie disparue. Le charretier s'était assis sur le timon après avoir allumé sa petite lanterne qu'il avait accrochée à la ridelle de gauche et qui obéissait au balancement du chariot.

II

A cette époque, déjà, beaucoup de maisons étaient couvertes en ardoise, et, des ardoises, il n'y en avait pas que sur les toits : à cause des grands vents de l'est et du nord, à cause de la pluie et de la neige on en mettait aussi du haut en bas des murs pignons.

En serpentant la route traverse le bourg et continue de monter beaucoup plus loin jusqu'à l'endroit où elle arrive au sommet des montagnes toutes boisées qui dominent le pays ; avec des fermes, des hameaux et des villages, il est posé dans le creux comme les œufs dans un nid de poule.

Je peux dire qu'on nous connaissait à dix lieues à la

ronde. Si loin que je remonte dans mes souvenirs, je revois notre hôtel, l'hôtel Corniaux, — il y a encore notre nom au-dessus de la porte, mais on a ajouté : Basdevant, successeur, et quand j'y entre c'est comme si je trouvais des étrangers installés chez moi, — je revois notre hôtel avec sa grande cour où il y avait de tout : du fumier, de la paille, des fagots, des tonneaux vides, des souches qui pourrissaient là depuis des années, des troncs d'arbres qui attendaient d'être fendus et sciés, des voitures de toutes formes et, parmi tout cela, des poules, des canards et des oies qui du matin au soir entretenaient la conversation à leur manière. L'écurie était grande. Parfois il y avait à l'intérieur plus d'une douzaine d'ânes et de chevaux. En été, des gens riches d'Autun venaient faire un tour afin de respirer le grand air. Le reste du temps, c'étaient des commis-voyageurs qui commençaient alors à se répandre dans nos campagnes, et la diligence qui s'arrêtait à notre porte : des voyageurs en descendaient avec le conducteur pour casser la croûte en buvant un grand verre de vin blanc ou un petit verre d'eau-de-vie : c'étaient les paysans qui venaient aux foires, et que sais-je encore ! Un va-et-vient continuel qui ne se ralentissait un peu que pendant les deux ou trois mois de neige, et même alors on voyait des visages nouveaux.

Au milieu de tout ce monde-là j'étais heureux. Il y avait deux salles, une pour ceux qui mangeaient, avec une grande table arrondie à ses deux extrémités ; une autre pour ceux qui venaient seulement boire, avec six petites tables carrées : les jours de foire elle était envahie comme l'autre, car on mangeait partout.

Je me promenais entre les clients. Certains me prenaient sur leurs genoux. Il y en avait qui me faisaient peur, avec leur barbe autour des joues, leurs gros bâtons, leurs fouets qui devaient cingler dur.

C'était en hiver, les jours de foire, qu'il fallait voir

notre cuisine où il n'y avait pas encore ce grand fourneau que Basdevant a fait installer depuis. Dans la vaste cheminée on jetait du fagot à pleines brassées ; les rôtissoires étaient tout environnées de flammes. Cela sentait bon. Il y faisait chaud. Il y avait toujours de gros marchands de bœufs qui s'attardaient. Vers trois heures de l'après-midi, quand ils avaient fini de déjeuner, ils commençaient à boire de la bière après le pousse-café, et ils étaient plus rouges que s'ils eussent passé leur journée le visage exposé au feu. On pense bien que mon père se chargeait de leur tenir tête. C'étaient de bons vivants tels qu'il n'en existe plus. Mais tout de même mon père buvait trop.

Car il n'y avait pas que la clientèle de passage; il fallait compter aussi avec les hommes du pays qui venaient surtout le dimanche après la messe et après les vêpres. En ce temps-là tout le monde ou peu s'en faut assistait aux offices, et notre hôtel est situé juste derrière l'église en bordure de la route qui monte. Sa façade est tournée un peu de biais, du côté de l'ancienne boutique de Mlle Malardier et des Duverne. L'hiver, quand ils apportaient avec leurs sabots de la neige qui fondait tout de suite et que notre gros poêle était bourré de bois, leur plaisir de boire était décuplé de ce qu'ils se sentaient au chaud, tandis que sur les montagnes et dans les bois le vent soufflait à perdre haleine et que le clair de lune bleuissait la neige partout étalée. Ils frappaient du poing sur les tables. Les verres sautaient. J'avais peur qu'ils ne les cassent, mais c'étaient des verres épais comme on n'en fait plus.

Ma mère s'occupait de la cuisine. J'ai souvent entendu dire que jamais personne n'a pu la remplacer.

III

Deux ans après son installation Duverne était devenu un des plus acharnés buveurs. Même s'il avait eu de la neige jusqu'aux épaules, il serait venu chez nous matin et soir. Avec mon père c'étaient des parties de cartes à n'en plus finir ; je les regardais les jeter sur la table comme s'ils avaient voulu les enfoncer dans le bois. Son métier de charpentier, Duverne l'avait laissé dans un coin avec ses outils. C'est un grand malheur qu'un homme se détourne du travail pour se livrer à la boisson. Pour mon père, passe encore : à la rigueur, on pouvait dire que boire était son métier. Mais Duverne! Il s'ennuyait d'Autun, disait-il, et buvait pour se distraire. Sa femme aussi regrettait d'être venue ici, on peut deviner pourquoi. Elle disait :

— J'aurais mieux fait de ne pas quitter ma place où j'étais si tranquille, et de ne pas me marier.

Elle avait beau le sermonner : elle ne pouvait pas l'attacher au pied du lit comme un gamin. Parfois c'était elle qui venait le chercher, et quand je voyais son visage triste je pensais qu'à la place de mon père j'aurais dit à Duverne : Il ne faut plus venir ici. Tu fais de la peine à ta femme. Mais ils étaient bien trop inséparables.

Mme Duverne faisait son possible. Leur boutique était certainement la mieux achalandée du bourg ; on y trouvait des étoffes, de l'épicerie, du papier à lettres. Je n'y entrais qu'avec respect, même quand j'y allais jouer avec Valentine, qui, à mesure qu'elle grandissait, prenait tournure. Chez nous la plupart des gamines

s'appellent Jeanne, Marie, Louise ou Catherine. Rien que ce prénom de Valentine mettait à part celle qui le portait. C'était Mme Duverne qui l'avait voulu, parce que la petite fille de ses maîtres avait reçu ce prénom le jour de son baptême.

Nous nous amusions à cacher à tour de rôle un couteau. Ce n'étaient pas les places qui manquaient : derrière les sacs de graines, dans les tiroirs, dans les casiers. Moi je jouais franc-jeu. Pendant qu'elle était en quête d'une cachette, je ne me contentais pas de tourner le dos : je fermais les yeux à m'en faire mal, et plus d'une fois je dus donner ma langue au chat. Je disais : Je renonce. Et elle dansait de joie. Car, pour se moquer de moi, elle me répétait : tu brûles ! justement lorsque j'étais le plus éloigné du couteau. Quant c'était mon tour, elle faisait semblant de ne pas regarder : elle mettait ses mains devant ses yeux, mais plus d'une fois je l'ai surprise à se retourner en écartant les doigts. Je continuais comme si je ne m'étais aperçu de rien. Elle, le moment venu, faisait semblant de chercher ; mais, parce que j'ai toujours eu le goût d'observer à défaut de celui d'apprendre des choses compliquées, je remarquais son premier mouvement dont elle n'était pas maîtresse et qui aurait suffi à la trahir ; elle prenait tout de suite la direction du couteau. Après quoi, elle faisait exprès d'aller en sens opposé. Je ne lui disais rien. Je voulais avoir l'air de croire qu'elle cherchait vraiment.

Le plus souvent c'était elle qui venait appeler son père, et elle n'était pas plus que lui pressée de repartir. Je dois avouer que je ne demandais pas mieux qu'elle restât auprès de moi. Qu'on n'aille pas croire, surtout, que je fusse amoureux d'elle ! Je ne pensais qu'à Mme Duverne. Mais, à l'âge de sept ans, Valentine avait déjà des airs de grande dame et me rappelait sa mère. Nos clients ne pouvaient s'empêcher de rire d'elle ; lorsqu'ils voulaient la prendre sur leurs

genoux, elle leur échappait, vexée qu'ils eussent l'air de la traiter comme une gamine ordinaire.

Elle allait dans la cuisine. Ma mère nous donnait à chacun une tartine de confitures ; elle grignotait la sienne en courant avec moi dans les chambres du premier étage. Il y en avait une qu'elle préférait, parce qu'on y voyait une armoire à glace, la seule qu'il y eût dans tout le bourg ; il n'y en avait pas même chez les Lagoutte. Elle s'y regardait, tenant d'une main son morceau de pain, de l'autre s'arrangeant les cheveux.

Il nous arrivait aussi de nous asseoir à côté l'un de l'autre sur le tapis au pied d'un lit, ou chacun sur une chaise. Elle disait : Hue ! dada ! Et elle poussait des cris comme si vraiment elle fût partie pour un long voyage. Moi je ne m'illusionnais pas : même en fermant les yeux, j'aurais su que je restais au même endroit. Mais, pour la contenter, je faisais semblant de croire que nous étions déjà très loin. Elle était devenue ma camarade, et bien souvent, le jeudi, surtout en hiver, je ne sortais même plus pour jouer avec les autres. Mais c'était avant tout pour faire plaisir à Mme Duverne qui me considérait comme un petit garçon raisonnable avec qui Valentine ne courait le risque ni de se déchirer ni de se blesser en courant.

Il ne faudrait pourtant pas croire que je fusse toujours fourré sous les jupes de ma mère. Il me semblait que si j'avais eu pour mère Mme Duverne, ou Mme Lagoutte, je serais resté continuellement auprès d'elle, et pourtant je voyais Lagoutte qui n'avait rien de plus pressé que de s'échapper de la maison. Donc je le rejoignais tout de même de temps en temps, ainsi que Desbœufs, Satinet et quelques autres, pour courir par les champs et par les bois. A la fonte des neiges, nous barrions des ruisseaux avec des pierres, des branches mortes, des mottes de terre. Nous attrapions des grenouilles pour les gonfler avec des pailles jusqu'à ce que les yeux leur sortent de la tête et

qu'elles éclatent. Au printemps nous cherchions des nids dans les haies, et nous grimpions aux peupliers pour dénicher les pies : ce n'était pas toujours facile, mais nous n'en étions ni à une déchirure ni à une écorchure près. Si Mme Duverne m'avait vu !... Pourtant j'aurais été heureux qu'elle me vît en ces moments-là : j'étais vexé qu'elle me considérât comme un enfant trop sage.

Nous rôdions autour du moulin. Les plus hardis levaient ou baissaient la vanne, selon les circonstances, pour mettre en mouvement ou pour arrêter la roue, à seule fin de faire endêver le meunier. Quand il arrivait avec son bâton, nous étions déjà loin. Je dis « nous », bien que je n'aie jamais aimé ces sortes de plaisanteries. Je suis partisan de l'ordre et, pour ce qui est de faire des méchancetés aux autres, cela ne me convient pas du tout. Nous abattions les noix à coups de pierres quand nous ne trouvions pas la gaule dressée contre le tronc du noyer. Assez souvent les gamines venaient avec nous : elles n'étaient pas les moins enragées. Elles regrettaient de ne pas pouvoir comme nous grimper aux arbres, mais en bas elles tendaient leurs tabliers pour que nous y jetions les nids avec les œufs, et quelquefois avec de tout petits oiseaux que nous emportions pour les élever en cage. Quand il prenait à Valentine fantaisie de se joindre à nous, les autres en étaient plutôt gênés, parce qu'elle avait vite fait de dire :

— Je n'en peux plus, et de s'asseoir sur un talus ou sur un tas de pierres.

Ils se moquaient d'elle :

— Regardez-la donc ! Il te faudrait peut-être une voiture à deux chevaux ?

J'étais seul à prendre son parti, et c'était à moi qu'elle faisait le moins attention.

Ces jours-là je me montrais le plus endiablé : puisque Mme Duverne n'était pas là pour me voir j'aurais

voulu que du moins sa fille m'admirât. Peine perdue : elle n'avait d'yeux que pour Lagoutte, qui ne prenait pas plus garde à elle qu'à moi.

IV

Quand elle eut sept ans, elle vint à l'école. Il n'y avait pas, comme aujourd'hui, un instituteur pour les garçons et une institutrice pour les filles : il n'y avait que M. Mariller dont nous avions tous peur. Non pas qu'il fût méchant, mais son âge et son savoir nous imposaient. Aux heures de classe, même les plus dissipés se tenaient tranquilles, et les plus fainéants faisaient semblant de travailler.

Ce n'est pas pour me vanter, mais j'étais toujours parmi les premiers et souvent le premier. Mon fort, c'étaient les problèmes et les dates de l'histoire de France : dans les dictées je ne faisais de fautes qu'aux mots très difficiles.

Nous n'étions pas nombreux. En hiver la neige, en été les travaux des champs empêchaient ceux des villages de venir jusqu'au bourg. M. Mariller avait beau menacer les parents ; ils promettaient de lui envoyer plus régulièrement leurs enfants, et aussitôt qu'il avait le dos tourné ils n'y pensaient plus. Ils disaient que pour cultiver la terre on en sait toujours assez. Pour mon compte l'instruction que j'ai acquise chez M. Mariller ne m'a point nui : au contraire. Il est vrai que j'ai été le seul du pays à aller aussi longtemps à l'école : jusqu'à près de quinze ans.

J'ai peu connu le curé Latrasse, qui pourtant m'a fait le catéchisme deux années de suite. Mon père

n'allait à l'église que pour les grandes fêtes. Ma mère n'était pas une dévote comme Mlle Maladier : elle assistait à la messe le dimanche et faisait ses pâques, comme les autres femmes ; c'était tout.

Henri Lagoutte était le fils du pharmacien qui faisait office de médecin. Nés à un mois de distance, nous étions les deux meilleurs camarades, bien que nous ne nous ressemblions guère. De ma nature je ne suis ni turbulent, ni vantard, ni mauvais, du moins je m'en flatte. Lagoutte était tout cela, quoique pour la méchanceté je ne m'en sois aperçu que par la suite. Si je peux parler ainsi, il « sentait le riche ». Il ne portait pas comme nous de sabots ni de blouse : toujours en veston, avec des bottines et un vrai faux-col.

Son père était le plus riche du pays, et c'était lui qui se fatiguait le moins. On disait :

— Derrière ses bocaux, il est toujours à l'abri du froid et du soleil et il n'a pas à se déranger pour gagner de l'argent : il faut qu'on vienne le trouver quand on a besoin de lui.

A l'époque de mon enfance surtout, les gens de chez nous étaient résistants, et ils n'allaient ou n'envoyaient chez M. Lagoutte qu'à la dernière extrémité. Malgré cela, comme il était le seul dans un rayon de plusieurs lieues, il lui venait assez de clients pour qu'il pût amasser de l'argent non seulement pour leurs vieux jours à lui et à sa femme, mais pour faire instruire son fils. Pas fier, en pantoufles l'été, en sabots l'hiver, il traversait le bourg pour venir prendre son absinthe chez nous. C'était réglé comme du papier à musique : pantoufles ? six heures du soir ; sabots ? cinq heures. Moi, je l'admirais pour son exactitude : j'ai toujours aimé les hommes d'ordre. Et puis il me semblait qu'il détînt tous les secrets de la vie et de la mort. J'ai vu bien des vieux malins qui profitaient de sa présence chez nous pour entrer, sous le prétexte de boire un verre, en réalité pour tâcher de lui soutirer une consultation à

l'œil, comme on dit aujourd'hui. Ils commençaient par lui dire :

— Ça ne va pas fort, M. Lagoutte.

Et de fil en aiguille il apprenait que l'un avait mal ici, l'autre là. Il les écoutait en faisant son absinthe et les regardait de ses yeux ronds. Il laissait causer les vieux malins. Moi, de mon coin, je ne le perdais pas de vue. Quand ils avaient terminé, il ne répondait rien. Ou bien il disait :

— Ça n'est pas dangereux. Une bonne nuit de sommeil, et il n'y paraîtra plus.

Quelques-uns rispostaient :

— Mais justement, M. Lagoutte, depuis deux semaines je n'ai pas fermé l'œil.

— Ça reviendra, disait-il.

Cinq, dix minutes passaient ainsi. Même il parlait le premier de la neige, ou des récoltes, ou des semailles. Et ils étaient obligés de lui répondre, tout en ne pensant qu'à leur maladie. Tout à coup il éclatait de rire en leur tapant sur l'épaule et il leur disait ce qu'ils avaient. Quand c'était un vrai malheureux il ajoutait :

— Tu viendras prendre tes médicaments demain matin. Surtout n'apporte pas d'argent.

Et il lui payait son verre de vin.

C'est ainsi que s'écoula ma vie jusqu'à l'âge de douze ans. Elle ne fut pas compliquée. Aucun accident ne la bouleversa. Et la vie du pays ressemblait à la mienne, du moins à ce qu'alors je croyais. Les hommes, pensais-je, ne s'occupent que de leur travail et les femmes que de leur ménage. Je les considérais tous et toutes comme des êtres infiniment supérieurs avec lesquels je ne pouvais rien avoir de commun. Ils étaient grands, forts et sages. Elles étaient douces, mais inflexibles, et possédaient à fond la science de la vie qu'elles inculquaient à leurs enfants. Si elles nous giflaient, c'était que nous l'avions mérité, non point parce qu'elles cédaient à un mouvement de mauvaise humeur. Si elles

nous prenaient sur leurs genoux pour nous embrasser, ce n'était point pour passer sur nous une joie où nous n'étions pour rien, mais pour nous récompenser de quelque bonne action. Pour moi, d'ailleurs, ma mère ne m'embrassait pas souvent, pas plus qu'elle ne me giflait. Y étant habitué, je ne m'en plaignais ni ne m'en félicitais. Je grandissais comme un peuplier dans les prés, comme un chêne dans les bois, à peu près livré à moi-même, mon père ni ma mère n'ayant guère le temps de s'occuper de moi. Si j'avais eu de mauvais instincts, il ne m'aurait pas été difficile de mal tourner.

V

C'était le premier octobre, un samedi, l'année de ma première communion. Depuis le quinze août nous étions en grandes vacances. Plusieurs nuits de suite il avait gelé blanc. Vers une heure de l'après-midi nous partîmes six pour ramasser des prunelles. Il y avait moi, Lagoutte et Satinet du côté des garçons ; du côté des filles, Valentine, Louise Rouvray et Jeanne Guidon. Nous avions chacun notre panier, sauf Lagoutte, qui, étant notre chef, avait assez à faire de nous diriger. Valentine elle-même portait des sabots, ce qui ne lui plaisait guère. Quand nous eûmes dépassé la dernière maison, — nous avions déjà des prunelles dans nos paniers, car chez nous ce n'est pas une ville : il y a des haies un peu partout, les jardins, les champs et les prés faisant corps avec le bourg, — Lagoutte dit :

— Aujourd'hui, c'est notre dernière promenade. Il faut que ça barde. On rentrera quand on pourra. En avant, marche !

Et il s'élança comme un lièvre. Le mardi suivant il devait entrer au collège d'Autun. Il en était enchanté, répétant qu'il s'ennuyait dans ce pays de croquants, qu'au moins là-bas il serait dans une ville, et qu'il ne reviendrait ici que lorsqu'il ne pourrait pas faire autrement. Je le laissais dire. Je n'ai jamais eu le goût des aventures. Il a fallu vraiment que la vie y mette du sien pour que je parte de mon pays. Mais, lorsqu'il parlait ainsi, je voyais bien Valentine l'écouter, écarquillant les yeux et bouche bée. Après avoir fait notre possible pour le suivre, je me rappelle que nous nous sommes arrêtés. Lui, il pouvait courir, n'ayant pas de panier. Quand il s'aperçut que nous restions en route, il revint sur ses pas et nous traita de poules mouillées.

— Pas plus que toi ! répondit Satinet. Tu n'es pas si malin que ça ! On peut faire autant de chemin que toi sans courir. Tu verrais, si je n'avais pas mon panier qui m'embarrasse !...

Pourtant nous nous sommes levés, et nous avons marché longtemps. Le ciel était gris, comme quand il va pleuvoir. Le haut des montagnes d'alentour était caché par les nuages. Je m'occupais surtout de Valentine. Elle avait l'air triste. Je lui dis :

— Qu'est-ce que tu as ? Es-tu fatiguée? Si tu veux, nous allons nous reposer, puis nous rentrerons tous les deux. Moi aussi j'en ai assez.

Ce n'était pas vrai. J'ai toujours été bon marcheur. Quand je retourne chez nous, mon plus grand bonheur est encore de m'en aller sur les routes, comme ça, pour le plaisir. Elle ne me répondit rien, et pressa le pas pour rejoindre Lagoutte qui était avec Louise Rouvray. Je la savais susceptible, orgueilleuse et entêtée, aimant à imposer ses caprices. A l'école M. Mariller n'en faisait pas ce qu'il voulait. Elle n'ignorait pas que, si elle s'était assise en disant qu'elle n'en pouvait plus, nous nous serions arrêtés, bien que cela

nous eût déplu. Alors, bien que j'en aie eu grand'honte, je dis à Lagoutte :

— Tu sais, moi je ne vais pas plus loin.

Il me regarda en ricanant. Je m'assis au bord du fossé pensant que mon exemple déciderait Valentine. Je fus d'ailleurs imité par Satinet, qui ne voulait pas avoir l'air de passer par les quatre volontés de Lagoutte, et par Jeanne Guidon, qui pourtant avait deux ans de plus que Valentine. Nous nous trouvâmes divisés en deux groupes : moi, Jeanne et Satinet ; Lagoutte, Valentine et Louise Rouvray, qui continuèrent. Quand ils eurent disparu, nous nous sommes mis à causer, puis nous sommes rentrés sans nous presser.

— Ils veulent faire les malins, dit Satinet qui en revenait toujours là.

Nous sommes arrivés chez nous à la tombée de la nuit. Mais je suis resté sur le perron de notre hôtel jusqu'à ce que j'entende les sabots de Valentine sur le gravier.

Ce n'était pas la première fois que je m'apercevais qu'elle prît plaisir à être avec Lagoutte. J'ai déjà dit qu'il ne nous ressemblait pas et que positivement il sentait le riche. Il était naturel que Valentine se sentît attirée vers lui. Je ne m'en offusquais pas à proprement parler, et pourtant je ne pouvais m'empêcher d'en être un peu vexé. Je ne m'estime pas plus que je ne vaux, mais justement je me disais que je valais bien Lagoutte, à n'importe quel point de vue : à l'école j'apprenais mieux que lui ; mon écriture était et plus régulière et plus belle que la sienne, et, si je ne portais pas comme lui des souliers, c'était que je n'y tenais pas : mes parents étaient à peu près aussi riches que les siens. Il y a des gens qui roulent des tonneaux pour leur compte et qui sont moins malheureux que beaucoup de prétendus bourgeois aux mains blanches. J'en voulais donc à Valentine de se tromper dans son choix. Ce soir-là je me consolai en pensant qu'elle n'avait pas été seule

avec lui de toute l'après-midi, puisque Louise Rouvray les avait accompagnés, et qu'elle serait bien obligée de se tenir tranquille, puisque trois jours après il allait partir.

Il partit, en effet, le mardi matin, après nous avoir fait, la veille, ses adieux : c'était nous qui étions tristes tandis que son visage rayonnait. Et Valentine le regardait avec des yeux dont je n'ai pas oublié l'expression. Personne, que moi, d'ailleurs, ne faisait attention à elle.

Pour nous aussi c'était le jour de la rentrée. Je me sentis tout d'un coup plus vieux. Je peux bien avouer que je regrettais Lagoutte. Nous n'étions pas toujours d'accord, lui plus hardi, moi plus bonasse, mais nous nous complétions. Et puis, nous étions camarades de première communion. Et cela, il faut des années pour l'oublier, même quand on n'a guère de piété, ce qui était son cas et le mien. En somme j'aurais pu partir avec lui. Cela dépendait de mes parents. En ces temps-là, on n'avait pas encore la manie de faire instruire outre mesure les enfants. Chez nous, du moins à ce que je croyais, les affaires marchaient assez bien pour que l'on pût m'envoyer au collège, mais ma mère disait :

— Qu'il aille donc seulement chez M. Mariller jusqu'à l'âge de quinze ans ! Il en apprendra tout autant.

J'ignore si elle avait raison. Mais je sais que je n'ai pas perdu mon temps. Et puis, quitter mon pays pour m'en éloigner de si peu que ce soit, cela m'aurait fendu le cœur. J'avais mes habitudes : me lever à sept heures en hiver, déjeuner, aller à l'école, en revenir pour me mettre à table à midi, y retourner, puis rentrer chez nous vers cinq heures. Je retrouvais mon lit dans ma chambre à côté de la cuisine. Les premiers temps, aussitôt la bougie soufflée, j'avais peur. J'entendais craquer les poutres et le petit fourneau à charbon de bois qui refroidissait. Il n'y avait que moi au rez-de-chaussée, mon père et ma mère couchant au premier. Souvent,

ma mère y montait seule parce que mon père restait dans la salle, à boire et à jouer aux cartes avec Duverne, Je les entendais, et j'avais encore plus peur que s'ils n'avaient pas été là. En tout cas, il me semblait que la maison fût envahie par les revenants. Quand j'eus constaté, au bout de quelques mois, que toutes les nuits c'était à recommencer, que je finissais par m'endormir et que chaque matin je me réveillais sain et sauf, je cessai de faire attention aux bruits et d'écarquiller les yeux dans le noir. Je ne pensais plus qu'à me pelotonner sous mes couvertures. Ah! les bonnes nuits que j'ai passées là ! J'aurais voulu rester éveillé pour écouter le vent et la pluie : la plupart du temps j'avais tellement travaillé de la tête ou couru que je cédais tout de suite au sommeil.

Je devins le plus ancien de l'école où je faisais un peu ce que je voulais, quoique pas de la même façon que Valentine. Elle était toujours la même, plus endiablée encore depuis le départ de Lagoutte. On aurait dit qu'elle cherchait à s'étourdir. A l'école, les filles occupaient les tables de droite, les garçons celles de gauche. De derrière son bureau placé sur une estrade. M. Mariller faisait son possible pour nous surveiller tous, mais n'y réussissait pas toujours. L'après-midi, en toute saison, il ne pouvait s'empêcher de sommeiller une bonne demi-heure, et, filles aussi bien que garçons, les dissipés en profitaient. Cela commençait par des rires étouffés et par des chuchotements, et continuait par des coups de règles, de poings et de sabots. Au bout d'un quart d'heure, c'était un bourdonnement tel qu'on aurait pu croire à la présence, dans la salle, d'un millier de guêpes et de frelons. Et M. Mariller ronflait comme un bienheureux. Les uns couraient pieds nus ; d'autres grimpaient sur les tables. Les filles passaient du côté des garçons, les garçons du côté des filles. J'étais à peu près seul à ne pas bouger, tout en faisant semblant de rire avec eux par crainte de m'attirer des

représailles, mais ce désordre me déplaisait. J'avais pensé plus d'une fois prévenir M. Mariller. Mais à quoi bon, puisque c'était plus fort que lui de dormir ainsi une demi-heure chaque après-midi? Il m'aurait peut-être donné mission de les surveiller. J'aurais eu l'air d'un mouchard. Je préférais me tenir tranquille dans mon coin, sans responsabilités. Au moment où il se réveillait — l'heure n'en variait que de quelques minutes, — tout le monde était à sa place, à l'exception, assez souvent, de Valentine. Mais elle ne se troublait pas pour si peu.

— Valentine, qu'est-ce que tu fais là-bas ? lui demandait M. Mariller quand il la découvrait dans le fond de la salle. Elle lui répondait, tantôt : Je cherche mon crayon, tantôt : Je cherche mon arithmétique.

Car nous accrochions nos carniers et nos casquettes à des porte-manteaux cloués près de l'entrée. Toute rouge, Valentine avait les cheveux défaits : M. Mariller ne le remarquait pas. Elle, ses camarades, même plus âgées qu'elle, l'admiraient, les garçons aussi. On pouvait dire qu'elle était à la tête de l'école, non pas pour le travail et la bonne conduite, mais pour la dissipation. Quand M. Mariller se promenait de long en large devant la première rangée des tables, dès qu'il avait le dos tourné elle lui faisait des pieds de nez. Suivant mes dispositions d'esprit, il y avait des moments où j'aurais voulu ressembler à Lagoutte. Car il ne se faisait pas faute, lui non plus, avant son départ, de se moquer de M. Mariller ; et certainement c'était sur ses traces que marchait Valentine. Mais j'aurais eu beau m'y essayer : je sentais que je n'aurais pas réussi. Elle n'avait de goût que pour les vauriens de l'espèce de Lagoutte. Une fois que nous étions seuls, j'ai tâché de lui faire des remontrances ; mais, dès les premiers mots, elle m'a tourné le dos en me disant que je l'embêtais et qu'en fait de sermons elle avait assez de ceux du curé Latrasse. A neuf ans

et demi ! J'en ai été tout interloqué. Elle prenait une assurance !... Et des manières que pourtant personne ne lui enseignait. Il faut croire qu'elle avait cela dans le sang. En un mot, une vraie dévergondée.

Est-ce que je l'aimais déjà ? Encore aujourd'hui je n'en sais rien. Je me suis toujours méfié des femmes, des autres aussi bien que d'elle. Mais avec elle j'ai été pris dans l'engrenage. J'aurais pu me passer d'elle sans en souffrir, et il a fallu que nous nous suivions. Je voyais ceux qu'on appelait « les gars », qui avaient entre seize et vingt ans, tourner autour des filles de leur âge. Chacun avait sa bonne amie qu'il fréquentait au su de leurs parents et avec qui il dansait le jour de la fête du pays, qui est la Saint Blaise, le 3 février ou le dimanche suivant. Ce n'est pas une bonne époque, tant s'en faut, mais on ne s'en amuse peut-être que mieux entre soi. En tout cas, c'était une fameuse journée pour notre hôtel. Chaque gars avait donc sa bonne amie qu'il épousait au retour du service militaire. Et les gamins de mon âge voulaient les imiter : ainsi Satinet avait la sienne, qui était Jeanne Guidon. Moi aussi j'aurais pu avoir la mienne. Du moins j'aurais pu dire que c'était Valentine. Elle venait assez souvent chez nous pour que cela parût tout naturel. Eh bien ! Je n'aurais pas pu m'y décider. J'aurais eu peur qu'elle ne réponde : Lui, mon bon ami ? Jean Corniaux ? Par exemple, c'est la première nouvelle ! Non. J'aime bien mieux Lagoutte.

A vrai dire, je n'y songeais seulement pas. Lagoutte ou d'autres, je finissais par m'y perdre. Jamais je ne ne l'avais surprise à se laisser embrasser par lui, ce qui ne signifie point qu'elle ne l'ait pas fait. Mais, depuis qu'il était parti, il ne se passait guère de jour que je ne la trouve aux prises avec un gamin qui s'amusait comme à ces âges-là : plutôt par fanfaronnade que par besoin. Elle ne se cachait pas : au contraire ! On aurait dit qu'elle faisait exprès de se

trouver sur mon chemin, et elle me regardait avec des airs de me narguer. J'avais envie de lui dire :

— Tu sais : ça m'est bien égal. Conduis-toi comme tu l'entends.

Mais je pensais qu'elle ne me croirait pas, et que le mieux était d'agir comme si je ne m'apercevais de rien, en tout cas comme si cela m'avait été tout à fait indifférent.

Je la revois très bien telle qu'elle était à cette époque, avec ses cheveux blonds qui tiraient un peu sur le roux, sa figure mince du menton, son front fuyant et ses yeux gris qui brillaient comme ceux d'un chat, la nuit. Grande et forte pour son âge, à dix ans on lui en aurait donné treize. Je n'entends pas la présenter comme une fille de ferme ; elle était en même temps fine et élancée. Elle avait fini par persuader sa mère qu'elle ne pouvait plus mettre de sabots, et elle était de tout le bourg la seule gamine qui les jours de semaine portât des bottines. Et Dieu sait si les affaires des Duverne étaient brillantes !

J'avais honte pour mon père de ce que, selon moi, il détournât Duverne du travail. Je n'étais qu'un gamin de treize ans. Cela ne m'empêchait pas d'avoir mes idées sur la vie. Plus d'une fois j'ai surpris ma mère à pleurer dans la cuisine. Je lui demandais :

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es donc malade ?

— Non, me répondait-elle. C'est des idées qui me passent par la tête. Ne te tourmente pas.

Sur le moment cela suffisait à me tranquilliser ; mais quelques jours après c'était à recommencer. Et je me posais des questions. Sont-ce les affaires qui vont mal ? Non. Nous avons toujours la même clientèle, y compris M. Lagoutte qui continue de venir prendre son absinthe tous les soirs. Quand il a reçu une lettre, il me donne des nouvelles d'Henri. Il me dit : « Ses notes de conduite ne sont pas fameuses. Ce n'est pas lui qui m'en parlerait, le mâtin ! Mais je le sais par

les bulletins qu'on m'envoie. Il n'est pas aussi sage que toi. » Mais je crois qu'au fond M. Lagoutte aime autant qu'Henri ne me ressemble pas. Quand même : je suis fier qu'il me tienne au courant, comme si déjà j'étais un homme. Est-ce mon père qui est malade ? Non, il ne cesse pas de boire, et ce ne sont toujours que parties sur parties de cartes.

Quelquefois, quand j'allais chez Mme Duverne, je la trouvais assise derrière son comptoir. Je devinais que, si elle ne pleurait pas, c'était parce que d'un moment à l'autre des clients pouvaient entrer et que cela leur aurait fait mauvaise impression. Pourtant ils seraient revenus, sa boutique étant la seule du bourg où ils pouvaient s'approvisionner ; mais tout l'argent qui y entrait passait ensuite chez nous. Souvent j'ai eu envie de le prendre dans notre caisse pour le rapporter à Mme Duverne. J'entrais. Je venais près d'elle en baissant les yeux. Et elle me passait la main sur les épaules, parfois, quand j'étais nu-tête, sur les cheveux. Et elle ne disait rien, moi non plus.

Trois fois par an, pour le premier janvier, pour Pâques et pour les grandes vacances, Lagoutte revenait au pays. La première année, où il n'avait pas encore perdu tout contact avec nous, il prit part à nos jeux et à nos courses à travers champs et bois ; mais ce n'était que pour parler sans cesse de lui-même, et des pions, et des « prof », comme il disait, à qui il n'y avait guère de tours qu'il n'eût joués. Vantard, il l'était avant de partir, et il le devenait de plus en plus. Nos quelques camarades qui étaient du même âge que nous deux ne nous accompagnaient plus ; ils avaient cessé de fréquenter l'école pour travailler la terre avec leurs parents. Lagoutte, avec ses treize ans et demi, imposait aux autres gamins qui nous suivaient et qui n'avaient pas encore fait leur première communion. Moi seul aurais pu lui tenir la tête, mais comment ? Je ne savais rien de la vie dans les collèges, et je n'étais

pas certain qu'il exagérât : tel que je le connaissais, il était capable de tout. Et à quoi bon ? Les autres ne l'en auraient pas moins admiré. Et Valentine n'aurait pas manqué de me griffer, peut-être de m'arracher les yeux. Elle ne perdait aucune occasion de rencontrer Lagoutte. Lui, ma foi ! ne s'occupait guère d'elle, quoique ce ne soit que façon de parler. Car il lui disait de ces choses et lui faisait de ces taquineries dont on a l'habitude entre gamins et gamines, mais cela n'allait pas plus loin.

Lorsqu'elle eut onze ans, elle fit sa première communion. Sous le voile blanc ses cheveux avaient l'air d'être du feu. La toilette lui convenait à merveille. En revenant de communier, au lieu de baisser les yeux comme les autres, elle dévisagea hardiment l'assistance. J'étais à côté de ma mère sur notre banc, car le jour de la première communion est une grande fête pour tout le monde, qu'on soit dévot ou non. Ma mère, en me poussant du coude, me dit à voix basse :

— C'est-il Dieu possible d'être effrontée à ce point !

Depuis quelque temps je remarquais qu'elle ne pouvait plus souffrir Valentine, qui venait de moins en moins chez nous, ni même Mme Duverne qu'elle ne fréquentait plus du tout. C'était moi qui faisais toutes les commissions. Il n'y avait pas eu, que je sache, de dispute entre elles deux, mais elles ne se voyaient plus que lorsque par hasard elles se rencontraient : c'était un fait. Je dois dire que je le regrettais. Je trouvais que ma mère exagérait. J'étais toujours heureux d'être près de Mme Duverne. Et il me déplaisait d'entendre ma mère traiter Valentine d'effrontée, bien qu'au fond de moi-même je lui aie donné raison. Alors, quand le regard de Valentine rencontra le mien, ce fut moi qui baissai les yeux.

Pour Duverne aussi, c'était jour de grande fête. A l'église déjà il ne tenait plus debout. Il avait commencé à boire plus tôt encore que de coutume, ce qui

n'était pourtant pas facile, et tout le temps que dura la messe il fut soit agenouillé, soit assis. Valentine avait pour camarade Louise Rouvray. Les Rouvray étaient une des deux ou trois familles de cultivateurs les plus aisés du pays. Plus riches que les Duverne,ils vivaient pourtant dans une maison dont l'aspect n'était guère engageant. Elle était située au carrefour de trois chemins où l'on marchait surtout dans le purin et dans la boue. Dans la cour étaient plantés deux gros noyers. Louise ne ressemblait pas à Valentine. Il m'est arrivé de voir des portraits d'Espagnole. Où ? Je n'en sais rien, mais chaque fois j'ai revu Louise. Elle avait les cheveux noirs comme des ailes de corbeau, les yeux noirs, le teint brun ; sous son voile de première communiante elle paraissait plus noire encore. Pas dévergondée comme Valentine, elle faisait penser à du feu qui couve sous la cendre, tandis que l'autre jetait déjà des flammes.

Ce jour-là ce fut une noce à tout casser. Ils mirent, tous, les petits plats dans les grands. Les deux repas se firent, à midi chez les Duverne, le soir chez les Rouvray. Ils nous avaient invités tous les trois, moi, mon père et ma mère. Mais ce n'était pas possible : il fallait bien quelqu'un pour s'occuper de notre hôtel, surtout un jour comme celui de la première communion. Malgré toutes les insistances,ma mère ne voulut pas bouger. Et jusqu'au dernier moment elle refusa de me laisser accompagner mon père au dîner. A la fin, comme il menaçait de se fâcher, elle dit :

— Et puis après tout, emmmène-le donc si tu veux !

Mon père aussi avait beaucoup bu. Ce fut ce soir-là que je commençai à soupçonner des choses ; et je me dis que e malheur pouvait bien être suspendu au-dessus de nos têtes.

VI

Les Rouvray avaient fait de leur mieux pour que tout le monde fût content. Les deux lits étaient serrés l'un contre l'autre pour que deux tables puissent être mises bout à bout, et nous n'y étions pas loin d'une douzaine, si je sais bien compter : moi et mon père, Valentine et ses parents, ce qui fait déjà cinq, Louise et ses parents et, en plus, son grand-père et sa grand'mère, ce qui fait dix. Dans une de nos grandes salles à nous, il n'y aurait pas beaucoup paru, mais, dans une maison qui tient de la chaumière, on se sentait les coudes, et le bruit de la conversation, entre les murs rapprochés et sous le plafond bas, faisait plutôt l'effet d'un vacarme.

Les deux communiantes avaient gardé leur robe blanche. Elles étaient l'une en face de l'autre, au milieu de la table. Mon père était entre M. et Mme Duverne. Moi, je m'étais installé au fond, contre un des lits. J'étais dans l'ombre, et l'on ne s'occupait pas plus de moi que si je n'avais pas existé. Pourtant, Mme Rouvray n'oublia pas de me servir. Quant à Valentine, si elle regardait de temps en temps de mon côté, ce n'était pas pour voir ce que je pouvais faire. Du moins ce fut ainsi au commencement du repas, quand il n'y avait encore ni lampe, ni bougies allumées. Louise tournait le dos à la cheminée. Valentine, placée juste en face, était en plein éclairée par le feu. Je ne sais pas pourquoi, avec sa robe blanche, elle me faisait l'impression d'une jeune mariée. Et je pensais au

jour où elle le serait pour de bon. Je me demandais qui elle épouserait. Je ne sais pourquoi je pensais que ce ne serait pas moi.

Quand la soupe eut été servie fumante dans les assiettes, tout le monde se tut, même Duverne, qui, parce qu'il avait beaucoup bu dans la journée et que sa langue tournait avec difficulté, était justement celui qui s'acharnait le plus à causer. Les deux vieux, je le voyais bien, étaient toujours de l'avis de tout le monde. Pour eux, l'essentiel était de passer une journée entière à bien manger et bien boire sans qu'il leur en coutât un sou, et ils n'en perdaient pas un coup de cuiller ni une lampée. Ils ne voulaient pas être descendus pour rien de leur chaumière, bâtie un peu à l'écart et au-dessus du bourg, sur la lisière des bois.

Son assiette nettoyée, Duverne dit, parlant de la soupe qu'il venait d'avaler :

— Encore une que les Prussiens n'auront pas !

— Ni les créanciers, ajouta mon père.

J'ignorais alors ce que signifiait ce mot.

— Allons ! Taisez-vous donc ! fit doucement Mme Duverne.

— Tu as raison, dit Duverne. A demain les affaires sérieuses.

Et, d'un trait, il but un plein verre de vin.

Rouvray était un paysan d'une quarantaine d'années qui portait toute sa barbe. On le voyait rarement dans les auberges et à notre hôtel, mais ce n'était pourtant pas un ennemi déclaré de la bouteille. A l'occasion il savait lui dire deux mots, et, s'il connaissait la valeur de l'argent, il jetait tout comme un autre sa pièce de cent sous sur la table pour payer son écot ou offrir sa tournée. Assis aujourd'hui en face de mon père et de Duverne, je le voyais comme un exemple frappant du travail qui trouve sa récompense. Ce mot de « créancier » ne me disait, d'instinct, rien qui vaille. Pour moi, cela sentait les discussions de commerce, la chi-

cane, les tribunaux. Et je le devinai bien mieux encore quand Rouvray ajouta :

— Non, ce n'est pas le moment de parler de ça. Pour moi, mes créanciers, c'est bibi, qui ne doit rien à personne.

— Certainement, M. Rouvray ! dit Mme Duverne. Mais nous autres qui sommes dans le commerce, ça n'est pas la même chose.

— Bien entendu, répondit Rouvray.

Et la conversation, sur ce sujet, en resta là.

Les bœufs remuaient sur la paille dans l'écurie à côté, ou bien ils donnaient des coups de cornes contre les barreaux du râtelier, ou bien ils râclaient leurs chaînons sur la mangeoire. Plutôt que du ciel, la nuit semblait tomber des deux grands noyers plantés en face de la maison. Alors Mme Rouvray alluma la lampe sans abat-jour et deux bougies qu'elle plaça sur les tables.

Elle aurait eu fort à faire si sa mère et moi ne l'avions pas aidée. Pour moi, aussitôt après la soupe, je m'offris à enlever les assiettes sales et à en donner de propres : c'était presque mon métier, après tout. Ainsi j'eus le plaisir de me rapprocher de Valentine et de la servir toujours la première : elle avait beau se laisser faire avec dédain et causer toilettes avec Louise. Je l'entendis qui disait, comme une grande dame :

— Moi, ma chère, pour porter des souliers de satin blanc, je voudrais que ça soit tous les jours la première communion !

Ce que nous avons mangé, ma foi ! je ne m'en souviens plus ; mais, ce que je sais bien, c'est qu'il y eut beaucoup de plats. D'ailleurs on ne voulut pas que je change les assiettes à chaque fois. Il n'y eut que Valentine à ne jamais refuser. Elle devait se dire : « Et puis cette fête, c'est en mon honneur. Pendant que j'y suis, je serais bien bête de ne pas en profiter et de me gêner. » La seule fois où elle m'adressa la parole, ce fut pour me dire :

—Tu ferais un bon garçon d'hôtel, ma foi !

Je lui répondis, un peu vexé :

— Et où serait le mal ?

Car j'estime qu'il n'y a pas de métier déshonorant. L'essentiel est de rester honnête, quelle que soit la situation que l'on occupe. Mais tout de même ! Moi qui allais encore à l'école à quatorze ans, ce qui est rare dans nos pays, je pensais que j'étais trop savant pour devenir ce que disait Valentine. Elle a bien dû le voir depuis !

La conversation avait repris, et les rasades succédaient aux rasades. La porte était restée ouverte. On la ferma quand il fit tout à fait nuit, non par crainte des voisins, — ils n'étaient pas nombreux, et personne ne songeait à se formaliser de voir les Rouvray fêter la première communion de leur fille, — mais parce que la fraîcheur tombait du feuillage des noyers, en même temps que la nuit. Mon père racontait des histoires qui faisaient rire tout le monde, à commencer par Mme Duverne que je n'avais jamais vue aussi gaie. Elle qui, depuis son arrivée au pays, était devenue de plus en plus triste, elle riait aujourd'hui comme une bienheureuse. J'ai bien deviné, depuis, qu'elle devait chercher à s'étourdir, mais les occasions qui s'en présentaient ici étaient rares, et sans doute se disait-elle comme sa fille : « Pendant que j'y suis, je serais bien bête de ne pas en profiter. » Mais Valentine, elle, ne pensait qu'aux assiettes, car, pour le reste, elle gardait un sérieux que je l'ai rarement vue perdre, le front toujours plissé, serrant un peu les mâchoires, et regardant droit devant elle ce qu'elle était seule à voir, à craindre ou à désirer.

Sur le moment, cela me fit du bien de voir Mme Duverne rire à gorge déployée. Et je songeais à ma mère qui avait refusé de participer à la fête. Et, oubliant Mme Lagoutte, je me disais une fois de plus que j'aurais été heureux que Mme Duverne fût ma mère.

Mais, par exemple, pour rien au monde je n'aurais souhaité que Duverne fût mon père. Plus j'allais, et plus je constatais qu'il avait, comme on dit partout, le vin mauvais. À mesure qu'il buvait, un pli de plus en plus creusé lui barrait le front, de la racine du nez à la racine des cheveux. Il semblait tourner autour d'une idée fixe qu'il n'exprimait pas ; mais tout ce qu'il disait s'arrêtait sur les bords d'un cercle magique au centre duquel devait être sa pensée. Les mots se posaient l'un après l'autre, ni en deçà, ni au delà de la ligne ; mais à l'écouter, on aurait dit un tireur sûr de son coup et qui s'amuse, en attendant de mettre en plein dans le mille. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises il fit des allusions aux femmes qui trompent leur mari. Mme Rouvray eut beau lui dire :

— Allons, Monsieur Duverne ! Un jour de première communion, ce n'est guère convenable !

Il n'en revint pas moins à la charge, sous d'autres formes, à quelques minutes d'intervalle.

C'est ainsi qu'il parla des hommes qui trompent leur meilleur ami ; mon père eut beau lui dire :

— Qu'est-ce que tu racontes là ? Tu ferais bien mieux de te taire !

Il faut croire que le sujet lui tenait à cœur, car il ne le lâcha point, sauf pendant que la conversation, habilement détournée, suivait un autre cours. Bien entendu, je n'y comprenais pas grand'chose sur le moment ; c'est par la suite que tout s'est éclairci pour moi.

Mme Duverne les laissait dire, comme décidée à ne plus se faire de soucis, mais Valentine écoutait de toutes ses oreilles.

Ce qui fit diversion, ce fut l'arrivée de M. Lagoutte, de M. Mariller et du curé Latrasse. On aurait dit qu'ils sentaient la fin du repas. Sans doute il y avait dans le bourg d'autres maisons où l'on fêtait la première communion, mais elles étaient plus pauvres. Ils

y auraient été accueillis avec autant d'amitié et de respect qu'ici, mais ils y auraient été tout de même moins à leur aise. Rouvray étant un des deux ou trois cultivateurs les plus riches de la commune, ils savaient qu'ils seraient reçus chez lui avec tous les honneurs dus à leur situation sociale. Ils arrivèrent presque en même temps, comme s'ils s'étaient donné le mot. Rouvray les avait-il invités ? Je n'en sais rien. A cette époque, c'était encore chez nous des habitudes de l'ancien temps. Soit pour les veillées d'hiver, soit à l'occasion d'une fête, on allait les uns chez les autres, tout naturellement, à la bonne franquette, avec la certitude de ne déranger personne et, même, que la visite ferait plaisir. J'étais occupé à débarrasser les tables, le moment du café étant arrivé. Les nappes n'étaient plus très propres ; on y voyait des taches de vin et de sauces, mais ils ne voulurent pas qu'on leur en donnât une qui n'eût pas encore servi, malgré les insistances de Mme Rouvray, et je mis sur le coin de la table trois tasses à café et trois petits verres de plus. Mon maître ne me dit pas, comme Valentine, que je pourrais faire un bon garçon d'hôtel : lui, il m'appréciait, je ne m'en cache pas.

Rouvray n'était pas moins fier que moi, mais d'avoir chez lui en même temps les trois personnages les plus savants de la commune. Il avait beaucoup d'admiration pour les hommes instruits, parce que lui-même ne l'était guère ; mais il ne demandait qu'à le devenir, et je l'avais toujours vu, chaque fois qu'à notre hôtel il rencontrait M. Lagoutte, déblayer, pour ainsi dire, le terrain de la conversation afin d'arriver tout de suite aux grands sujets qui l'intéressaient, tâchant, par exemple, de se faire expliquer le mouvement de la terre, la position des étoiles, de la lune et du soleil, pourquoi l'eau de la mer ne tombe pas dans le vide, et des tas de choses de ce genre. M. Lagoutte faisait de son mieux et Rouvray l'écoutait en fronçant les sour-

cils. Lorsqu'il rencontrait dans les chemins M. Mariller ou le curé Latrasse, c'était la même chose. Ce soir-là, où il les avait tous les trois à sa disposition, je m'attendais à ce qu'il prît une fameuse leçon ; mais il eut beau tâcher de les mettre sur la voie : à chaque instant mon père ou Duverne, qui bafouillaient de plus en plus, l'interrompaient, interpellant eux aussi M. Lagoutte, M. Mariller et le curé Latrasse. Celui-ci s'occupait surtout de Valentine et de Louise. C'était jour de fête pour elles, mais aussi bien pour lui qui les avait préparées pendant des mois de catéchisme, comme il avait fait pour moi et pour bien d'autres, filles et garçons. Je me suis laissé dire, depuis, que dans beaucoup de communes comme la nôtre l'instituteur et le pharmacien, ou le médecin, d'un côté, le curé, de l'autre, sont à couteaux tirés. Chez nous, du moins dans ces temps-là, ça n'allait pas ainsi : il n'y avait pas d'inimitié entre eux, et personne ne s'en portait plus mal, à commencer par eux. Même ceux qui ne mettaient pas souvent les pieds à l'église, comme mon père, n'oubliaient jamais de saluer le curé Latrasse, et M. Mariller ne nous disait pas de mal de la religion. Dans tout le pays, il n'y avait que Duverne à poser pour la forte tête, et encore ! Mais enfin, d'avoir travaillé dans des chantiers à Autun il avait rapporté certaines idées, et il se flattait de ne croire ni à Dieu, ni à diable, ce qui ne l'empêchait pas de laisser Valentine faire sa première communion. Il dit avec un gros rire :

— A présent, nous voilà treize ! A qui ça portera-t-il malheur dans l'année ?

Et, regardant bien le curé Latrasse, il ajouta :

— Et, par-dessus le marché, le treizième, c'est un...

Mais mon père lui coupa brusquement la parole :

— Vas-tu te taire, à la fin des fins, cré bon sang de sort ! (C'était son juron favori).

Puis il dit au curé Latrasse :

— Faites pas attention, Monsieur le Curé ! Il est saoul comme une bourrique, sauf votre respect. Un jour pareil... Que voulez-vous !...

Le curé Latrasse dut penser, au contraire, que le jour était mal choisi. Il se contenta de répondre :

— Je connais M. Duverne. Nous sommes deux bons amis.

Alors l'autre, passant d'un extrême à l'autre, se leva, la main posée sur le cœur, et s'écria avec des larmes dans la voix :

— Ah ! pour ça, oui, Monsieur le Curé ! Deux bons amis, on peut bien le dire ! Tenez, faut que je vous embrasse.

Rouvray et sa femme paraissaient de plus en plus ennuyés. Ils devaient se demander comment tout ça finirait et regretter que leur Louise eût pour camarade de première communion la fille de cet ivrogne. Valentine, elle, était dans la jubilation : cela se voyait à ses yeux de plus en plus luisants. Quant à Mme Duverne, depuis l'arrivée des trois elle avait cessé de rire, jugeant sans doute qu'en leur présence ce n'aurait pas été convenable. Cependant Duverne se dirigeait vers le curé Latrasse, se retenant au dossier des chaises pour ne pas tomber. Mais, au moment où il allait l'atteindre, il fit un faux pas, et s'allongea de tout son long sur les carreaux. Alors, personne n'y put résister, et Mme Duverne ne fut pas la dernière à éclater de rire, pendant que le curé Latrasse se levait pour mettre Duverne sur pieds, avec l'aide de M. Mariller. Quand il fut debout, Duverne promena son regard sur l'assistance. Il avait des balancements du corps de devant en arrière et de droite à gauche. Il vit sa femme qui, continuant de rire, se balançait elle aussi, et se penchait parfois sur mon père.

— Regardez-la, s'écria-t-il, la garce qui me fait cocu depuis des années !

Du coup, elle cessa de rire, et tout le monde avec

elle. Mais elle devint blanche comme neige. Elle voulut répondre, mais, de surprise, ne trouva pas une parole. Ce fut encore mon père qui essaya de sauver la situation.

— Misérable ! dit-il. Le jour de la première communion de ta fille ! Mais tais-toi donc ! Ou bien va te coucher !

— Toi, répondit Duverne à mon père, pas un mot de plus.

M. Lagoutte, mon maître et le curé Latrasse l'entouraient et tâchaient de le calmer.

— Si ! répondit mon père. Tu te conduis comme un goujat ! Je ne t'aurais pas cru capable de çà, ma parole !

Personne ne put empêcher Duverne de crier :

— C'est toi, qui n'es qu'un goujat ! C'est toi qui me fais cocu depuis des années !

Je ne comprenais pas. Mais ce fut à mon tour de pâlir et de serrer les épaules, parce qu'il me sembla que la maison allait s'ébouler sur moi et sur nous tous. Je me cachai la figure dans les mains pour ne plus rien voir, et j'aurais voulu être bien loin. J'entendais Mme Rouvray répéter :

— Ah ! bien, par exemple !... Si je m'attendais à ça !...

Je ne voyais rien, mais je devinais que tout le monde était debout, même les deux vieux qui piétinaient avec leurs sabots. Tous parlaient en même temps. Je devinais aussi que mon père et Duverne voulaient se jeter l'un sur l'autre, et qu'on travaillait à les retenir. A un moment la première table, la plus rapprochée de la porte, fut violemment bousculée, et je crus que tout s'effondrait. Je ne savais pas, je le répète, de quoi il s'agissait, mais c'est une des heures de ma vie où j'ai eu le plus grand'honte et où j'ai le plus souffert. Pour-

tant, d'instinct, j'étais heureux que ma mère eût refusé de venir. On réussit à faire entendre raison à mon père et à Duverne. Le calme se rétablit. Quand je me décidai à regarder, je ne vis plus Mme Duverne, ni Valentine. Louise, dans un coin, pleurait à chaudes larmes : les deux vieux essayaient de la consoler. Près de la porte se tenaient les hommes, causant encore, mais à voix moins haute : c'était comme après les orages, quand le tonnerre continue de gronder sourdement. Si mon père ou Duverne faisait un geste ou voulait parler, on lui arrêtait le bras, ou lui fermait la bouche. Mais n'importe : la fête était gâtée, et perdue la soirée. C'était une chance que la maison des Rouvray fût, quoique dans le bourg, à une certaine distance des autres : personne, que nous, n'avait rien entendu. M. Lagoutte et M. Mariller partirent les premiers, emmenant Duverne. Le curé Latrasse les suivit. Je m'en allai seul avec mon père. Aussitôt que nous fûmes dehors dans la nuit noire, il me dit, sur un ton à la fois brusque et triste, affectueux et menaçant :

— Tu m'entends bien, Jean ? Pas un mot de tout ça à ta mère.

Il soufflait bruyamment. Je lui répondis :

— Qu'est-ce que je pourrais raconter ? Je n'y ai rien compris. Mais ce que je sais bien, c'est que Duverne est encore plus méchant saoul qu'à jeun. Ça ne m'étonne pas de lui.

Je pensais que mon père me dirait : « Certainement, tu as raison. Duverne est un mauvais homme, et ce qu'il peut raconter n'a aucune importance : des inventions et des mensonges d'ivrogne. » Mais il garda le silence, et cela me donna à réfléchir.

Pensant bien que nous rentrerions très tard, ma mère s'était couchée aussitôt le dernier client parti. Elle avait laissé la clef sur la porte, et une bougie allumée dans la cuisine. Il n'était pas encore onze heures. J'en-

tendis mon père monter, entrer dans la chambre, et ma mère lui demander :

— Comment ça se fait-il que tu rentres si tôt ?

VII

Il ne dut pas pouvoir lui donner beaucoup d'explications, car j'avais à peine eu le temps de délacer mes chaussures, que des cris vinrent frapper mes oreilles, les siennes aussi sans doute. Tout d'abord, je ne reconnus point la voix qui hurlait presque : « Au secours ! Il me tue ! A l'assassin ! » Je me mis à trembler de tous mes membres et restai assis la jambe gauche repliée sur la droite, aussi incapable de remettre mon soulier que de finir de l'enlever. Puis je reconnus que c'était Mme Duverne. Mon père ne devait pas trembler comme moi, car il descendit quatre à quatre l'escalier, se précipita dans la salle et ouvrit la porte juste au moment où quelqu'un, de ses deux poings, heurtait contre. Sa présence me rassurant un peu, je pus me lever pour aller voir. Dans la nuit je reconnus Mme Duverne, échevelée et chaussée de pantoufles. Je m'attendais, ayant crié comme elle avait fait, à ce qu'elle fût couverte de sang. Mais non. Seulement, des portes et des fenêtres s'ouvraient et les habitants de cette partie de notre bourg s'interrogeaient, effrayés eux aussi. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait entendu ici de cris de cette sorte.

— Dépêchez-vous de fermer ! implorait Mme Duverne. Il me suit ! Il est à mes trousses !

— Allons ! dit mon père. Calmez-vous ! Je ne vois personne.

Mais ma mère venait à son tour de descendre avec une bougie allumée : il lui avait fallu le temps de s'habiller. Elle me parut plus triste que jamais, et, d'un ton sévère, elle dit à Mme Duverne :

— Voyons ! Qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires-là, madame? Vous pourriez bien nous laisser dormir tranquilles, au moins !

J'en eus honte pour elle et me retirai dans un coin. Je la trouvais trop dure.

Mme Duverne courait le risque d'être tuée, et elle lui refusait l'hospitalité ?

Mais il faut dire qu'elle ignorait ce qui s'était passé tout à l'heure chez les Rouvray.

— Toi, dit mon père, tu vas commencer par te tenir tranquille.

— Oui, répondit-elle, c'est bien ce qui devait arriver. C'est une étrangère qui passera avant moi dans ma maison et dans mon ménage. Il y a longtemps que je m'y attendais. Ah ! misère de malheur ! Eh bien ! arrange-toi avec elle ! Mais, demain matin, nous verrons.

— Mme Corniaux ! Mme Corniaux ! dit Mme Duverne. Je vous en prie ! ne me prenez pas pour ce que je ne suis pas ! Mon mari est ivre-mort ce soir, vous m'entendez bien ; ivre-mort ! S'il veut me tuer, — je ne sais pas ce qui l'a pris tout d'un coup, — ça n'est pourtant pas ma faute, ni celle de votre mari !

— Savoir !... répondit ma mère qui n'en dit ni plus ni moins et reprit le chemin de sa chambre. Mais elle m'avait vu et, plus durement qu'elle ne m'avait jamais parlé, me prenant par le bras elle m'ordonna d'aller me coucher. Il fallut bien que je lui obéisse, mais je ne me couchai ni ne m'endormis tout de suite. J'entendis mon père aller et venir, monter au premier étage, en redescendre lentement comme s'il avait porté un fardeau, puis remonter pour ne plus redescendre. Je pensai qu'il avait installé dans la salle un matelas et des

couvertures pour Mme Duverne, et je me mettais l'esprit à la torture pour deviner ce que je ne pouvais savoir. De mon temps, nous n'étions pas aussi avancés que la jeunesse d'aujourd'hui, et je cherchais en vain la signification du mot « cocu » que Duverne avait prononcé à deux reprises. Enfin, vers une heure du matin, le sommeil fut plus fort que moi.

Quand je me réveillai, ce fut pour me dire qu'à n'en pas douter j'allais vivre une journée extraordinaire. D'abord, je m'attendais à voir Mme Duverne installée chez nous. J'en aurais été à la fois mécontent et content : mécontent, parce que je me demandais quelle serait l'attitude de ma mère et si, même, elle ne serait pas déjà partie ; content, parce que, malgré tout, j'avais pour Mme Duverne une affection différente de celle que je portais à ma mère. Je ne suis pas assez grand clerc pour aligner des grands mots à propos de sentiments qui me paraissent très simples en même temps que communs à beaucoup d'enfants ; je peux donc dire avec netteté que, depuis la première fois où j'avais vu Mme Duverne, je continuais d'éprouver pour elle comme de l'amour filial où il se mêlait une certaine dose d'amour tout court. Je ne songeais pas à l'embrasser, ni même à la voir plus souvent que ne le permettaient les circonstances, mais je pensais souvent à elle, et cela me faisait du bien. Tandis qu'avec Valentine, c'était différent ; mais on le verra suffisamment par la suite. Et, si j'ajoute que les événements de la nuit me rendaient Mme Duverne encore plus sympathique parce que je l'estimais malheureuse par la faute de son mari, on comprendra qu'il ne m'ait pas déplu de penser qu'elle vivrait désormais avec nous. Je fus vite habillé, et ma toilette vite expédiée. Je me précipitai dans la grande salle, avec l'espoir d'y retrouver Mme Duverne ; elle n'y était pas, et rien ne trahissait qu'elle eût pu y passer la nuit. Je revins dans la cuisine où ma mère se tenait comme d'habitude.

Sans avoir l'air de rien, j'allai inspecter les chambres du premier étage : elles étaient vides. Me penchant à une fenêtre, j'aperçus mon père dans la cour, immobile, la tête baissée et les mains dans les poches. Sans rien me dire, ma mère me servit mon déjeuner, et je m'en fus à l'école, l'esprit tourmenté, pensant à ce qui avait pu arriver à Mme Duverne et à Valentine. Celle-ci, je m'étonnais qu'elle ne fût pas accourue chez nous avec sa mère. Puis, à la réflexion, je finis par découvrir qu'elle n'aimait personne, pas plus son père que sa mère, ni que moi. Si, pourtant ; elle tenait à Lagoutte, à moins qu'elle n'eût changé depuis les grandes vacances de l'année précédente. M. Mariller fit sa classe comme de coutume. A midi je rentrai à la maison. Pour la première fois le repas eut lieu sans que ma mère adressât la parole à mon père. Ce fut lui qui dit, pour engager la conversation :

— Tu ne bois donc pas ?

Elle ne lui répondit rien, gardant devant elle son verre vide. Je pensai qu'il fallait vraiment que mon père fût fautif.

Je voulus tâcher de savoir et, avant de retourner à l'école, m'en fus rôder dans le bourg. Il y avait une grande animation. Non pas qu'il se soit formé des groupes un peu partout, mais je devinais qu'à l'intérieur de leurs maisons ou sur le pas de leurs portes, hommes et femmes ne parlaient que des histoires de la nuit, et, bien que je n'y aie été pour rien, je passais la tête basse, m'attendant à ce que l'on me montrât du doigt. Je descendis jusqu'à l'entrée du bourg, à l'endroit où nous avions attendu le chariot qui nous amenait Duverne, Valentine et leurs meubles. Je rencontrai Satinet qui revenait des champs. Lui, il avait cessé d'aller à l'école aussitôt faite sa première communion. Toute une année, il avait été domestique dans une ferme des environs d'Autun, puis, son père étant tombé malade, il était rentré au pays. A vivre tou-

jours au grand air il s'était développé, et à quatorze ans en paraissait dix-huit. De plus il avait appris beaucoup de choses que j'ignorais : je m'en étais aperçu les quelques fois où nous nous étions rencontrés par hasard et où certaines de ses allusions m'avaient fait rougir. Je l'abordai donc, et, au moyen de phrases entortillées, je lui parlai de ce qui s'était passé chez les Rouvray. Il le savait déjà, tout le bourg le savait ! Et il se mit à rire.

— C'est courant, ces affaires-là, me dit-il.

— Mais quelles affaires ? demandai-je.

— Espèce de nigaud ! me répondit-il. Tu ne sais donc pas ce que ça veut dire : être cocu ? Eh bien ! C'est tout simplement que ton père a couché avec la femme à Duverne. Quand on couche avec la femme de quelqu'un, ce quelqu'un-là on le fait cocu. Comprends-tu, à présent ?

Je dis :

— Ah ? Alors, si ce n'est que ça, le mal n'est pas grand !

Car, en réalité, je ne comprenais pas encore. Satinet crut-il que je voulais plaisanter ou que je parlais sérieusement ? Toujours est-il qu'il me répondit :

— Certainement ; mais ça dépend de l'importance qu'on attache à la chose, à la machine, à l'affaire, quoi !

Nous remontâmes ensemble ; d'ailleurs il me quitta presque tout de suite, leur maison se trouvant une trentaine de pas plus haut. Je continuai jusqu'à l'école.

Une partie de l'après-midi, je me répétai machinalement :

— Mon père a couché avec Mme Duverne... Mon père a couché avec Mme Duverne...

C'étaient pour moi des mots auxquels ne s'associait aucune image bien définie. Si je n'en étais plus à croire que les enfants se trouvent dans les choux, je n'en étais pas encore à savoir comment au juste se

transmet la vie. A vrai dire, cela ne m'avait jamais inquiété. Pendant la récréation de trois heures j'allai trouver M. Mariller, à qui je dis à brûle-pourpoint :

— Monsieur, est-ce que c'est vrai ce que m'a dit Satinet, que mon père a couché avec Mme Duverne ?

Il dut voir, à la façon dont je l'interrogeais, que je ne soupçonnais rien de la gravité de l'affaire. Il aurait pu me laisser dans l'ignorance. Il préféra m'ouvrir les yeux, estimant sans doute qu'à mon âge je n'étais plus tout à fait un gamin, et je ne lui donne pas tort. Je n'en fus pas bouleversé, mais, tout de même, cela me porta un fameux coup et je cessai de me répéter ma phrase : « Mon père a couché avec Mme Duverne... » Cette fois, j'avais l'image devant les yeux, une image un peu vague, sans doute, mais que les allusions discrètes de mon maître avaient suffisamment précisée pour que je ne m'y arrête plus. J'en souffrais pour mon père, pour Mme Duverne... et pour moi. Et il me semblait que je ne pourrais plus les revoir sans que le rouge de la honte me montât au front. Je me demandais si je rentrerais chez nous avant la tombée de la nuit.

Or, quand la classe fut terminée, je pris le chemin de la maison. J'avais réfléchi, et j'étais pressé d'apprendre s'il y avait du nouveau. Cinq heures n'ayant pas sonné, M. Lagoutte n'était pas encore arrivé. Mais je faillis tomber à la renverse quand je vis attablés en face l'un de l'autre mon père et Duverne J'avais pensé à tout, excepté à cela. Je me les étais imaginés s'épiant, pariant à qui le premier tuerait l'autre, ou bien évitant de se rencontrer, ou encore s'injuriant de près ou de loin, et voici que je les retrouvais amis comme devant, et ayant effacé de leur souvenir ce qui s'était passé il n'y avait pas encore vingt-quatre heures ! A moins que Duverne n'en eût menti. Ce fut à cette opinion que je me raccrochai, et je me rappelai que M. Mariller m'avait dit :

— Et puis, n'oublie pas que tu n'as point le droit de

juger la conduite de ton père, et qu'au fond nous ne savons rien.

C'était vendredi. Dans l'autre salle, sur la grande table, ma mère préparait le linge qu'elle repasserait, comme d'habitude, le lendemain. Je ne pus m'empêcher de lui demander :

— Ils sont donc réconciliés ?

Je m'attendais à la voir moins triste : elle l'était plus que jamais. Elle me répondit en poussant un soupir:

— C'est un bien grand malheur pour nous, mon pauvre enfant !

Et moi, que toutes ces émotions successives avaient énervé, je fondis en larmes. Elle s'assit à côté de moi, et je m'aperçus qu'elle aussi pleurait. Encore aujourd'hui, je me rappelle que dehors il faisait clair et chaud, et je me disais qu'il était plus malheureux encore de souffrir par un temps pareil. Mon père, soit qu'il ne nous ait plus entendus, soit que le bruit de nos sanglots lui soit parvenu, vint à l'entrée de la salle où nous nous tenions et nous cria, très en colère :

— Cré bon sang de sort ! Qu'est-ce que vous avez à pleurnicher là tous les deux ? Ça n'est pas bientôt fini, cette comédie-là ?

Retirant mon mouchoir, je voulus lui dire :

— Pourquoi est-ce que tu as couché avec Mme Duverne, aussi ?

Mais les paroles de mon maître me revinrent à l'esprit. J'eus le temps de réfléchir que ce n'était peut-être pas vrai. Mais alors, pourquoi ma mère ne s'était-elle pas tranquillisée ? D'ailleurs elle m'avait pris par le bras en me disant :

— Jean, tais-toi !

Elle s'essuya les yeux et se remit à préparer son linge. Duverne n'avait pas bougé. Pour moi, je me remis à rôder dans la maison et dans la cour, évitant de me montrer et faisant semblant de ne penser à

rien. J'attendais M. Lagoutte. A cinq heures il arriva, et je n'eus pas de peine à voir qu'il était surpris, lui aussi, de retrouver mon père et Duverne ensemble comme une paire de vieux amis. Il en eut l'air enchanté.

— A la bonne heure ! dit-il. Mes félicitations ! Si toutes les querelles se dénouaient ainsi, on pourrait se passer des juges de paix et autres.

— Dame ! fit Duverne. C'est que, voyez-vous, M. Lagoutte, Corniaux et moi, on est des copains pas ordinaires. Entre nous, c'est à la vie, à la mort. Pas vrai, vieux ?

— Ma foi, si! répondit mon père.

Mais il me parut que les voix sonnaient faux ; et moi, qui examinais Duverne à la dérobée, je lui trouvais le regard plus sournois et plus méchant que jamais.

— C'est vrai, dit-il, que quand on est saoul, — sauf votre respect, M. Lagoutte, — on dit des choses dont on ne pense pas le premier mot.

M. Lagoutte lui répondit :

— A tout péché miséricorde. Je parle un peu comme notre curé, mais ça ne fait rien, puisque c'est ce qu'il faut dire.

— Le fait est, dit mon père, que je ne sais pas dans quoi tu as marché hier, mais tu n'étais pas à prendre avec des pincettes.

— Ce qui est passé est passé, dit Duverne. A la tienne, vieux ! A la vôtre, M. Lagoutte !

VIII

Après tout cela, on pourrait croire que la tranquillité aurait dû rentrer chez nous ; il n'en fut pourtant pas ainsi. Nous sentions, ma mère et moi, à tout et à des riens, que le malheur restait suspendu au-dessus de nos têtes. Il faut que je dise, d'abord, que si Duverne, la nuit précédente, n'avait pas poursuivi sa femme, c'est qu'il en avait été incapable. Chez lui comme chez Rouvray, s'étant embarrassé les pieds dans une chaise, il était tombé. Personne n'étant là pour le relever, que Valentine qui n'en avait ni la force ni le désir, il s'était endormi tout de suite, face contre terre et cuvant son vin. Puis, dans l'après-midi, après avoir longtemps guetté mon père, il l'avait surpris dans notre cour, venant à lui la main tendue et avec des excuses.

L'histoire n'avait pas fait bonne impression dans le bourg. Mon père et Duverne eurent beau s'être réconciliés ; on eut beau les voir ensemble plus souvent que jamais. D'abord, il paraît qu'il y avait des gens qui se doutaient depuis longtemps de quelque chose, et c'est ainsi que je m'expliquai la tristesse de ma mère bien avant la première communion de Valentine. Et puis, maintenant, tout le monde se disait :

— Ils pourront bien faire ce qu'ils voudront : il n'y a pas de fumée sans feu.

De sorte que la clientèle déserta presque tout de suite la boutique de Mme Duverne. De temps en temps il entrait bien quelqu'un, mais si peu souvent qu'il vaut mieux dire qu'il n'y venait plus personne. Il me fallut

plusieurs semaines avant de me décider à y retourner. Jamais je ne m'étais imaginé que Mme Duverne fût une sainte, pas plus qu'une dévergondée, pour la raison que l'une ou l'autre idée ne m'effleurait jamais l'esprit. Pour moi, elle était une femme plus jeune et plus jolie que ma mère : je n'en cherchais ni plus ni moins long. Mais, par exemple, jamais je ne me l'étais représentée dans le même lit que son mari, ni surtout que mon père. Sur ces choses-là, malgré ce que m'avait dit M. Mariller, je n'étais pas encore bien instruit ; pourtant, lorsqu'il m'arrivait d'y penser selon les lumières que je possédais depuis peu, je ne sais pas pourquoi le sang me montait aux joues. En vain me disais-je que Duverne avait pu mentir. Je l'admettais cinq minutes durant ; aussitôt après, la certitude me revenait qu'il n'avait rien inventé. Il fallait bien qu'il en fût ainsi pour que Mme Duverne ne revînt pas chez nous, même pas, comme auparavant, pour emmener son mari les soirs où il s'attardait à boire. Elle envoyait Valentine que ma mère, bien qu'elle continuât de la traiter d'effrontée, n'osait pourtant ni apostropher, ni mettre à la porte ; sa première communion ne l'avait pas changée. Elle continuait de fréquenter l'école où elle était toujours aussi dissipée. J'entendais celles de son âge parler de ce qu'elles feraient, aussitôt terminée l'année scolaire : elles resteraient à la maison ; et déjà elles se considéraient comme de grandes personnes, et se préparaient à jouer leur rôle de petites mères de famille qui allaient apprendre à faire la cuisine et le ménage, à coudre, à repasser, à soigner les volailles et les lapins. Les plus pauvres se loueraient dans les environs comme domestiques de fermes, et ce serait bien le malheur si, vers leur vingtième année, elles ne trouvaient pas des jeunes gens, pas plus riches qu'elles, pour les épouser au retour de la caserne ! C'est ce qui se produisait toujours dans nos pays ; et, des fois, en plaisantant,

on disait de ces unions : « C'est le mariage de la pauvreté et de la misère. »

Valentine ne faisait pas de projets ; du moins elle n'en parlait pas. Quand je cherchais à me représenter ce qu'elle serait bientôt et plus tard, je la voyais belle demoiselle, puis grande dame. Dans quelle situation sociale ? C'était encore ce qui ne m'apparaissait pas, mais j'aurais donné ma parole d'honneur qu'elle ne serait ni servante, ni bonne mère de famille comme ses camarades étaient destinées à le devenir. Ce n'était pas qu'elle se distinguât d'elles par son intelligence. Au contraire : plus d'une comprenait mieux et avait plus de mémoire qu'elle. Mais elle avait une telle façon de laisser entendre qu'elle n'aurait pas besoin de ça pour se débrouiller dans la vie que, même sur ce point, elle avait l'air de leur être supérieure à toutes. Pour le reste, bien qu'elle ne refusât point de jouer avec les autres, pour la mettre à part il suffisait de ses manières dédaigneuses de princesse. Avec les garçons qui couraient de préférence avec elle, elle devenait de plus en plus libre et j'en ressentais de plus en plus de dépit. Et nous n'allions plus nous promener ensemble sur les routes ni dans les bois : j'étais le seul de mon âge à aller encore à l'école, et Valentine ne voulait plus user ses belles chaussures sur les cailloux durs ni en érafler le cuir contre les racines. Ce n'était nullement qu'elle fût devenue économe, mais le besoin qu'elle avait d'être élégante lui tenait lieu d'esprit pratique. Je continuais donc de la voir à l'école et de la rencontrer dans le bourg. C'était toujours moi qui lui parlais le premier. Le plus souvent elle passait son chemin en me regardant par-dessus l'épaule. Je dois rapporter également que la scène de la nuit ne l'avait rendue que plus hardie et plus provocante. Elle ne traversait pas le bourg en baissant la tête, comme moi. Elle ne la relevait qu'avec plus d'arrogance et de mépris pour les gens qu'elle regardait bien en face ;

et c'étaient eux qui, à la fin, devaient baisser les yeux. Comme de juste, ma mère ne fut plus seule à la traiter d'effrontée, et il faut reconnaître qu'on n'avait pas tout à fait tort.

Ce fut environ trois semaines après que je retournai voir Mme Duverne. Ma mère ne m'avait ni conseillé, ni ordonné de ne pas remettre les pieds dans leur boutique. Je n'avais rien appris de plus. L'image peu à peu s'effaçait dans mon esprit, d'autant plus facilement qu'elle n'avait jamais eu de contours bien arrêtés. Mon père et Duverne continuant de se fréquenter, je me disais qu'après tout il n'y avait pas lieu de s'alarmer. C'était l'après-midi d'un jeudi, jour de congé pour moi. Lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir, Mme Duverne accourut, et rien que cela me fit de la peine. Elle croyait à l'arrivée d'une cliente. Elle ne m'en fit pas moins bonne mine, et me dit :

— C'est toi, Jean ? Je te croyais fâché. Ça fait longtemps que tu n'étais pas venu.

Je la trouvai changée, je ne veux pas dire : vieillie. Je lui répondis :

— C'est toutes ces histoires. J'ai été bien ennuyé, sur le moment..., pour vous.

Je n'osai pas ajouter : Et pour moi.

— Qu'est-ce que tu veux ! me dit-elle. Tu es trop jeune. Tu ne peux pas savoir. Et ta mère, qu'est-ce qu'elle en dit ?

— Je ne sais pas, moi ; elle ne m'a parlé de rien.

Je regardais la boutique où ça sentait la débâcle : beaucoup de casiers vides, et partout du désordre.

— Sûrement, dit-elle, ça ne nous a pas fait de bien pour notre commerce ; mais j'ai bon espoir que ça reprendra.

J'avais une violente envie de lui demander :

— Est-ce vrai, voyons, madame Duverne, ce qu'a dit votre mari ?

Mais je n'en avais pas le courage. J'étais trop jeune,

comme elle venait de me le dire, et elle ne m'aurait pas répondu. Et, pendant qu'elle allait et venait, je gardais le silence. Après quelques minutes, pour renouer la conversation, je lui demandai :

— Et Valentine, où est-ce qu'elle est donc ?

— Par là, probablement, fit-elle avec un geste vague. Elle est sortie tout à l'heure. Depuis l'histoire, je ne peux plus rien en faire. Avant, déjà, ça n'était pas commode. Aujourd'hui, c'est impossible. Au moins, si elle était obéissante comme toi, ce serait une petite consolation pour moi.

Ainsi, moi qui aurais voulu qu'elle soit ma mère, elle aurait été contente de m'avoir pour fils.

— Je vais profiter de ce que tu es là, me dit-elle, pour aller cueillir des petits pois au jardin.

C'était derrière la boutique, après avoir traversé une grande cour. Elle ajouta :

— S'il venait quelqu'un, tu n'aurais qu'à m'appeler.

Mais elle dit cela avec un sourire triste qui pouvait signifier : « Je suis bien tranquille ! Je peux rester au jardin jusqu'à la nuit. »

Environ cinq minutes après, Valentine arriva.

— Qu'est-ce que tu fais là ? me dit-elle sur un ton de colère.

Je lui répondis paisiblement :

— Je garde votre boutique en l'absence de ta mère qui est au jardin.

— Je la garderai bien sans toi ! répliqua-t-elle.

Je me rappelle qu'il faisait très chaud. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Son teint était plus mat que jamais. Tout à coup, comme malgré moi, et pour la première fois de ma vie, je me sentis pris d'un désir irrésistible de l'embrasser. Encore maintenant, je ne peux pas me l'expliquer. Etait-ce l'histoire de Mme Duverne qui m'avait excité ? Il me sembla que Valentine sentait la jeune fauve ; ses cheveux tirant sur le roux lui donnaient l'air d'un écureuil, et elle me

regardait avec des yeux plus narquois que méchants. Je me précipitai sur elle. Elle dut croire que je voulais la gifler pour m'avoir parlé sur ce ton et, bien qu'elle n'eût peur de rien ni de personne, elle recula d'abord. J'avançai, cherchant à la saisir. Elle m'échappa, jusqu'au moment où elle fut acculée dans un coin. Alors elle vit que je n'avais pas l'intention de la battre : elle ne m'en lança pas moins une maîtresse gifle en ricanant et s'écriant :

— Ah ! voilà que tu en veux, toi aussi ? Ça ne te suffit donc pas que ton père ait couché avec ma mère ? A présent, c'est le fils qui veut tâter de la fille ?

Je demeurai tout interloqué qu'à douze ans elle fût au courant de ces choses, tout aussi bien et sans doute mieux que moi à quatorze. Je n'eus plus à hésiter, quand elle eut ajouté, parlant comme Satinet :

— Espèce de nigaud ! Tu ne saurais même pas comment t'y prendre!

Je ne trouvais toujours rien à lui répondre. Furieux, je l'empoignai à bras-le-corps avec l'intention, cette fois, de la dompter d'abord, puis de la rouer de coups. Alors, ce fut elle qui m'embrassa à pleines lèvres. Sur le moment, j'en perdis la respiration, suffoqué de ce revirement. Tout tourna autour de moi, et c'est depuis cette minute que je peux dire que je l'ai toujours eue dans la peau. Ça ne dura pas longtemps, car nous entendîmes marcher devant la boutique. Quelqu'un peut-être allait entrer. Non, mais le charme, comme on dit, était rompu, et je restais avec le double souvenir de la gifle et du baiser. Pour Valentine, elle n'en paraissait pas autrement émue et chantonnait à bouche fermée, ayant retrouvé tout de suite son air calme et dédaigneux. J'aurais voulu lui dire de belles paroles. Je me répétais :

— J'ai une bonne amie, et c'est Valentine. Ça devait arriver un jour ou l'autre. Pour qu'elle m'ait embrassé, il faut bien qu'elle m'aime.

J'aurais payé cher pour avoir la hardiesse que je supposais à Satinet. Je ne pensais plus à mon père ni à Mme Duverne : leur histoire n'était rien à côté de la mienne. Je ne pensais plus qu'à Valentine et à moi. Nous restâmes ainsi un certain temps, seuls tous les deux. Elle ouvrit la porte et se planta sur le seuil de la boutique. Je n'osais même pas lui dire :

— Ferme donc la porte, et nous allons recommencer.

C'était elle qui déjà faisait ce qu'elle voulait, et je n'avais qu'à en passer par ses quatre volontés. Quand sa mère rentra du jardin, je restai encore quelques minutes, puis je m'en allai, plus bouleversé que je ne saurais le dire. C'est aussi à partir de ce jour que je commençai de prendre plus soin de ma personne, voulant faire honneur à Valentine. Mais il faut que je raconte d'autres événements beaucoup plus importants.

Vers la fin de juin, le bruit se répandit qu'un huissier étant venu tout exprès d'Autun lui apporter du papier timbré, Duverne était menacé d'une saisie. Il paraît que cela ne surprit personne, tout le monde s'y attendant depuis longtemps. Si Duverne avait travaillé de son métier, il aurait pu se tirer d'affaire ; mais, le peu de bénéfices que réalisait sa femme, depuis des années il l'employait à boire, non seulement chez nous, mais dans toutes les auberges du bourg et des communes environnantes, toujours par voies et par chemins, chassant et pêchant pour se distraire tantôt avec mon père tantôt avec d'autres, ou simplement se promenant comme un rentier, alors qu'il ne vivait que du travail de sa femme, dépensant trois francs alors qu'elle gagnait vingt sous. A ce jeu, toutes leurs économies avaient rapidement fondu. Puis ils avaient emprunté de la main à la main un peu partout. Puis ils s'étaient fait livrer des marchandises à crédit. Comme ils ne remboursaient jamais, même par acomptes, ils avaient fini par ne plus trouver de prêteurs, et leurs créan-

ciers — je m'étais fait expliquer le mot, — s'étaient fâchés. Il va sans dire que, pour ses dépenses personnelles, Duverne avait emprunté de son côté à l'insu de sa femme. Elle ne croyait pas que les choses en fussent arrivées à ce point, de sorte que la menace de saisie lui occasionna, sans jeu de mots, un véritable saisissement. Tout de suite elle prit la diligence pour Autun, où elle alla frapper à des portes ; mais Duverne y avait frappé trop de fois, et bien avant elle, pour qu'on accueillît ses demandes d'argent. Elle revint désespérée. Je n'avais pas été sans remarquer qu'à la nouvelle de cette menace pour les Duverne mon père était devenu soucieux, et, ne connaissant rien à ces sortes d'affaires, je me demandais si les hommes de loi n'allaient pas venir chez nous aussi.

Un soir, rentrant de l'école, je trouvai dans la cuisine ma mère pleurant toutes les larmes de son corps. Je pensai qu'il était arrivé quelque chose au cours de l'après-midi. Elle m'apprit que nous étions ruinés. J'avoue que cela ne me toucha guère. Je ne connaissais pas bien encore la valeur de l'argent, et je fus tenté de lui dire ce que j'avais répondu à Satinet :

— Si ce n'est que ça, le mal n'est pas grand !

Mais, à la réflexion, je me persuadai que, pour qu'elle pleurât ainsi, ça devait être plus grave que je ne pouvais le soupçonner. Il y avait comme de l'angoisse dans l'air. J'avais entendu dire, dans la matinée, que la saisie aurait lieu dans trois jours. On ne parlait plus que de ça dans le bourg, et j'étais triste pour Mme Duverne, et surtout pour Valentine et pour moi. Qu'allaient-elles devenir ? Sans doute elles partiraient d'ici, et je n'aurais plus de bonne amie. Je dois dire que, depuis le fameux jeudi, pas une seule fois je n'avais réussi à me trouver seul avec elle ; c'était comme si elle eût fait exprès de m'éviter. Et mon envie de recommencer n'en était que plus forte. M. Lagoutte arriva à son heure habituelle : ce fut moi qui le servis.

Il parut aussi étonné de ne voir là ni mon père, ni Duverne, qu'il l'avait été précédemment de les retrouver réunis.

—Ton père n'est donc pas ici? me demanda-t-il. Et ta mère ?

Je n'osai pas lui dire qu'elle était occupée à pleurer dans la cuisine, mais je la vis venir en s'essuyant les yeux.

— Ah ! mon cher Monsieur Lagoutte ! s'écria-t-elle. C'est terrible, ce qui nous arrive !

— Qu'est-ce qui vous arrive donc, Madame Corniaux ? demanda-t-il.

— Imaginez-vous, dit-elle, que Corniaux s'est décidé à me raconter, dans le courant de l'après-midi, qu'il avait prêté de l'argent à Duverne, sans me le dire. Tout ce que j'avais économisé depuis vingt ans y a passé! Il ne reste pas ça !... Et si c'était tout !... Mais il est allé jusqu'à emprunter sur notre hôtel, de la main à la main ! Il pensait que ça s'arrangerait. Aujourd'hui, il voit que tout est perdu...

— Diable ! fit M. Lagoutte. Diable !

Il n'en dit pas plus long. Ma mère espérait sans doute qu'il lui donnerait un bon conseil. Voyant qu'il gardait le silence, je me dis que décidément ça devait être très grave, et qu'il n'y avait plus rien à faire.

— Il est là-haut dans la chambre, ajouta-t-elle.

En effet, nous l'entendions marcher comme quelqu'un qui réfléchit en faisant les cent pas. Tout d'un coup, il y eut comme le bruit de la chute d'un corps sur le parquet.

— Seigneur Jésus ! s'écria ma mère. Venez vite, Monsieur Lagoutte !

Nous nous précipitâmes. Mon père était étendu raide au pied du lit, le visage violet, respirant bruyamment.

— C'est une attaque d'apoplexie, dit M. Lagoutte qui se mit en devoir de le soigner.

Ma mère et moi, nous tournions sur nous-mêmes, affolés. M. Lagoutte m'envoya prendre chez lui une médecine dont il me dit le nom. Je partis en courant, nu-tête. A mon tour je pleurais. Je répandis la triste nouvelle. Quand je revins, la maison était pleine de curieux. Dans la chambre, je vis Mme Duverne qui cherchait à se rendre utile. Ils avaient étendu mon père sur le lit. Ma mère était assise, se cachant le visage derrière ses mains. J'entendis M. Lagoutte dire à voix basse :

— Plus rien à faire... Apoplexie foudroyante.

Alors je me précipitai vers ma mère qui me prit dans ses bras, et je ne me demandais point si elle était moins jeune et moins jolie que Mme Duverne.

Le curé Latrasse arriva trop tard.

L'enterrement eut lieu deux jours après. On remarqua beaucoup l'absence de Duverne. On savait que la veille au soir il était rentré ivre-mort, qu'il avait dit, parlant de mon père : « C'est bien fait pour lui », et que, dès le matin, il s'était remis à boire. Quand Mme Duverne et Valentine rentrèrent chez elles après la triste cérémonie, elles le trouvèrent pendu dans le grenier : il avait laissé ses sabots au pied de l'échelle.

DEUXIÈME PARTIE

LA VILLE

I

D'Autun voici ce que dit un guide pour touristes : « Chef-lieu d'arrondissement, siège d'un évêché, ville de 15.479 habitants, à 287-351 mètres d'altitude, s'étage en amphithéâtre sur le penchant nord-ouest de la montagne de Montjeu, au-dessus de la rive gauche de l'Arroux, qui reçoit sur sa rive droite le Ternin. La ville, dominée par sa cathédrale et ses monuments, se détache sur le beau fond boisé de la montagne de Montjeu ; deux petits vallons qui en descendent circonscrivent la terrasse inclinée où elle est bâtie ; devant elle, le large bassin formé par l'Arroux et le Ternin et fermé au nord et au nord-ouest par le Morvan, offre un grand et beau paysage. La ville actuelle, peu animée et emplissant avec peine, avec ses faubourgs, la moitié de l'ancienne enceinte romaine, donne l'impression d'une grandeur déchue, mais elle reste une des cités les plus intéressantes de France par ses monuments et ses antiquités. » Moi, les vieilleries ne m'ont jamais intéressé, et, comme dit le guide, ce n'est pas ce qui manque à Autun : Temple de Janus, portes d'Arroux et de Saint-André, ruines du théâtre romain, au musée Rolin : des inscriptions, des

bas-reliefs, des bronzes, des statues de bois, des poteries ; et je ne parle ni de la cathédrale, ni des autres églises. Il y a des gens qui se passionnent pour ça. Des ruines comme leur Temple de Janus, je n'en voudrais pas pour rien. J'aime mieux les maisons neuves, les belles rues toutes droites et les édifices qu'on bâtit de nos jours, l'Hôtel de Ville, par exemple. Je me suis laissé dire que, dans le temps, Autun avait compté cent mille âmes. C'est un joli chiffre, et j'ignore s'il est exact ou faux. Ce que je sais, par contre, c'est que, quand j'y arrivai, il me sembla que jamais je n'y pourrais retrouver mon chemin. J'y voyais tant de magasins et de boutiques que je sentis tout de suite la différence qu'il y a entre un petit bourg et une vraie ville. Il n'y avait pas, comme chez nous, de jardins ni de prés entre les maisons. Elles se tenaient toutes, et chacune avait son numéro. Chaque rue avait son nom, et plusieurs étaient pavées.

Mme Duverne, avec Valentine, m'y avait précédé de trois mois. Elle avait eu la chance de retrouver une place de cuisinière chez les de Varolles, une vieille famille de la région qui possédait un hôtel — mais pas comme le nôtre, — non loin de la cathédrale, et un château dans une commune des environs. Après avoir vendu notre hôtel, ma mère s'était retirée dans une maison proche de celle où vivaient les vieux Rouvray. Elle disait qu'étant née au bourg et s'y étant mariée, elle voulait y mourir, et que partout ailleurs elle s'ennuierait à en tomber malade. Les premiers jours, cela me sembla un peu drôle d'habiter ainsi presque sur la lisière des bois. Mon père mort, nous ne comptions plus parmi les familles les plus importantes de la commune. Puis je m'y habituai, et l'après-midi je prenais plaisir à m'asseoir sur les feuilles mortes ou sur la mousse pour ruminer mon double chagrin d'avoir perdu mon père et Valentine. Lagoutte était en vacances, mais je ne le vis qu'une fois ou deux : il me

déplaisait de plus en plus. Quand ma mère, parlant du défunt, répétait : « Quel malheur pour nous qu'il se soit lié avec les Duverne ! » j'étais de son avis. Je me disais que Duverne n'avait été qu'une crapule ; j'avais fini par m'avouer à moi-même que Mme Duverne pouvait avoir contribué à la mort de mon père aussi bien qu'à notre ruine ; mais il n'aurait été au pouvoir de personne de me faire en vouloir à Valentine sous prétexte qu'elle était leur fille. Tout ce que j'avais vaguement éprouvé pour sa mère pendant des années, c'était pour elle que je le ressentais nettement depuis le jour qu'elle m'avait embrassé. Maintenant qu'il y avait entre elle et moi plus de cinq lieues, je me demandais quand et comment le hasard pourrait nous réunir. L'occasion s'en présentant, je me réjouis d'abord.

De la vente de notre hôtel ma mère avait retiré quelques rentes qui lui suffisaient pour vivre modestement. Pour moi, qui allais entrer dans ma quinzième année, je ne pouvais pas, vu les circonstances, continuer de fréquenter l'école. Ma mère et M. Mariller s'occupèrent de me trouver une situation, et il fut convenu qu'à la date du 1er octobre j'entrerais comme petit clerc chez Me Duclairoir, huissier à Autun. C'était celui-là même qui avait apporté aux Duverne le papier timbré. Nous ne pouvions pas le rendre responsable de nos malheurs : il n'en avait été que l'instrument, non la cause. Quand je sus que j'irais à Autun, je fus heureux à l'idée que je pourrais revoir Valentine, mais aussi je trouvais que les jours passaient avec une lenteur désespérante ; le marché avait été conclu aux environs du 15 août, si l'on peut parler d'un marché quand, pour mes débuts, je ne gagnais rien : je serais seulement nourri, logé et blanchi. Puis, lorsque je n'eus plus qu'une semaine à passer au pays, je me sentis tout d'un coup très triste à penser que j'allais partir, et il me sembla que les heures s'écoulaient trop vite. Retrouver Valentine ne me disait plus rien.

J'avais peur de me lancer dans l'inconnu et de voir des visages nouveaux. J'avais peur aussi de Me Duclairoir qui me faisait l'effet d'un homme terrible sans cesse occupé à tourmenter les pauvres gens, car je n'étais pas sans avoir entendu parler des huissiers en général.

La veille du départ, nous allâmes sur la tombe de mon père. Il soufflait un vent froid. Je réfléchis que, s'il s'était conduit autrement, il aurait eu à cette heure encore le plaisir de vivre, et je pris la résolution de ne pas l'imiter. Puis ma mère me mena dans différentes maisons, chez les Rouvray, chez les Lagoutte, pour que je fasse mes adieux. Lagoutte me dit, entre autres choses :

— Je ne vais pas tarder à te rejoindre là-bas. Le jour de la rentrée, c'est le 4 octobre... Et qu'est-ce que tu vas gagner ?

— Rien du tout pour commencer, M. Henri, répondit ma mère.

— Ça n'est pas beaucoup ! dit-il ironiquement.

Il parlait déjà avec l'assurance d'un homme, et tout à la fois j'avais honte et j'enrageais de me trouver en face de lui dans cette situation. Qu'il fût fils d'un pharmacien, c'était tant mieux pour lui, mais ne le devait-il pas au hasard ?

Je partis le matin du 30 septembre, le cœur gros. Ma mère m'accompagna jusqu'à la diligence, qui prenait les voyageurs devant notre hôtel que tenait maintenant un jeune ménage. De le revoir lui fendait l'âme et, pour l'éviter, lorsqu'elle allait à la messe le dimanche, elle faisait un long détour. M. Mariller vint me serrer la main, il dit à ma mère :

— Ne vous tourmentez pas pour lui, Madame Corniaux. Avec l'instruction et la belle écriture qu'il a, il se tirera toujours d'affaire.

Cela me donna du courage. Je pensai que j'allais me mettre au travail avec ardeur, que j'avais à me créer

une situation. Si, pour mes débuts, je ne gagnais rien, Lagoutte verrait, par la suite !

Me Duclairoir habitait, petite rue Chauchien, une maison à un étage moins grande que notre ancien hôtel, mais qui me parut beaucoup plus belle, parce qu'elle était située dans une vraie rue et qu'au-dessus de la porte d'entrée il y avait des panonceaux dorés : et il me fallut du temps pour me rendre compte qu'à l'intérieur c'était un peu la misère, dorée comme l'enseigne. Au rez-de-chaussée, il y avait les bureaux : celui de Me Duclairoir, et l'étude ; au premier étage les pièces nécessaires à la vie de la nombreuse famille; sur les derrières, une cour sombre avec buanderie, bûcher, écurie et puits. J'ai toujours eu du respect pour les gens de loi qui connaissent des choses que je ne saurai jamais. Ils se débrouillent avec aisance parmi le tas d'articles des codes, et je prétends que ça n'est pas le fait du premier venu. Même si Me Duclairoir avait été plus mal logé, même s'il avait gagné moins d'argent encore, je ne l'en aurais pas moins considéré comme un personnage infiniment au-dessus de moi. Pourtant, au premier abord, il n'imposait pas. C'était un homme d'une quarantaine d'années, petit, maigre, avec une courte barbiche un peu rousse, et des yeux bleus qui avaient toujours l'air de regarder dans le vide. Mais, ne m'arrêtant pas aux apparences extérieures, je ne voyais en lui que l'officier ministériel. Pour moi, il communiquait de son prestige à sa femme, à ses enfants et jusqu'à leur servante. Mme Duclairoir sortait rarement, car il lui déplaisait de s'habiller. A peu près du même âge que son mari, mais plus grande et plus grosse, c'était la personne la plus douce qu'on puisse imaginer. Il y avait trois demoiselles. Marie, Louise et Marthe, âgées de quinze, treize et neuf ans, et deux garçons: M. Jules et M. Jean: seize et dix ans. Victorine, la servante, était partie à treize ans — elle en avait alors dix-huit, — d'Uchon,

sa commune natale, un pays perdu dans les rochers à plus de six cents mètres d'altitude, pour chercher fortune à Autun où elle avait eu la chance de rencontrer Mme Duclairoir. De taille moyenne et brune, elle travaillait toute la journée, faisant tous les métiers, tour à tour cuisinière, ravaudeuse, tricoteuse, laveuse, repasseuse, sciant du bois et cassant du fagot. Elle couchait au grenier, sous les tuiles, où dans un coin, à la longue, elle s'était aménagé une sorte de chambre. Pour moi, il fut convenu que je coucherais sur un lit pliant dans la pièce du rez-de-chaussée qu'on appelait l'étude, ainsi qu'en témoignait une plaque de cuivre fixée sur la porte. C'est là que, dès le lendemain de mon arrivée, je fis la connaissance de M. Berdaine.

Il entra sans frapper, à huit heures du matin, et je n'en fus ni surpris, ni fâché, pas plus que de ne pas l'entendre me dire un seul mot. Ce fut moi qui lui dis tout naturellement : Bonjour, Monsieur Berdaine. Car Victorine, la veille, m'avait appris son nom. De haute taille et bien membré, il me rappela mon père, mais ses cheveux très grisonnants indiquaient qu'il devait avoir dépassé la cinquantaine. Il ne me répondit pas, et je le vis rouler de gros yeux en regardant autour de lui. Comme j'ai toujours eu du goût pour l'observation, je n'eus pas de peine à deviner qu'il était mécontent de voir un lit dans l'étude. Il avait fallu déranger un peu un vieux bahut qui, depuis des années, avait dû occuper la même place, et les habitudes de M. Berdaine étaient dérangées comme le bahut. L'étude? Une grande pièce carrée et parquetée de sapin non ciré : près de la fenêtre, un bureau noir depuis longtemps déverni avec tapis vert sali de taches d'encre ; sur des planches superposées, des liasses de papiers et des dossiers poussiéreux, le bahut, trois chaises, une petite table en bois blanc, et un porte-manteau où M. Berdaine, aussitôt entré, avait accroché son chapeau et son pardessus. J'avais pourtant soigneuse-

ment repoussé mon lit contre le mur pour qu'il tînt le moins de place possible : il faut croire qu'au gré de M. Berdaine il en occupait encore trop, car M. Berdaine maugréa :

— Quelle idée de mettre un lit dans une étude !

A la manière dont il prononça ce dernier mot, je sentis qu'il était fier de travailler ici. Je lui dis tout de suite :

— Excusez-moi, Monsieur Berdaine. Si vous voulez, je vais le sortir.

— Et où est-ce que tu le mettras ? me dit-il.

— Je vais demander à Victorine, répondis-je.

Et je me préparais à ouvrir la porte, quand il me cloua sur place en criant :

— Quelle scie, bon sang ! Quelle scie ! Moi qui étais si tranquille, tout seul !...

Ça commençait bien ! Moi qui étais arrivé ici avec l'idée de me créer une situation, moi qui avais été si bien reçu la veille par Me Duclairoir et par sa femme, voici que le principal clerc, dont j'aurais voulu me concilier tout de suite la bienveillance, m'accueillait comme un chien, ma foi ! dans un jeu de quilles. Cependant, il s'asseyait à son bureau, tirait d'une de ses poches un petit flacon, et, dans un verre un peu sale, se versait une rasade d'eau-de-vie : ce n'était bien sûr pas pour moi qu'il allait modifier ses habitudes, et je ne l'aurais pas voulu. Après quoi il fuma une pipe. Je ne bougeais pas, brûlant du désir de me rendre utile et de le soulager d'une partie de sa besogne.

— Est-ce qu'il y a quelque chose à faire, Monsieur Berdaine ? lui demandai-je.

— Rien, me répondit-il brutalement.

Alors je pensai à ma mère, à mon père qui, malheureusement pour nous, était mort, à mon pays d'où je partais la veille à cette même heure. Je me sentis bien délaissé.

Dix minutes après, Me Duclairoir entra. Je venais de

m'asseoir devant la petite table en bois blanc. Il ne me vint pas à l'esprit de lui raconter comment me traitait M. Berdaine, mais je fus réconforté par sa présence.

— Bonjour, Berdaine, dit-il.

— Bonjour, Monsieur, répondit M. Berdaine.

— Ah ! ah ! fit Me Duclairoir en se frottant les mains. Vous voilà donc déjà installé, Corniaux ?

Je fus surpris de m'entendre nommer ainsi. Chez nous, pour les hommes et pour les femmes, j'étais Jean. Nous ne nous appelions par notre nom de famille qu'entre gamins du même âge. Qu'un homme tel que Me Duclairoir m'appelât Corniaux, cela me faisait mal à l'âme. Un peu trop brusquement, sans le faire exprès, il me mettait sur le même pied que M. Berdaine. Pour lui, je n'étais plus un gamin ; je devenais un homme, en tout cas quelqu'un qui, au même titre que M. Berdaine, travaillait ici pour gagner sa vie. Cependant Me Duclairoir continuait :

— Il faudra le mettre au courant petit à petit, Berdaine, lui donner des rôles. Vous savez qu'il a une très belle écriture ?

Pour ça, pas plus aujourd'hui qu'hier, je n'ai jamais craint personne. De voir mes mérites mis ainsi en lumière me consola un peu, et je pensai que désormais M. Berdaine aurait plus de considération pour moi. Ils causèrent ensuite d'affaires que je ne comprenais pas, mais j'écoutais de mes deux oreilles, pour bien montrer à Me Duclairoir que je ne demandais qu'à m'instruire. Huit jours après, M. Berdaine eut pris son parti de notre double présence, de moi et de mon lit. Et il commença à me parler d'une voix moins rude. Je ne songeais pas à lui demander de me traiter en égal ; je fus heureux de voir que je ne lui étais pas trop insupportable.

Et voici quelle était alors ma vie, et ce qu'elle continua d'être, dans l'ensemble, jusqu'à ma dix-huitième année.

J'aidais tantôt M. Berdaine, tantôt Victorine, moitié petit clerc, moitié domestique. Pour M. Berdaine, je faisais des copies et des courses, expédiais le courrier, inscrivais en ronde, de ma plus belle main, des titres sur les dossiers. Il y avait une vingtaine de foires par an, et tous les vendredis le grand marché aux chevaux et au grain. Ces jours-là, l'étude et le cabinet de Me Duclairoir ne désemplissaient pour ainsi dire pas, et je me disais : « Est-il possible qu'il y ait tant de chicane sur terre ! » Ces jours-là également, M. Berdaine sortait plus d'une fois avec des clients dont chacun lui offrait sa tournée. Le soir venu, il se tapait sur le ventre avec satisfaction en me disant : « Gamin, — jamais il ne m'appelait autrement, — gamin, écoute voir un peu si ça sonne le creux ? » Le cabinet de Me Duclairoir était plus propre et mieux en ordre que l'étude. On y voyait un coffre-fort et une bibliothèque qui contenait de gros livres bien reliés. Le bureau était plus neuf que celui de M. Berdaine, et il y avait un tapis. Pour Victorine, je sciais du bois, allumais le feu en bas, attelais le cheval quand Me Duclairoir avait à instrumenter dans les environs. Je ne m'en estimais pas déshonoré, et bouclais les harnais avec autant de conscience que j'en mettais à bien expédier mes rôles. Je prenais mes repas à la même table que mon patron ; tout mon orgueil était de m'y tenir comme il faut, et il m'arrivait souvent de rester sur ma faim et sur ma soif, pour ne pas avoir l'air d'un goinfre ni d'un ivrogne. Je ne restais pas jusqu'à la fin, et des fois, pour la vaisselle, je donnais un coup de main à Victorine.

Dans mes courses de la semaine j'appris jour par jour à connaître la ville qui m'avait paru si grande. D'abord, je regardai attentivement les noms des rues que je prenais en partant de l'étude, afin de ne pas les oublier pour revenir. La première fois que je passai devant le collège, je songeai à Lagoutte. J'avais pour moi toutes mes après-midi de dimanches, et je les

employai, du moins les premières, à me promener jusque dans les faubourgs. Ils sont nombreux. J'allais, de préférence, vers ceux qui avoisinent la gare, parce que, dans ce sens, chaque pas que je faisais me rapprochait de mon pays. Je voyais à l'horizon les montagnes violettes et, suivant mes dispositions d'esprit, tantôt j'étais heureux de les découvrir comme si j'en avais été très près, tantôt j'aurais mieux aimé ne même pas les apercevoir, tant il me semblait que j'en étais loin. Mais la nuit venait vite, et je rentrais pour cinq heures, ne sachant à quoi user le temps dont je disposais encore. J'aurais pu aller voir Mme Duverne ; mais, outre que je n'aurais pas eu l'audace de sonner à la porte d'un hôtel où habitaient des nobles, je tenais la promesse que je m'étais faite, et je ne pensais pas plus à Valentine que si elle n'avait jamais existé, mais, tout de même, habitant si près l'un de l'autre, il était bien extraordinaire que nous ne nous soyons jamais rencontrés. Il y avait beaucoup de promeneurs, surtout dans l'Avenue de la Gare où des soldats allaient et venaient par groupes. Les cafés étaient brillamment illuminés. Même si l'envie m'avait pris d'y entrer, je n'aurais pas plus osé le faire que de sonner à la porte des de Varolles ; mais cela ne me disait rien. Ma mère, le jour de mon départ, m'avait donné vingt francs, un beau louis que je gardais comme une relique et que je n'aurais pas voulu changer, c'est le cas de le dire, pour tout l'or du monde. Rentré, je montais à la cuisine où je causais avec Victorine en tout bien, tout honneur.

J'appris aussi à connaître la vie d'une ville où il y a une cathédrale et d'autres églises dont on entend les cloches toute la journée, la caserne d'un régiment d'infanterie dont les clairons sonnent et les tambours battent, une gare où les locomotives de manœuvre et des trains ne cessent guère de siffler, des usines dont les sirènes mugissent, des chantiers où les scies grincent, où les haches tapent à coups assourdis, des maga-

sins flanqués de hangars d'où sortent des camions chargés de marchandises, des hôtels où les voyageurs se succèdent venant de tous les points de la France et même de l'étranger, des hôpitaux, des fonctionnaires en grand nombre et, au-dessus d'eux tous, un sous-préfet. Mais je dois avouer que la plupart du temps j'étais heureux et fier de vivre à Autun. Je fis, petit à petit, connaissance avec des jeunes gens à peu près du même âge que moi et employés, comme moi, les uns dans la basoche, les autres dans des administrations. Ma mère m'avait bien donné mon plus beau costume ; il n'était guère élégant, à côté des leurs. Je sais qu'ils ne roulaient pas non plus sur l'or et qu'on les habillait dans des magasins de nouveautés au plus bas prix possible. Ils n'en étaient pas moins mieux mis que moi, mais je ne voulais pas y faire attention, mordu que j'étais par l'idée de me creuser mon trou. J'avais l'air, en face d'eux, avec mes souliers à gros clous, d'un petit paysan endimanché. Tant pis ! et, quand ils se moquaient de moi je faisais celui qui ne comprend pas.

II

C'est dans ces conditions que je passai presque toute ma première année à Autun. Je mentionne simplement pour mémoire, deux courtes visites que me fit M. Lagoutte sur la demande de ma mère, à qui j'écrivais une fois par semaine ; mais elle préfcrait avoir de mes nouvelles toutes fraîches par quelqu'un qui m'eût vu en chair et en os.

— Et Henri, me dit-il, est-ce qu'il vient te voir, ses jours de sortie ?

— Ma foi, non ! répondis-je à M. Lagoutte, sans ajouter, comme l'envie ne m'en manquait pas : Et il a bien raison !

— Ah ! Le mâtin ! s'écria-t-il.

Ce n'était pas la première fois que je m'apercevais qu'il eût une certaine admiration pour les frasques de son fils.

Sur les confins de ma quinzième et de ma seizième année des événements se produisirent qui, par la suite, eurent beaucoup d'importance pour moi.

Un jour je m'aperçus que ma voix muait et qu'il me poussait de la moustache. J'éprouvais comme des langueurs et, malgré moi, je me remis à penser à Valentine. La mort de mon père m'avait porté un tel coup et donné une telle leçon, que j'avais cessé de me pomponner. Et voici qu'il me revenait des besoins d'élégance. Je commençai à remarquer qu'il y avait, dans les rues et derrière les glaces des boutiques, des jeunes filles jolies. Quand je passais près d'elles, j'avais beau ne pas les regarder en face et devenir rouge comme un coquelicot de nos champs : je n'en rêvais que plus longtemps après les avoir rencontrées. Mais il n'y en avait pas une dont le souvenir ne me ramenât à Valentine, et souvent, lorsque je rougissais sans motif apparent, c'était que je croyais la sentir encore m'embrasser dans la boutique.

Ce fut bien pis quand, un soir que je fouillais dans le bahut avant de me coucher, j'y découvris, sous un tas de vieux papiers et de journaux, un petit livre à couverture jaune qui s'appelait *Graziella*. Qui l'avait mis ou caché là ? Je ne me le demandai même point. L'auteur, c'est un nommé Lamartine dont j'avais vu le nom, par hasard, dans un recueil de morceaux choisis que m'avait prêté, chez nous, M. Mariller et que je n'avais même pas pu lire, car je ne me flatte pas d'être grand liseur. Mais comme les nuits me semblaient longues, et que je m'endormais rarement aussitôt cou-

ché, j'ouvris le petit livre jaune. Aujourd'hui encore, quand j'y songe, à près de trente ans de distance, — car j'ai dépassé la quarantaine et j'ai déjà des cheveux gris, — je me rappelle le bouleversement qui se fit en moi. On a beau ne pas être un sentimental, je prétends qu'à un certain âge il y a des choses auxquelles on est forcément sensible. Certainement, j'en suis bien revenu ; mais, sans que je le regrette, il m'arrive de me demander si ça n'a pas été la plus belle période de ma vie. Je ne dis pas que j'aie tout compris, mais, ce que je n'oublierai jamais, ce sont ces scènes si jolies sur les rivages d'une mer toute bleue dans les environs de Naples. C'était si loin pour moi que ça n'était autant dire nulle part ; et je m'imaginais être sur les bords d'un de nos étangs qui sont tout bleus aussi, du moins en plein été, et que l'amoureux de Graziella, c'était moi et que Graziella, c'était Valentine. Ce qui me frappa encore, c'est justement que ce soit à la suite de la lecture d'un autre livre dont Lamartine écrit le titre et que j'ai oublié, que Graziella soit tombée amoureuse de lui. Et il lui apprenait à lire et à écrire, et il la grondait quand elle faisait une faute : ah ! comme j'aurais bien joué ce rôle avec Valentine ! Et quand elle meurt, il me sembla que c'était Valentine que je perdais pour toujours. Je ne m'endormis qu'à trois heures du matin. C'était la première histoire d'amour que je lisais. Depuis, j'en ai lu trois ou quatre autres. Aucune ne m'a produit une impression aussi forte. Question d'âge, probablement.

Quand M. Berdaine arriva, vers huit heures, il me trouva les traits tirés et la mine fatiguée.

— Qu'est-ce que tu as donc fait cette nuit, gamin ? me dit-il. Je parie que tu as couru le guilledou.

Je lui dis que non, que je m'étais couché et levé aux mêmes heures que d'habitude. Un instant, je pensai lui raconter ma découverte. Peut-être ce livre lui

appartenait-il ? Et, sur tous les sujets un homme tel que M. Berdaine devait en savoir long. Je ne sais ce qui me conseilla de ne lui en point parler. J'ajoutai seulement que, la porte étant d'ailleurs fermée chaque soir par Victorine qui déposait la clef au premier étage, j'aurais été aussi embarrassé pour sortir que pour rentrer.

— Cause toujours, me dit-il. Et si tu sortais avec elle, par hasard ?

Je protestai en rougissant : jamais pareille idée ne m'était venue.

— Et puis, dit-il, avec ça que tu ne peux pas sauter par la fenêtre !

Et il se mit au travail, mais pas avant d'avoir bu sa goutte et allumé sa pipe.

Plusieurs jours durant je fus comme un corps sans âme, ayant repris la lecture du livre et m'attachant surtout aux passages où il était nettement question d'amour. Je cherchais à deviner ce que l'auteur ne disait pas, et chaque fois qu'il parlait de Graziella, je relisais les lignes où elle était décrite avec ses cheveux noirs et son teint blanc comme marbre. Et je n'avais plus qu'une idée en tête : revoir Valentine et lui prêter ce livre pour qu'elle le lise à son tour. Elle tomberait amoureuse de moi, d'autant plus qu'elle m'avait déjà embrassé sans que je le lui demande. Jusqu'alors j'avais évité de passer devant l'hôtel des de Varolles. Rôder dans les environs en plein jour me semblait être chose impossible, parce que, croyais-je, tout le monde aurait deviné mes intentions. Les dernières paroles de M. Berdaine n'étaient pas tombées dans l'oreille d'un sourd, et, une des premières nuits de juillet, je fis mes préparatifs pour sortir par la fenêtre que j'avais eu soin de laisser entr'ouverte. Quand j'eus entendu qu'au-dessus de moi tout le monde était couché je me laissai glisser dans la rue, mais au milieu du silence de la nuit, dès les premiers pas, mes souliers à gros clous

firent un bruit épouvantable. Je m'arrêtai. Et puis, d'être comme cela, tout seul, dehors, dans une ville, à onze heures du soir, me remplit d'effroi, car cela m'arrivait, comme tout le reste, pour la première fois de ma vie. Chez nous, sur une route, en plein milieu des bois, à minuit je n'aurais pas eu peur. Mais ici je pouvais être assassiné par des maraudeurs ou entraîné dans un guet-apens par une de ces femmes qui, ainsi que je l'avais deviné plutôt qu'entendu dire, se promenaient dans les rues et à l'approche desquelles je me serais enfui à toutes jambes. Il faisait un beau clair de lune, trop beau, même, car on y voyait aussi bien qu'en plein jour. Il n'y avait personne dehors, du moins dans les environs ; mais qu'un seul passant me rencontrât devant l'hôtel des de Varolles : il ne manquerait pas — je l'aurais juré, — de me reconnaître et de me demander ce qu'à pareille heure je faisais là. Et je me hâtai de regagner mon lit par le même chemin. Mais je dormis plus mal encore que la nuit de ma première lecture. J'avais des frétillements dans les jambes. Les yeux grands ouverts, je voyais le clair de lune qui semblait me convier aux aventures. De-ci, de-là, des chiens aboyaient et des chats miaulaient. A la minute où j'hésitais, à la seconde même où j'aurais dû arriver au tournant de la rue, peut-être Valentine y était-elle, rentrant chez les de Varolles ou sortant en cachette. Elle glissait le long des murs, furtive et moins bruyante que moi avec mes gros souliers de paysan. Que faisait-elle à cette heure ? Et j'étais étonné en même temps qu'irrité contre moi-même d'avoir pu rester ainsi neuf mois de suite sans me renseigner sur elle. Je ne m'endormis que très tard, vers cinq heures du matin ; mais j'avais établi mon plan, qui n'était pas compliqué.

Je profitai d'une course que M. Berdaine me fit faire vers dix heures pour aller à l'hôtel des de Varolles. Ce ne fut pas sans trembler que je tirai sur le manche de la

sonnette. Je déclenchai un bruit tel que tout de suite j'eus envie de m'enfuir. En attendant je regardais la grande porte cintrée peinte en vert, et une des ailes de l'hôtel qui finissait, sur la rue, à l'alignement du haut mur dans lequel la porte était percée. Tout le reste pour moi était mystère, tout le reste dont je n'avais jamais aperçu que des toits d'ardoise et les cimes de quelques marronniers. J'entendis un pas pesant sur les pavés de la cour : ce n'était pas, à coup sûr, celui de Valentine. On m'ouvrit de l'intérieur et je me trouvai en présence d'un vieil homme, je serais tenté de dire : d'un vieux monsieur à cheveux blancs, complètement rasé, d'aspect sévère et digne. Ne connaissant point la vie des maîtres de Mme Duverne, je crus tout d'abord avoir affaire à M. de Varolles en personne. J'eus toutefois le temps de réfléchir qu'il devait avoir assez de domestiques sous ses ordres pour n'être pas obligé d'ouvrir lui-même sa porte. Je ne m'en découvris pas moins pour lui dire :

— Excusez-moi de vous déranger, Monsieur. Mais est-ce que je ne pourrais pas voir Mme Duverne ?

— Entrez donc, mon ami, me dit-il.

J'éprouvai un grand soulagement, car, en moins de temps qu'il ne m'en faut aujourd'hui pour l'écrire, je venais de songer qu'après tout elle pouvait ou bien être partie, ou bien avoir donné des ordres pour qu'on ne laissât personne arriver jusqu'à elle, ou bien être morte, ou bien... un tas de suppositions, en un mot, qni me vinrent à l'esprit. La porte se referma derrière moi, et je vis l'hôtel dans son ensemble : trois étages, dont toutes les fenêtres, encadrées de plantes grimpantes, étaient garnies de petites vitres en losange ; il y avait de drôles de sculptures un peu partout ; les pierres étaient toutes noires, et je me dis que ça ne valait pas, de beaucoup, les belles maisons toutes blanches des quartiers neufs. Mais, par exemple, pour du logement, il devait y en avoir ! Dans le fond et sur la

droite, il y avait un bâtiment moins ancien vers lequel se dirigea le vieux monsieur après m'avoir fait signe de le suivre. Je me demandais si je devais remettre mon chapeau sur ma tête ; toute réflexion faite, je le gardai à la main, car pour la première fois de ma vie j'entrais chez des nobles, et j'entendais un piano sur lequel on jouait de la jolie musique. Ce devait être une jeune fille ou une jeune dame, et j'aurais voulu la voir pour lui demander — si j'avais osé, cependant, — si elle avait lu *Graziella* .

— Madame Duverne, dit le vieux monsieur, voici une visite pour vous.

Je venais d'entrer dans la cuisine, une grande salle éclairée par deux hautes et larges fenêtres qui donnaient sur un jardin. Les vitres étant rayées, on n'apercevait que confusément la verdure des arbustes et des arbres. Mme Duverne, assise à une table où elle écossait des petits pois, se retourna et me vit. Tout de suite je me rendis compte que ma visite ne lui causait aucune joie, bien au contraire. Je me dis qu'elle n'avait pas dû être sans apprendre, par l'un ou par l'autre, que j'étais à Autun, et tout près d'elle, depuis le 1er octobre de l'année dernière et que si elle avait tenu à me revoir, elle n'aurait eu que quelques pas à faire. Je réfléchis encore qu'il devait lui être désagréable de se retrouver en présence de témoins de sa vie passée, et que j'avais eu le plus grand tort de demander à la voir ; mais le vin était tiré : il fallait le boire. Je lui dis donc, comme au vieux monsieur :

— Excusez-moi de vous déranger, Madame Duverne, mais il y a bien longtemps que je ne vous ai pas vue et je suis venu prendre de vos nouvelles, en passant.

Elle ne me demanda pas : « Mais d'où viens-tu ? De ton pays ? Ou bien es-tu à Autun ? » J'en conclus qu'elle savait que je travaillais non loin de chez elle.

— C'est que je suis bien occupée, ici, dit-elle. Et puis je ne suis pas chez moi.

Pourtant elle m'avait serré la main, mais machinalement. Je la regardais. Pour de bon, cette fois, je la trouvai vieillie. Elle n'avait plus son visage souriant d'autrefois ; elle portait le deuil, et il était facile de voir qu'elle avait dû beaucoup pleurer. Je m'attendais à voir Valentine d'un instant à l'autre. Sinon, je crois que je serais parti tout de suite. Je ne trouvais plus rien à dire et nous étions en face l'un l'autre comme deux étrangers, et bien pire encore ! Car, au moins, entre étrangers qui se rencontrent par hasard, on peut parler de la pluie et du beau temps. Et puis, ce fut plus fort que moi. Puisque après tout je n'étais venu que pour ça, j'eus l'énergie de lui demander :

— Et Valentine, qu'est-ce qu'elle devient ? Elle n'est donc pas avec vous ?

Elle ne dut pas voir d'inconvénient à me répondre :

— Mais non. Elle fait son apprentissage chez ces demoiselles Chaussivert, rue aux Cordiers.

Je m'efforçai de dissimuler ma joie, mais je ne pus me retenir de parler.

— Moi, dis-je, je travaille tout près d'ici, chez Me Duclairoir, huissier.

Et je le regrettai aussitôt, car ce nom ne pouvait lui rappeler que de mauvais souvenirs. Décidément, aujourd'hui je n'avais pas de chance. Elle ne m'en répondit pas moins :

— Ah ! Tant mieux. Je suis contente pour ta mère et pour toi que tu aies trouvé cette place. Travailleur et instruit comme tu l'es, tu arriveras à te faire une situation.

Il me sembla qu'entre nous la glace était rompue, au moins en partie. Mais, puisque Mme Duverne était si occupée, je dis :

— Je vais m'en aller. Je ne veux pas vous faire perdre votre temps.

J'eus l'habileté d'ajouter :

— Maintenant que je sais où Valentine travaille, si

jamais je la rencontre, je serai heureux de la revoir.

— Certainement, me dit-elle. Et tu ne pourras lui donner que de bons conseils.

III

La journée me parut interminable. En hiver, M. Berdaine partait à six heures du soir, presque tous les jours à cinq heures et demie dès le retour de la belle saison, parce qu'il cultivait lui-même son jardin. Moi, par tous les temps, soit je restais à l'étude, soit je montais à la cuisine en attendant l'heure du dîner. Ce soir-là, aussitôt que M. Berdaine eut disparu, je me mis sur mon trente et un, c'est-à-dire que de nouveau je cirai mes souliers, me peignai et brossai mes vêtements. Puis je pris le chemin de la rue aux Cordiers, avec *Graziella* dans la poche de mon paletot. Je n'y allais pas sans appréhension. C'est la rue la plus commerçante de la ville, et la plus fréquentée, et je n'aimais guère à m'y montrer. Jusqu'alors je l'avais toujours évitée, comme de passer devant l'hôtel de Varolles. Tout au plus l'avais-je suivie une fois ou deux, certains soirs de dimanches, l'hiver précédent, à des heures où l'on ne pouvait pas me voir. Et l'idée ne me souriait pas de pouvoir être obligé d'y stationner en plein mois de juillet et en pleine lumière, bien avant le coucher du soleil. Mais qu'est-ce que je n'aurais pas fait quand il s'agissait de revoir Valentine ! Un petit livre que nous avions à l'étude m'avait renseigné sur l'adresse exacte des demoiselles Chaussivert. Quand j'arrivai devant le numéro en question,

je n'en crus pas mes yeux. Je m'étais attendu à trouver un beau magasin, au rez-de-chaussée, avec chapeaux et robes à la devanture : or je ne découvris que la boutique d'un épicier. Alors je suivis la rue d'un bout à l'autre. Je vis deux ou trois couturières et modistes, mais nulle part le nom de Mlles Chaussivert. Je fus fort embarrassé, d'autant plus qu'il faisait très chaud, que déjà je suais à grosses gouttes et que je ne pouvais continuer à faire ainsi les cent pas dans la rue. En désespoir de cause, je passai sur l'autre trottoir, puis, arrivant en face de la maison, je l'examinai, d'un seul coup d'œil, pour ne point attirer l'attention sur moi, du rez-de-chaussée jusqu'au toit. Et c'est alors que je découvris au premier étage une enseigne où figurait le nom de Mlles Chaussivert. J'avais trouvé le nid ; il ne me restait plus qu'à trouver l'oiseau. Quatre fenètres, toutes ouvertes, donnaient sur la rue, mais personne ne s'y montrait. A quelle heure Valentine avait-elle coutume de sortir ? N'était-elle pas déjà partie ? Toutes questions que je me posais avec anxiété, car je craignais de m'être dérangé pour rien. Tout en allant et venant avec mes gros souliers, dont, heureusement, on n'entendait pas trop le bruit sur le trottoir, j'entendis sonner six heures. Je m'efforçais d'avoir l'air d'un promeneur indifférent, parce qu'à mon avis tous les soldats que je croisais, tous les commerçants qui pouvaient me voir du seuil ou du fond de leur boutique devaient deviner que je n'étais dans la rue aux Cordiers, à cette heure extraordinaire pour moi, que dans le but de retrouver Valentine. Je me retournais fréquemment, et j'eus un brusque choc au cœur quand je l'aperçus, donnant le bras à une autre jeune fille. Je fis demi-tour et pressai le pas : elles descendaient dans la direction de la place du Champ-de-Mars. Valentine était mieux mise que je ne l'avais jamais vue. Je me rappellerai toujours qu'elle portait une courte jupe blanche, un corsage bleu pâle et un chapeau de paille

à bords assez larges orné de bleuets artificiels. Elle tenait ouverte une ombrelle violette comme je n'en avais vu, dans mon pays, qu'à Mme Lagoutte. Elle marchait lentement tout en causant avec animation. Quand je ne fus qu'à deux ou trois pas de distance d'elles, je dis :

— Bonjour, Valentine !

Elle se retourna, se demandant sans doute qui pouvait l'interpeller ainsi en pleine rue, à supposer qu'elle ne m'ait pas reconnu au son de ma voix. En tout cas, elle eut l'air surpris.

— Tiens ! dit-elle, c'est Jean Corniaux. Marguerite, que je te présente un de mes ex-amoureux !

Et elle riait. J'avoue que je n'étais pas mécontent ; elle m'accueillait mieux que n'avait fait sa mère. Et j'eus même la présence d'esprit de répondre :

— Oh! Un ex-amoureux !...

— Qu'est-ce que tu nous offres? dit-elle. Nous mourons de soif.

Elle avait encore embelli. Si elle n'était pas déjà une vraie jeune fille, elle avait cessé d'être une gamine. Plusieurs jours et plusieurs nuits de suite je n'avais pensé qu'à elle, je n'avais rêvé que d'elle. Maintenant que je l'avais avec moi, j'aurais tout risqué, plutôt que de la perdre de vue. La présence de Mlle Marguerite me gênait bien un peu. J'aurais préféré être seul avec Valentine, mais ce n'était qu'une première rencontre, et de hasard ; à l'avenir nous nous arrangerions. J'étais riche ; dans mon porte-monnaie j'avais encore mon louis intact. Je répondis donc à Valentine :

— Ce que tu voudras.

Mais, en même temps, j'avais honte d'être mis comme je l'étais pour accompagner deux demoiselles aussi élégantes, car Mlle Marguerite était aussi élégante que Valentine. Moins jolie, peut-être, elle devait avoir dans les dix-huit ans. Elle avait une robe à carreaux gris, et également un chapeau de paille, mais

sans bleuets, avec un ruban rouge. J'étais très embarrassé de marcher avec elles deux. Tantôt je me trouvais entre elles, tantôt devant, tantôt derrière.

— Ainsi, monsieur, me dit Mlle Marguerite, vous étiez amoureux de Valentine, et vous ne l'êtes plus ?

Je répondis assez gauchement, ma foi :

— Ça dépend, mademoiselle !

Et je pensais à toutes les belles phrases que j'avais lues dans *Graziella*, et je m'étonnais de ne pas pouvoir en prononcer de pareilles. Depuis, j'y ai réfléchi, et j'ai bien vu que tout ce que racontent les quelques livres que j'ai pu lire, c'est de la blague, et que jamais dans la vie courante ça ne se réalise. Mais il faut bien que je tâche de me remettre, au fur et à mesure, dans l'état d'esprit où j'étais à ces différentes époques de ma vie.

— Attention à toi, Valentine ! dit Mlle Marguerite en riant.

— Oh ! fit Valentine, lui, je le connais depuis longtemps. C'est un vieux copain.

Je m'étonnais de l'entendre employer de semblables expressions et de lui voir des manières aussi hardies. Je croyais qu'il n'y avait que ces femmes qu'on rencontre la nuit à être capables de vous demander : « Qu'est-ce que tu offres ? » Il est vrai qu'après tout Valentine et moi nous étions deux vieux amis : puisqu'elle souffrait de la soif, elle n'avait pas à se gêner avec moi. Nous entrâmes dans un café de l'Avenue de la Gare. Jamais je n'avais mis les pieds dans un établissement de ce genre, et j'en étais aussi fier qu'ennuyé, non pas pour la dépense que j'allais y faire ; puisque j'avais retrouvé Valentine, je ne regardais plus à rien, mais parce que n'en ayant pas l'habitude, cela me semblait tout drôle : fier, parce que, pour la première fois de ma vie, je me trouvais seul avec deux demoiselles.

Je n'eus aucun mérite à deviner qu'elles avaient dû

déjà venir là, à la manière dont le cafetier leur dit : « Bonjour mesdemoiselles. Et alors, qu'est-ce que ça sera, ce soir ? « Valentine commanda trois apéritifs, sans me demander mon avis ; d'ailleurs ça m'était égal. J'aurais été heureux qu'elle me posât des questions sur ce que je faisais, mais elle était, sur ce point, comme sa mère. Je me décidai.

— Dire qu'il y a neuf mois que je suis à Autun, et que je suis resté tout ce temps-là sans te voir !... C'est drôle, que nous ne nous soyons jamais rencontrés.

— C'est comme ça, dit-elle en buvant une gorgée.

J'eus l'intention, je l'avoue également, de me faire valoir.

— Je suis clerc d'huissier, dis-je, chez Me Duclairoir.

A ce nom, Mlle Marguerite pouffa de rire.

— Mes compliments, dit-elle. Vous êtes avec Berdaine.

Je fus un peu interloqué de l'entendre parler aussi familièrement d'un principal clerc et beaucoup plus âgé qu'elle. Je lui répondis :

— En effet, je suis avec M. Berdaine. C'est un homme très capable.

Rien de cela ne parut émouvoir Valentine qui reprenait toujours sa conversation avec Mlle Marguerite. Elles s'appelaient tantôt par leurs prénoms, tantôt « ma chère », et Valentine esquissait des gestes comme si elle avait manié un éventail. Plusieurs fois, je les entendis prononcer le nom d'un certain Guillemain, et, à chaque fois, ou bien Mlle Marguerite pouffait de rire, mais en rougissant, ou bien elle pinçait le bras de Valentine qui poussait un petit cri. Je les écoutais babiller, mais mes regards ne pouvaient se détacher de Valentine, riant lorsqu'elle riait, sérieux quand elle l'était. J'aurais seulement voulu qu'elle fît un peu plus attention à moi. J'ouvris une nouvelle brèche.

— Tu sais que je suis allé voir ta mère ce matin ? lui dis-je.

— Elle m'en a parlé à midi, répondit-elle.

Mais elle ne me demanda ni pourquoi j'avais attendu neuf mois pour m'y décider, ni pourquoi je m'y étais décidé ce jour-là. Je pensai que ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'attendre d'être seul avec elle. Le moment en arriva quand j'eus payé — cela me coûta dix-huit sous, et, malgré tout, ce ne fut pas sans regrets que je me séparai de mon louis, — et que Mlle Marguerite nous quitta. Elle habitait faubourg d'Arroux, dans les environs de la caserne. Je me rappelai alors que la maison de M. Berdaine était située dans ces mêmes parages. Elles s'embrassèrent. Elle me tendit la main. Pour nous, nous remontâmes par l'Avenue de la Gare.

Je ne savais comment m'y prendre pour lui dire que je venais de lire *Graziella* et que je voulais lui prêter le petit livre. Séparée de son amie, elle était tout d'un coup devenue silencieuse et marchait à côté de moi comme si j'avais été à une lieue d'elle. Sous son ombrelle, son visage paraissait plus délicat encore. Je lui dis :

— Tu ne sais pas combien je suis heureux de te revoir ! Ah ! Tous les bons moments que ça me rappelle !

Le fait est que, de me retrouver si près d'elle, je revivais pour ainsi dire toute notre enfance à nous deux, et cela me semblait si lointain !... Pourtant, à quelques jours près, il y avait juste un an que mon père était mort, et que le sien s'était suicidé.

— Moi, dit-elle, je suis fameusement contente d'être ici ! Là-bas, c'était crevant d'ennui.

Toujours ces expressions qu'elle employait... Je me crus obligé de dire comme elle, et que, moi aussi, j'étais « fameusement content » de vivre dans une vraie ville, surtout, ajoutai-je, puisqu'elle-même y

vivait. Mais elle regardait de tous les côtés et marchait vite, comme si elle avait souffert de rester au même endroit. Comme nous nous rapprochions de plus en plus de la minute où je devrais la quitter, je pris mon courage à deux mains pour lui dire :

— A propos, je t'ai apporté un livre que j'ai lu dernièrement. Tu verras : c'est très joli.

Je le lui donnai. Elle regarda la couverture et le titre, sans rien dire. Je répétai :

— Tu verras ; c'est très joli.

Et j'eus la force d'ajouter, mais en baissant les yeux:

— Tout le temps que j'ai mis à le lire, j'ai pensé à toi.

— De quoi est-ce que ça parle donc ? dit-elle.

Je lui répondis d'une voix étranglée d'émotion :

— Ça parle d'amour. Tu verras.

— Oh ! Alors ! Si ça parle d'amour !... dit-elle.

Et elle me tendit la main pour me dire adieu. Mais je n'étais pas satisfait.

— Quand est-ce que nous nous reverrons ? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien, moi ! Quand tu voudras.

— Demain soir ?

— Quel jour c'est-il demain ?

— Samedi, répondis-je. Alors, demain, à la même heure ?

— Si tu veux, dit-elle.

— Surtout, n'en parle pas à ta mère !

— Oh ! ma mère !... fit-elle sur un ton qui signifiait: « Ma mère, j'en fais ce que je veux. Qu'elle ne s'occupe pas de plus de moi que je ne m'occupe d'elle : c'est tout ce que je lui demande. »

Je ne voulais point arriver avec elle devant la porte de Me Duclairoir. Je le lui dis.

— Tu comprends... Si, par hasard, on nous voyait ensemble...

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ! dit-elle. En voilà, des histoires !

Bien que je fusse ravi, et que cette exclamation me parût être de quelqu'un pour qui l'amour est au-dessus de tout, je n'en persistai pas moins à la laisser ; je partis devant elle. Dix pas plus loin, je me retournai. Elle marchait beaucoup moins vite que tout à l'heure, et je vis qu'elle avait ouvert le livre et le lisait déjà. J'en fus heureux. Elle m'avait peu parlé, mais, puisqu'elle était ainsi faite, je n'avais qu'à l'accepter telle quelle. Et je rentrai, fort de la certitude que j'avais de la revoir le lendemain et beaucoup d'autres jours après. Je ne me disais plus, comme dans mon pays : « J'ai une bonne amie. » Cela, c'était l'expression favorite de mes anciens condisciples, tous fils de paysans. Pour moi, qui venais de lire *Graziella*, Valentine ne pouvait être que « mon amoureuse » : cela me semblait beaucoup plus distingué. En même temps projets et vœux se bousculaient dans ma pensée. J'étais riche, puisque je possédais encore dix-neuf francs deux sous. Je venais, pour la première fois de ma vie, de mettre à l'épreuve la puissance de l'argent. Pour être assis en face de Valentine, pour rester avec elle près d'une heure, il ne m'en avait coûté que dix-huit sous. Mes résolutions d'économiser étaient loin. Ces vingt francs, je pensai tout à coup qu'il eût été naturel que, depuis neuf mois, je les aie dépensés. J'écrirais donc à ma mère de m'envoyer et de l'argent de poche, et la somme nécessaire pour remplacer mon vieux complet dont l'étoffe, dure comme du fer, blanchissait aux coudes et aux plis, et mes souliers qui, la nuit, faisaient vraiment trop de bruit sur les pavés : mais cela je me garderais de le lui dire. Je me disais que, tout de neuf habillé et à la dernière mode, je ne pourrais pas manquer de plaire davantage encore à Valentine. Puis, il me faudrait lui offrir des douceurs et des colifichets ; et l'idée de me créer des ressources personnelles, pour pouvoir le faire, me grandissait à mes propres yeux. C'était comme si, dès maintenant,

j'avais eu charge d'âme, comme si, déjà, elle avait été ma maîtresse. Nous sortirions ensemble, le dimanche. Nous pourrions même nous retrouver, à son gré, la nuit, que le ciel fût bleu de lune ou gris de nuages, et, en nous embrassant, nous parlerions de *Graziella*.

Or, comme je pénétrais dans l'étude, sept heures sonnant à la cathédrale, je fus très étonné d'y voir Mlle Marie, l'aînée des filles de Me Duclairoir, accroupie devant le vieux bahut. Je n'avais eu jusqu'alors avec elle, comme avec ses frères et sœurs, que des conversations aussi courtes qu'insignifiantes. Tous fréquentaient encore, ou déjà, différentes écoles. Je ne les voyais qu'aux heures des repas où je n'ouvrais guère la bouche que pour manger, et encore moins pour boire. Je fus non seulement étonné, mais ennuyé, pour elle et pour moi, de la voir là. En se retournant, elle faillit tomber à la renverse. Mais elle me dit le plus naturellement du monde :

— Je parie que c'est vous, Jean, qui avez déniché là-dedans le livre que j'y avais caché ?

Je crois que, si j'avais été accroupi comme elle, j'en serais tombé, moi, vraiment, à la renverse. C'était d'elle, si je n'avais pas plus tôt connu Valentine, que certainement j'aurais été amoureux. Victorine n'était pas mal non plus, et, vu mon emploi chez Me Duclairoir, sa situation équivalait presque à la mienne ; mais, d'instinct, je voulais m'élever en amour, et à la servante de mon patron je préférais sa fille aînée. Mlle Marie, c'était Victorine en mieux, et plus élégante ; aussi bien mise que Valentine, mais plus réservée. D'un côté, sans doute estimait-elle qu'elle n'avait pas besoin d'y aller, avec moi, par trente-six chemins, puisque je n'étais, après tout, qu'un des employés de son père ; de l'autre, elle devinait, à je ne sais quels indices, qu'elle pouvait compter sur ma discrétion parce que je devais être dans le même état d'âme qu'elle. Mais que lui répondre ? Qu'en effet j'avais trouvé le

livre, que je venais de le prêter à Valentine ? Une espèce de fatuité de jeune mâle me fit croire que Mlle Marie pouvait être amoureuse de moi, et qu'elle serait coléreuse ou attristée d'apprendre que j'en aimais une autre qu'elle. Toutes ces réflexions, je me les fis très vite, et je pus répondre presque immédiatement à Mlle Marie :

— Excusez-moi, Mademoiselle Marie, mais je ne sais pas du tout de quel livre vous voulez parler.

Qu'il m'en coûtait de ne pas pouvoir lui dire mes sentiments ! Et moi qui pourtant venais de quitter Valentine, je n'aurais pas demandé mieux que d'embrasser Mlle Marie.

— Bien vrai ? dit-elle. C'est qu'il faut que je le rende dimanche, c'est-à-dire après-demain. Et puis, après tout, je dirai que je l'ai perdu.

— A moins que ce ne soit M. Berdaine qui l'ait trouvé et emporté chez lui pour le lire ?

— Pensez-vous ! dit-elle. Ça ne lui conviendrait pas, à M. Berdaine !

— Pourquoi donc ? C'est un homme très capable.

Je disais ce que je pensais vraiment.

— C'est un livre d'amour, répondit Mlle Marie, et à l'âge de M. Berdaine !...

Un livre d'amour ! J'en savais quelque chose. Et que de paroles, dont je ne prononçai pas une seule, se pressaient sur mes lèvres !

— En tout cas, dit Mlle Marie, c'est entre nous, Jean ? Vous n'en parlerez à personne ?

— Vous pouvez compter sur moi, Mademoiselle Marie.

Et elle disparut, contente, au fond, — je m'en aperçus à son air, — d'avoir mis quelqu'un dans la confidence de son secret. De qui était-elle amoureuse, qui lui eût prêté ce livre ? Je ne perdis pas mon temps à le

chercher, ne connaissant rien de sa vie, pas plus que de celle de Me Duclairoir, ni de sa femme, ni de leurs enfants.

IV

Dès le lendemain matin, j'écrivis à ma mère. Le soir, je revis Valentine : elle était seule. Je considérai cela comme de bon augure, et dans mon contentement ce fut moi qui lui proposai d'entrer où elle voudrait, pour nous rafraîchir. Elle me parut soucieuse, et déjà nous étions assis en face l'un de l'autre à une petite table de marbre, qu'elle n'avait pas encore prononcé dix paroles. Etait-ce le fait de l'absence de Mlle Marguerite ? Je le lui demandai.

— Laisse-moi donc tranquille ! me répondit-elle.

Je n'insistai pas, songeant que peut-être elle avait été comme moi bouleversée par la lecture du livre.

— As-tu lu *Graziella* ? dis-je.

— Tiens, le voilà. Je n'ai même pas pu aller jusqu'au bout.

— C'est pourtant bien joli, surtout vers la fin.

— C'est des blagues, dit-elle. Moi, ça ne m'amuse pas. Je n'y comprends rien.

La soirée s'annonçait mal. Je ne sais ce qui me poussa à lui demander si, depuis qu'elle était à Autun, elle n'avait pas, par hasard, rencontré Lagoutte.

— Et toi ? me dit-elle sans me répondre.

— Moi ? Non. Je l'ai revu deux fois l'année dernière, chez nous, pendant les vacances. C'est tout. Plus je vais, plus il me déplaît. Il est orgueilleux, vantard, hypocrite, et doit être noceur.

A mesure que j'énumérais les défauts de mon camarade de première communion, je voyais se durcir les traits de Valentine.

— N'en jette plus, dit-elle, la cour est pleine.

— Mais tu ne me réponds toujours pas.

— Est-ce que j'ai des comptes à te rendre ? Je ne suis peut-être pas libre de faire ce que je veux ?

Je ne comprenais pas qu'elle me parlât sur ce ton, car j'estimais qu'il devait y avoir entre elle et moi, et en elle aussi bien qu'en moi, le souvenir du baiser dans la boutique. Je répondis :

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Je ne suis pas chargé de te surveiller, quoique...

— Quoi ? dit-elle. Eh bien, puisque tu tiens à le savoir : oui, j'ai revu Lagoutte. Et qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— Ça me fait, dis-je avec embarras, ça me fait.. que ça me fait quelque chose. Mais où est-ce que tu l'as vu ? En passant, quand ils vont à la promenade ?

— Ça, c'est mes affaires. Ça ne te regarde pas. Et puis, pas la peine de nous disputer pour si peu, ajouta-t-elle après réflexion.

— Certainement, tu as bien raison.

Car, tout ce que je demandais pour l'instant, c'était de continuer à la voir. J'arriverais bien, peu à peu, à la mâter et à la rendre amoureuse de moi. Je tâchai de savoir ce qu'elle ferait le lendemain dimanche.

— Le dimanche, dit-elle, c'est la barbe. Je suis obligée d'aller à la grand'messe à la cathédrale, avec ma mère.

Et elle consentit à me donner quelques détails. Je l'écoutais avec attention, heureux de l'entendre parler un peu longuement, et de penser qu'en quelque sorte elle me faisait des confidences. Comme presque tous les nobles, les de Varolles étaient bien pensants et exigeaient de leurs domestiques qu'ils accomplissent leurs devoirs religieux. Ils étaient cinq : le comte et

la comtesse, âgés d'environ soixante-dix ans, leur fils, qui en avait quarante-cinq, et leur belle-fille, un peu moins âgée ; ces derniers avaient un fils, du même âge que moi, qui faisait ses études dans un lycée de Paris, et une fille, de l'âge de Valentine, qui vivait ici avec eux. Pour les servir, ils avaient un valet et deux femmes de chambre, une cuisinière, qui n'était autre que Mme Duverne, et un portier. Chaque année le jeune ménage — qui n'était jeune que par comparaison, — passait l'hiver à Paris. Le comte et la comtesse préféraient ne pas quitter Autun, sauf en août et septembre où ils allaient dans leur château, en plein milieu des bois.

— Alors, dis-je déjà inquiet, tu vas partir avec eux ?

— Penses-tu ! L'an dernier je suis restée ici. J'étais bien plus libre, et je n'ai qu'un regret : c'est que ça ne dure que deux mois.

Dans les communs elle disposait avec sa mère d'une grande chambre à deux lits, au-dessus de la cuisine, et qui donnait aussi sur le jardin. L'année précédente elle avait mis à profit sa liberté pour explorer l'hôtel de fond en comble, soit seule, soit accompagnée du portier qui ne suivait pas ses maîtres au château.

— C'est sans doute, dis-je, ce vieux monsieur qui m'a ouvert hier matin ?

— Et qui veux-tu que ça soit ?

Je dis à Valentine que je l'avais trouvé très distingué. Alors elle pouffa de rire, absolument comme Mlle Marguerite, la veille, quand j'avais fait des éloges de M. Berdaine. Du moins Valentine s'expliqua-t-elle un peu.

— Le père Rasse ? C'est un vieux cochon, tout simplement.

Comme je ne le connaissais pas, et comme cela me laissait beaucoup à supposer et à deviner, je n'insistai pas. Mais j'étais à l'âge où l'on est encore plein d'illu-

sions, surtout quand on a vécu, presque jusqu'à sa seizième année, soit dans un petit pays, soit même dans une ville où par timidité, par manque d'argent et par volonté de travail, on a évité de sortir. Alors, on ne voit les hommes et les femmes que tels qu'on se les imagine dans sa cervelle inexpérimentée, et il faut beaucoup de temps pour qu'on finisse par les voir tels qu'ils sont, avec leurs défauts qui souvent surpassent leurs qualités, et avec leurs vices en plus grand nombre que leurs vertus. A seize ans — et plusieurs années après, encore, — la manie et le don que j'avais d'observer ne m'étaient plus d'aucune utilité dès que je les appliquais à des gens que j'estimais être mes supérieurs, du fait de leur situation sociale ou simplement de leur âge ; ou bien, il fallait que ce fût une franche canaille, comme Duverne ; et encore, lui, avait-il fallu que je le voie des années de suite pour le juger comme il méritait de l'être. Valentine me dit encore que, si ça lui déplaisait franchement d'être obligée d'aller à la messe tous les dimanches, il n'en était pas de même pour sa mère, qui tournait à la religion depuis qu'elles étaient revenues à Autun. En somme, la soirée se termina mieux qu'elle avait commencé. Nous n'avions pas parlé amour, mais ça viendrait à la longue. Seulement, si je savais qu'elle irait à la messe le matin, j'ignorais toujours à quoi elle emploierait son après-midi.

— Puisque tu y tiens tant que ça, dit-elle, j'ai rendez-vous avec Marguerite et son amoureux. Peut-être qu'il y aura aussi Lagoutte. Tu pourras nous retrouver à la musique, si tu veux.

Je n'eus pas l'audace de discuter ; après tout, elle était libre de son temps et de ses fréquentations. Nous nous quittâmes, et je calculai ce que je ferais pour rendre son livre à Mlle Marie sans éveiller ses soupçons. Je montai à la cuisine. Justement elle en sortait.

— J'ai retrouvé le livre, lui dis-je. Du moins, je

suppose que c'est celui-ci. Vous avez dû mal chercher. Je l'ai lu dans mon pays l'année dernière : je l'avais pris chez l'instituteur. Ah ! c'est rudement joli !

— Vous trouvez ? dit-elle. Vite ! Donnez-le-moi, que je le cache dans ma chambre. Ce n'est ni cette nuit, ni demain matin que maman pourra mettre la main dessus. Mais, à présent, vous sortez donc avant le dîner ? Il n'y a pas longtemps que ça vous a pris...

— C'est-à-dire, Mademoiselle Marie...

— Allons ! Vous devez avoir trouvé une bonne amie. Dame ! c'est de votre âge.

Et elle riait ! Et elle paraissait heureuse ! J'eus la hardiesse de lui répondre :

— Ça serait bien aussi du vôtre, Mademoiselle Marie, d'avoir un amoureux.

— Voulez-vous bien vous taire ! fit-elle. Si maman vous entendait !...

Elle exagérait, car Mme Duclairoir était si douce qu'elle n'y aurait probablement pas trouvé à redire.

Pour aller à la musique, comme j'aurais voulu me faire beau ! En semaine et le dimanche, je ne l'avais entendue que de loin, n'ayant jamais osé m'aventurer jusqu'aux environs du kiosque autour duquel je savais que se réunissait la meilleure société d'Autun, sans compter l'autre. Comment ferais-je pour retrouver Valentine dans la foule ? C'était un dimanche de juillet, où il n'y avait pour ainsi dire pas un souffle d'air. Si je m'étais écouté, j'aurais déplié mon lit pour dormir une partie de l'après-midi, comme j'avais déjà fait depuis le retour des grandes chaleurs, dans l'étude fraîche et sombre, les volets fermés. Mais la lecture de *Graziella* m'avait changé toute ma vie. Je n'étais plus le même et, sous un soleil brûlant aussi bien que sous les pires averses, j'aurais tout risqué pour ne pas rester un jour sans revoir Valentine. J'aurais pu, sans doute, me coucher en attendant l'heure du concert, mais je crai-

gnais de ne pas me réveiller à l'heure. Je passai donc une partie de mon temps à la cuisine où, bien que le fourneau fût encore allumé, il faisait frais pour quelqu'un qui, comme moi, était assis entre la fenêtre et la porte grandes ouvertes : je n'ai jamais craint les courants d'air. Un peu après deux heures je vis partir Mlle Marie, et j'eus comme une autre sensation de fraîcheur : des pieds à la tête, des souliers au chapeau, elle était toute blanche. Elle me fit penser à une marguerite des prés, dans la rosée du matin. Elle portait un sac à main où je supposai qu'elle avait mis le livre, et je me dis : « Elle va me faire, des yeux, un signe d'intelligence et presque de complicité », mais elle passa sans me voir.

Elle n'eut pas plus tôt disparu au tournant de l'escalier que Victorine dit :

— Tiens, voilà Mlle Marie qui s'en va voir son amoureux !

J'en restai bouche bée.

— Qu'est-ce que tu racontes là ? dis-je à Victorine. Car nous nous tutoyions toujours, en tout bien, tout honneur. Mlle Marie, un amoureux !...

— Et après ? dit Victorine. Qu'est-ce qu'il y a de drôle à ça ?

— Elle est bien trop tenue à la maison. Et puis, je suis sûr qu'elle n'y pense guère.

Je plaidais le faux pour tâcher de savoir le vrai.

— Va donc dire ça à son amoureux du collège ! me répondit Victorine. Par exemple, ce que je n'ai pas pu encore découvrir, c'est son nom à lui, mais patience ! Ça viendra.

— Et alors, qu'est-ce que tu feras ?

Je craignais qu'elle n'eût l'intention de dénoncer Mlle Marie par méchanceté, par bêtise ou, sait-on jamais ? par jalousie.

— Ce que je ferai ? Rien du tout. Seulement, ça m'amusera de savoir. C'est comme pour toi : ça ne tar-

dera pas. Voilà deux soirs de suite que tu sors avant le dîner, et je parie bien que tu ne passeras pas toute ton après-midi à la maison.

Je m'expliquai comme je pus, doublement fier, au fond de moi-même, d'être arrivé à un âge où l'on pût supposer que je courais les aventures, et de montrer à cette servante que j'avais trouvé sans doute mieux qu'elle. Mais il m'apparut qu'elle ne m'en voulait aucunement, puisqu'elle me raconta, aussitôt après, beaucoup de choses, comme à un vieux camarade. Elle ne savait certainement pas tout ce qui se passait à Autun, mais elle n'ignorait aucune des histoires du quartier, maris trompant leur femme et femmes leur mari, jeunes gens et jeunes filles se fréquentant au su ou à l'insu de leurs parents, en un mot une révélation pour moi. « Ainsi », me disais-je, « tout le monde y passe donc, jeunes et vieux ! » La garnison donnait aussi, depuis les soldats qui courtisaient les bonnes jusqu'aux officiers qui avaient des liaisons « dans la haute », comme disait Victorine; mais sur ce dernier point elle n'avait que des renseignements plus vagues.

Je descendis en réfléchissant qu'il faut que l'amour soit un sentiment bien naturel et bien fort pour que personne n'y échappe ; mais je continuai de croire que personne ne pouvait aimer comme j'aimais Valentine.

Quand j'arrivai sur la place du Champ de Mars, elle était couverte de monde, du moins aux alentours du kiosque où la musique militaire était déjà rangée en cercle. Au milieu, on voyait le chef avec beaucoup de dorures. Moi qui n'ai jamais pu apprendre mes notes, je pensai et je pense encore que ces gens-là sont rudement malins, et qu'il y en a plus dans leur petit doigt que dans toute ma cervelle. Mais à chacun ses aptitudes et son métier; après tout, j'ai mes mérites aussi. Il y avait des gens assis, d'autres debout, et beaucoup d'ombrelles ouvertes. Tout le monde me parut très bien mis, et j'eus honte, une fois de plus, du costume

que j'avais étrenné chez nous avec tant de fierté. Par derrière, je fis le tour de la brillante assemblée, craignant que déjà Valentine ne fût assise au premier rang parmi les belles dames, et j'estimais qu'elle n'y aurait pas été déplacée. Heureusement, il n'en était rien, car je la rencontrai qui tournait en sens contraire avec Mlle Marguerite et un sergent. Celui-ci me parut magnifique avec ses guêtres blanches, sa tunique à col jaune et son képi à pompon violet. Je saluai du mieux qu'il me fut possible, confus, heureux quand même de ne point voir Lagoutte. Valentine ne me parlant pas, ce fut Mlle Marguerite qui, la première, m'adressa la parole. Je n'en fus pas moins mal à mon aise tout le temps que dura le concert, à tel point que j'aurais préféré que Lagoutte fût là. Valentine n'ouvrait pas la bouche, si ce n'est pour causer de temps à autre avec le sergent, pour qui elle paraissait avoir de l'admiration. Quant à lui, il causait le plus souvent avec Mlle Marguerite ; et moi, j'étais à côté, mais en dehors de leur petit groupe. Je réglais mon pas sur le leur, avec le sentiment d'être en surnombre et qu'ils n'en auraient dit ni fait ni plus ni moins si je n'avais pas été là. Je marchais les mains croisées derrière le dos pour ne pas me promener bras ballants comme un niais, entendant la musique sans l'écouter, croisant des groupes dont je m'imaginais qu'ils me dévisageaient pour se moquer de moi. J'essayai de dire certaines choses pour attirer sur moi l'attention du sergent ; il se retournait vers moi de biais et ne me répondait même pas. Je n'eus pas de peine à deviner que ma conversation ne pouvait guère l'intéresser, vu que, du fait de son âge et de sa situation, il devait savoir beaucoup plus de choses que moi. Quant à Valentine, d'autres tentatives que je fis auprès d'elle eurent le même succès. A la manière dont elle regardait du côté du collège, chaque fois qu'en tournant nous nous rapprochions de sa façade, il était visible

qu'elle attendait Lagoutte : espérait-elle donc encore le voir apparaître à cette heure ? Pour moi, je pensais que, s'il avait eu la permission de sortir, il devait en avoir profité aussitôt après le déjeuner de midi.

Quand le concert prit fin, ce ne fut pas trop tôt pour moi, car j'étais abasourdi, autant du silence obstiné de Valentine que de tout ce bruit auquel il m'avait été impossible de m'intéresser, vu mes préoccupations. Allais-je être obligé de la quitter maintenant ? J'eus le courage d'offrir des rafraîchissements.

— Par cette chaleur, fit le sergent, ça ne sera pas de refus.

Il eut la bonté de me poser quelques questions. Je dis que j'étais clerc d'huissier, non plus avec fierté, comme l'avant-veille, mais presque en m'excusant d'exercer une profession si au-dessous de celle de sous-officier.

— Oui, dit Mlle Marguerite. Imagine-toi qu'il travaille avec Berdaine !

— Oh ! alors !... fit le sergent sur un tel ton que je fus près de renier M. Berdaine, ou seulement de faire celui qui savait à quoi s'en tenir sur son compte ; mais à la suite de je ne sais quoi, la conversation prit un autre tour. Je n'en fus pas moins, pour ainsi dire, pris entre l'enclume et le marteau, car, au moment où nous nous engagions dans l'Avenue de la Gare, je me trouvai presque nez à nez avec M. Berdaine, tout en étant entre Valentine et Mlle Marguerite. Je ne pus faire autrement que de le saluer. Il regarda notre groupe avec tant d'étonnement qu'il dut en oublier de me répondre. Quand nous l'eûmes dépassé :

— Il t'a regardée, dit Valentine, comme si tu lui avais vendu des petits pois qui ne veulent pas cuire.

— Moi ? dit-elle. Ça ne me gêne guère. Je ne lui dois rien, à Berdaine !

Nous nous assîmes à la terrasse du café où nous

étions entrés deux jours auparavant. La foule se répandait en tous sens, et j'avais conscience de vraiment participer pour la première fois à la vie d'une ville ; je venais d'assister à un concert, et trois personnes étaient mes invitées. Des soldats, en passant, saluaient le sergent qui ne répondait pas à tous : il aurait eu trop à faire ; et, ces saluts, je les prenais un peu pour moi. Tout à coup Valentine s'écria : « Voici Lagoutte ! » Elle l'aurait reconnu entre mille. A mon tour je le vis qui se dirigeait vers nous sans hésiter, ce qui me fit supposer qu'il connaissait déjà le lieu de la réunion. Il portait un pantalon blanc et la tunique noire du collège. Sa casquette d'uniforme, rejetée un peu en arrière, laissait, au-dessus de chaque oreille, bouffer les cheveux. Il avait grandi et sa moustache blonde n'était pas, comme la mienne, une simple promesse pour plus tard. Il marchait en se dandinant, la main gauche dans la poche de son pantalon et, de la droite, tenait une cigarette allumée. Sous l'aisselle il serrait un livre à couverture jaune. Quand il fut arrivé :

— Quelle chaleur, les enfants ! fit-il. Salut, Valentine ! Et tendant la main au sergent : Salut, vieille branche ! Ça va comme tu veux ? Et toi, Marguerite ?

J'étais étonné de son sans-gêne. Je l'étais moins de voir Valentine le dévisager : je ne m'étais pas trompé. Quant à moi :

— Guillemain, dit-il, que je te présente mon camarade de première communion, Jean Corniaux ! Mais qu'est-ce que diable tu fais donc ici avec des demoiselles ? Ma parole, Jean Corniaux se débauche ! Si ta mère te voyait !...

Très vexé d'avoir l'air d'un gamin, moi qui croyais avoir atteint les limites de la hardiesse, je rougis jusqu'aux oreilles. Et je dis : Oh ! ma mère !... de façon à laisser entendre que je ne m'occupais pas d'elle. Mais il me coupa la parole.

— Ta mère ? Allons donc ! Elle te ferait rentrer dans un trou de souris !

J'ai déjà dit que je ne tenais pas à Lagoutte. Je savais depuis des années que nos deux natures ne cadraient pas. N'empêche que j'étais peiné de voir mon camarade de première communion se moquer ainsi méchamment de moi qui ne lui avais jamais rien fait. Puis, comme sans doute il ne voulait pas m'accorder plus d'attention que je n'en méritais, il s'écria de nouveau : « Quelle chaleur, les enfants ! » Et, ôtant sa casquette, il jeta son livre sur la table. Je pus voir le titre : c'était *Graziella* ! Valentine le vit aussi. Je dus pâlir. Nos regards se croisèrent.

— Tu n'es donc pas venu à la musique ? dit-elle à Lagoutte. Où est-ce que tu es allé ?

— Ça, ma petite, répondit-il, si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

Après s'être passé les doigts dans les cheveux, il se mit les pouces dans les entournures du gilet et se balança sur sa chaise en sifflotant.

— Quel type ! dit le sergent avec un rire admiratif.

Au compliment, Lagoutte se rengorgea. Et moi, à qui Victorine avait dit que Mlle Marie avait un amoureux au collège, je voyais bien, à présent, que ce ne pouvait être que lui, et que c'était pour lui rendre *Graziella* qu'elle avait dû sortir tout à l'heure.

— Qu'est-ce que tu prends ? dis-je à Lagoutte pour l'amadouer et pour lui montrer, quoi qu'il en pensât, qu'en société je savais me conduire.

— Comment ! fit-il. C'est toi qui offres ? insinuant devant tout le monde que ce n'était pas dans mes habitudes.

— Parfaitement ! répondis-je. Ça t'étonne ?

— Ma foi, non. Mais enfin... Patron, un bock, et bien tiré ! C'est Monsieur qui régale.

Cependant Valentine tournait et retournait son livre. Il y avait là quelque chose qu'elle ne compre-

nait pas. Je voyais bien qu'elle mourait d'envie de demander à Lagoutte : « Est-ce que c'est le même que Corniaux m'a prêté avant-hier ? » Elle se taisait, dans la crainte qu'il ne lui dît : « Mais vous vous voyez donc ? » Elle dit seulement :

— Qu'est-ce que c'est que ce livre-là, Henri ? Est-ce que c'est joli ? toute disposée, à ce que je pus croire, à le lire jusqu'au bout si Lagoutte lui avait dit : « Je pense bien ! » Mais il lui répondit :

— Ça ? Des blagues ! Ça n'est pas pour toi !

Et il lui pinça le bras. Elle poussa un petit cri de surprise et de joie. Tout le temps que nous restâmes là, il n'y en eut que pour lui. Il me portait sur les nerfs, mais les trois autres se divertirent on ne peut plus au récit des farces qu'il avait jouées depuis qu'ils ne s'étaient vus, aux « prof », comme il disait, aussi bien qu'aux pions. Il offrait des cigarettes au sergent. Il m'en tendit une, que j'allumai, quoique je n'eusse encore jamais fumé ; j'avalai la première bouffée et crus étouffer. Lagoutte et Valentine se tordaient de rire, le sergent et Mlle Marguerite se contentaient de sourire.

— Fallait le dire, répétait Lagoutte en se frappant sur les cuisses, fallait le dire, que c'était la première ! On t'aurait donné des leçons ! Gare à la mère Corniaux, quand elle saura ça !

De malaise et d'humiliation, j'avais les larmes aux yeux. Je songeais à les planter là et à ne plus les revoir. J'aurais bien mieux fait ! Quand ils se furent calmés, en même temps que ma toux, Lagoutte parla de ses vacances prochaines.

— C'est la barbe, dit-il. (Je reconnus des expressions qu'affectionnait Valentine.) Aller s'enfermer deux mois dans un trou avec le paternel et ses médicaments ! Mais je m'arrangerai pour revenir.

Quant au sergent, une partie du mois d'août il irait faire des feux de guerre au camp d'Avord, et en sep-

tembre les grandes manœuvres. J'appris aussi qu'il avait lancé une demande de rengagement, qui serait acceptée, et qu'en novembre ou décembre il se marierait avec Mlle Marguerite.

— Surtout, me dit Lagoutte, pas un mot de ça à Berdaine.

Sur le moment, je fus surpris qu'il sût que je travaillais avec M. Berdaine. Je n'eus pas besoin de réfléchir longtemps pour me rendre compte que c'était tout naturel, puisqu'il avait des rendez-vous avec la fille de mon patron.

V

Il me faut maintenant passer sur beaucoup de choses, car si je voulais raconter dans tous leurs détails les événements qui suivirent et surtout l'emploi de mon temps jour par jour, dix années n'y suffiraient pas. L'ardeur de ma passion — quoique ce soit un bien grand mot pour moi, — ne tomba pas tout de suite. J'avais beau me dire que Valentine aimait Lagoutte plus que moi ; la minute d'après je me persuadais, par je ne sais plus quels raisonnements, qu'elle cachait son jeu, qu'elle ne se montrait ainsi devant moi que pour m'exciter. Pourtant je ne continuai pas à la voir tous les jours, soit que la veille nous nous soyons quittés en mauvais termes, soit que, lorsque j'allais l'attendre, elle ait été déjà partie. Nous aurions cependant pu mettre à profit, si elle avait voulu m'en croire, les deux mois pendant lesquels sa mère était absente ; or, ce fut justement la période où je la vis le moins.

A plusieurs reprises M. Berdaine essaya de me tirer les vers du nez : je ne me laissai pas faire. Il m'en voulut et cessa presque complètement de m'adresser la parole, si ce n'est pour les besoins du service. Je savais que, depuis dix ans qu'il avait perdu sa femme, il vivait en vieux garçon dans une petite maison qui lui appartenait, faubourg d'Arroux, sur les bords de la rivière. Le malheur avait été qu'il fût tombé amoureux de Mlle Marguerite, qui ne se souciait nullement d'épouser un veuf presque trois fois plus âgé qu'elle. Néanmoins elle gardait certains ménagements, par pitié sans doute, se cachant de lui plus que de ses propres parents pour fréquenter Guillemain. Et le hasard seul avait fait — mais il fallait que cela se produisît un jour ou l'autre, — qu'il nous rencontrât tous les quatre. Il devenait morose, mais le goût que j'ai pour la vérité m'oblige à dire qu'il n'en perdait l'habitude ni de sa goutte, ni de sa pipe matinales. Je lui dis seulement qu'il m'avait vu avec Lagoutte et Valentine, qui étaient de mon pays ; quant au sergent et à Mlle Marguerite, je ne m'étais trouvé que par hasard en leur compagnie, et je ne savais rien d'eux.

Quelques jours après qu'elle eut reçu ma lettre, j'eus la visite de ma mère. Elle profita du grand marché du vendredi où, malgré la distance, se rendaient toujours en voiture à cheval des gens de chez nous ; mais ils étaient obligés de partir avant le lever du jour, bien qu'à l'aller ça roulât pour ainsi dire tout seul, puisque jusqu'à Autun la route descend presque tout le temps. Au retour, c'était plus dur, mais on rentre quand on peut et, le lendemain, on se lève un peu plus tard. Elle n'était pas mécontente de nos affaires, dépensant moins qu'elle n'aurait cru. Elle m'acheta un complet bleu et des bottines. Je ne dois pas oublier non plus qu'elle apporta une paire de poulets à Mme Duclairoir, qui la retint à déjeuner avec nous. Elle se renseigna sur moi, demanda si l'on était

content de ma conduite et de mon travail. Certainement, puisqu'au 1er octobre dernier Me Duclairoir, satisfait de mes services, m'avait annoncé que désormais il me donnerait cinq francs par mois. Ma mère en fut si heureuse qu'avant son départ elle voulut à toute force me laisser cinquante francs. J'eus des remords à l'idée de l'emploi que je ferais de cet argent. Ensuite je réfléchis que je serais bien bête de ne pas accepter, puisqu'elle ne manquait de rien. D'être mis comme tout le monde me donna un peu de l'assurance qui me faisait défaut, et je ne regardai plus à sortir comme précédemment. Les premiers jours, il est vrai que je fus plus empêtré dans mon nouveau costume, pourtant plus souple, que dans le vieux, d'étoffe dure, mais je m'y habituai, et pus faire figure de jeune homme pas trop malheureux, pas plus mal mis ni plus bête que les autres.

Trois fois avant les grandes vacances je revis Lagoutte, parce que ce fut lui qui vint me voir. S'il n'y avait pas eu l'histoire du livre — que j'avais gardée pour moi, — je n'y aurais rien compris. Je pensai qu'il venait uniquement pour rencontrer Mlle Marie, et, en effet, chaque fois, comme par hasard, elle se trouva dans le corridor qui sépare l'étude du cabinet de Me Duclairoir. Tout de suite elle en profita pour me demander :

— Vous avez donc des amis au collège, Jean ? Qui est-ce, ce jeune homme qui est venu vous voir ?

Je lui répondis comme si je ne savais rien de leurs relations. Ensuite, petit à petit, elle m'amena à lui donner des détails sur la famille de Lagoutte et sur lui-même. Je n'étais pas assez libre avec elle pour lui dire, comme à Valentine, que je le tenais pour un vantard et pour un noceur. Puis, je n'aurais pas voulu lui faire de peine, et surtout je n'étais pas amoureux d'elle comme de Valentine.

Je vis avec plaisir l'été toucher à sa fin. Je ne sais

pas pourquoi j'ai toujours préféré la saison des journées courtes et des nuits longues, et la lumière de la lampe à celle du soleil. Je venais d'entrer dans ma seizième année, et j'espérais bien qu'il s'y passerait de grands événements. Il n'y eut pourtant rien de remarquable, sinon qu'il devint presque impossible à Valentine de sortir. Par ses manières trop libres elle avait fini par se faire remarquer, et l'on s'étonnait qu'à son âge elle entrât dans les cafés. On en eut vent chez les de Varolles, et Mme Duverne eut à choisir entre partir de l'hôtel ou imposer à sa fille d'avoir une autre conduite. Malgré ses résistances, Valentine fut obligée de se soumettre ; elle dut rentrer presque aussitôt sortie de chez ces demoiselles Chaussivert, et je n'eus plus que très rarement l'occasion de la voir. Je pensai d'abord ne pas pouvoir résister à cette séparation. Je m'y fis, comme à tout le reste, et, comme jamais les sentiments ne m'ont fait perdre le sens pratique, j'en vins à me dire que c'était un bien pour un mal, puisque ainsi je dépenserais moins d'argent. Pourtant, je n'en manquais pas. Jamais je n'avais été aussi riche. Les cinq francs que je gagnais par mois suffisaient aux besoins de ma vie de garçon, et il me restait quelque chose de mon premier louis, et mes cinquante francs intacts. A certains moments de folie, je songeais qu'avec une pareille somme rien ne se serait opposé à ce que j'enlève Valentine. Nous irions ensemble dans un pays où nous pourrions vivre à notre guise. Un soir de grand vent et de pluie où j'avais pu la rejoindre et où nous rasions les murs autant pour nous cacher que pour nous abriter, Valentine se plagnait à moi de la vie telle que la lui faisait sa mère. Interminables étaient les journées à l'atelier, les soirées à la cuisine, les nuits dans leur chambre. Le père Rasse ne perdait pas une occasion de rôder autour d'elle. « Et ma mère, disait Valentine, qui ne s'aperçoit de rien ! » Les de Varolles non plus, car le père Rasse

avait toujours affiché des sentiments chrétiens, et, s'il allait à la messe le dimanche, ce n'était point parce que ses maîtres lui en faisaient une obligation.

— Il y a des instants, dit-elle, où je pense à m'enfuir avec mes quatre frusques sur le dos ! Ah ! si je trouvais quelqu'un !

L'occasion était belle pour moi. Mais je réfléchis trop longtemps, pour arriver à découvrir que je n'avais pas l'esprit d'aventure. Valentine ne s'enfuit pas, et je restai là.

Lorsqu'il pleuvait, l'après-midi du dimanche, je voyais Lagoutte au café. Etait-ce le fait de mon nouveau costume? Il n'affectait plus d'avoir pour moi autant de mépris. La première fois où nous nous étions retrouvés, il avait voulu surtout divertir la galerie à mes dépens. Je le soupçonnais d'avoir l'intention de me demander un jour quelques services. J'attendais, quitte à refuser pour me venger de lui. Mais, par exemple, pas chiche de son argent : c'était presque toujours lui qui réglait les consommations. J'y rencontrais aussi Guillemain, qui portait la belle tenue des sous-officiers rengagés, c'est-à-dire le képi-pompon fantaisie avec l'épée attachée au ceinturon de cuir verni et les épaulettes à torsades d'or. Il paraissait très heureux de sa nouvelle situation et de voir approcher le jour de son mariage. Devant Lagoutte, et devant moi qui continuais à lui témoigner du respect, il s'étendait sur les avantages que lui garantissait l'Etat : retraite et emploi après vingt-cinq ans de service. Lagoutte, qui ne se gênait pas avec lui, disait en ricanant :

— Tout cela, tu le paieras cher, vieux ! Vingt-cinq ans à commander l'école de section dans une cour de caserne, ça n'est pas une paille.

— D'abord, répondait Guillemain, je n'ai plus que vingt-deux ans à faire.

— Plus que vingt-deux ans ! s'exclamait Lagoutte.

Vingt-deux fois trois cent soixante-cinq jours, sans compter au moins cinq années bissextiles !

— Et puis, continua l'autre certain dimanche, qu'est-ce que j'aurais fait dans la vie civile ? Reprendre mon ancien métier de garçon de café ?

Ce fut pour moi comme un trait de lumière. D'abord malgré la déférence que j'ai pour les garçons de café, tels que je les vois à Paris et qui sont obligés d'avoir une fameuse tête pour ne pas oublier les commandes, j'avoue que j'eus un peu moins de respect pour Guillemain. Mais, ce que je retins surtout, c'est qu'il devait m'être possible, à moi aussi, qui étais allé à l'école jusqu'à l'âge de quatorze ans, d'arriver au grade de sergent. Si c'était grâce à ses galons qu'il avait gagné le cœur de Mlle Marguerite, je conquerrais de la même façon celui de Valentine. Je ne trouve rien de plus beau que le costume militaire, à la condition toutefois qu'il y ait un pantalon rouge. Ainsi, je n'aurais pas voulu être artilleur ni chasseur à pied. Et ce fut ce dimanche-à que l'idée me vint de m'engager à dix-huit ans pour laire ma carrière dans l'armée, comme Guillemain. Lagoutte dirait ce qu'il voudrait : je n'avais pas à me préoccuper de ses réflexions.

En attendant, il m'apparaissait que lui non plus ne devait pas voir souvent Valentine, mais aussi qu'il n'en souffrait guère. Classé parmi les anciens et les grands du collège, il sortait aussi souvent que ça lui faisait plaisir, — du moins à l'en croire, — tantôt avec une autorisation, tantôt en fraude. Il se vantait de sauter le mur, tout comme un soldat à la caserne. A cette époque je ne pouvais pas encore le définir, vu mon inexpérience de la vie, mais déjà je sentais et devinais en lui l'homme à femmes. Regardé de profil, avec son nez busqué et son menton en retrait, il avait l'air d'un bélier dont la raison de vivre — je m'exprime peut-être mal ou grossièrement, mais la vérité avant tout, — est de couvrir les brebis. Il n'y avait pas jusqu'à ses

cheveux bouffants qui ne fissent penser à des touffes de laine.

Plus d'un mois avant le mariage de Mlle Marguerite, un matin, M. Berdaine reçut à l'étude une lettre recommandée. Je n'y attachai aucune importance, le fait n'étant pas exceptionnel. Il venait justement d'allumer sa pipe ; mais il n'eut pas plus tôt commencé à lire qu'en poussant un juron il donna un coup de poing tel que tout sursauta, moi y compris.

— Je voudrais bien savoir, s'écria-t-il, quel est le salaud qui m'a écrit ça ! Je lui tirerais les oreilles, et de la belle façon !

En même temps il me regardait de telle sorte qu'il me fit peur. Me soupçonnait-il de lui avoir écrit cette lettre ? Laissant là sa pipe, il prit son chapeau et partit comme un fou. Il revint une heure après, plus rouge et soufflant plus fort que jamais, mais avec de la fatigue et de la tristesse dans le regard. J'eus beau me mettre l'esprit à la torture : je ne devinai rien. Je n'eus le mot de l'énigme que le dimanche suivant. Lagoutte se vanta de lui avoir envoyé cette lettre, non signée, où il lui faisait part du prochain mariage de Mlle Marguerite et l'invitait à assister à la bénédiction nuptiale : quant au repas de noces, pas moyen, disait-il, et mille regrets ! Guillemain se tordait de rire. Pour moi, la farce n'était pas de mon goût. Je n'ai jamais compris qu'on fasse souffrir les autres quand on peut s'en dispenser, mais Lagoutte était de ceux pour qui leur plaisir passe avant tout. La noce se fit un samedi. Je suis bien sûr que M. Berdaine n'assista point à la bénédiction nuptiale, puisqu'il partit à midi, selon son habitude. Avec Valentine, dont la mère s'était opposée à ce qu'elle fût demoiselle d'honneur et qui le regrettait assez, je fus invité au repas du soir. Cela me rappela le jour de sa première communion à elle et le dîner chez les Rouvray, mais aujourd'hui une autre qu'elle était en blanc. Bien entendu Lagoutte en était,

et sur toute la ligne, puisque Guillemain avait tenu à ce qu'il fût garçon d'honneur ; et il n'y eut pas de politesses, ni de sourires, ni d'agaceries qu'il ne fît, au grand désespoir de Valentine, à sa demoiselle d'honneur, une amie de Mlle Marguerite et qui n'était pourtant ni belle, ni jolie. J'y gagnai que, sans être gaie, Valentine fut aimable avec moi. Vers onze heures, sa mère vint la chercher. Je n'avais pas revu Mme Duverne depuis le matin où le père Rasse m'avait mené vers elle. Fut-ce la faute des lampes et des bougies ? Je la trouvai plus changée encore, et d'air plus austère. Elle que j'avais connue d'humeur si vive et ne dédaignant pas de lever le coude à l'occasion, ce fut tout juste si elle accepta un peu de liqueur dans le fond d'un verre. Elle me demanda des nouvelles de ma mère, et des miennes. Elle me considérait toujours comme un garçon sérieux et rangé. Heureusement que, tout le monde parlant à la fois, personne ne l'entendait, que moi ; mais, devant Valentine, j'enrageais en silence de ces éloges qui devaient, selon moi, me nuire dans son esprit et dans son cœur. Lagoutte n'était pas le moins loquace. En entrant, Mme Duverne lui avait tendu la main.

— Regardez donc M. Henri, comme il a l'air de s'amuser ! dit-elle.

A la longue, elle-même se dérida. Depuis longtemps elle ne s'était pas trouvée en aussi joyeuse compagnie. Elle resta jusqu'après minuit, comme tout le monde, et n'emmena Valentine que quand tout fut terminé. Pour moi, je partis avec Lagoutte et deux ou trois autres jeunes gens que je n'avais jamais vus. Nous étions excités, moi comme les autres, et plus peut-être, d'avoir bu des vins différents, du café et des liqueurs. Quel dommage de n'avoir pu reconduire Valentine ! Dans l'ombre je me serais jeté sur elle et, qu'elle ait consenti ou non, je l'aurais embrassée si fort qu'elle en aurait crié.

— Est-ce qu'on y va ? dit Lagoutte.

— Où donc? demandai-je.

— Certainement qu'on y va ! répondirent les autres en chœur.

Je les suivis, quand j'eus deviné. Evidemment, cette maison, je n'étais pas sans en avoir entendu parler. L'idée seule de ce qui devait s'y passer m'en avait toujours détourné. Certains soirs où il faisait nuit, j'étais allé dans les environs ; mais parce qu'il me semblait que, malgré l'obscurité, chaque passant dût lire mes intentions sur ma figure, je rebroussais aussitôt chemin. Cette nuit-là, « parti » comme je l'étais et soutenu par la présence de Lagoutte, j'allai jusqu'au bout.

J'en sortis dégoûté de moi-même, et surtout de m'être laissé entraîner à dépenser vingt francs. Ce fut à peu près la seule aventure de ma seizième année, dont j'avais espéré qu'elle serait mieux remplie ; mais tout de même, quand je me fus résigné à la diminution de mon pécule, j'en conçus une certaine vanité. Maintenant que je savais ce que c'était, je regardais femmes et jeunes filles, excepté Valentine, avec plus d'audace. Quand je pensais à elle, mon expérience ne m'était d'aucune utilité. Je l'aimais trop d'une certaine façon pour désirer autre chose que d'être toujours à côté d'elle et que de l'embrasser de temps en temps. Que de fois, depuis, j'ai réfléchi à mon état d'esprit d'alors ! Comment ai-je pu, moi, Jean Corniaux, rester dix ans de suite à faire du sentiment? J'étais comme ensorcelé. Effet de l'âge, peut-être. M. Berdaine, lui, ne l'était plus. Deux ou trois mois lui suffirent pour retrouver son équilibre, pour oublier et la lettre et le mariage. On raconte que les hommes d'un certain âge, les vieux, lorsqu'ils sont pris, le sont bien. Tout çà dépend des individus, car M. Berdaine n'en mourut pas : il n'en fit même pas une maladie. Je profitai de ce que le 15 août tombait un samedi pour aller faire

un tour dans mon pays, que je n'avais pas revu depuis près de deux ans. J'y retrouvai tout à la même place, ma mère toujours la même, mais les bois, devant la maison, me parurent plus profonds et plus silencieux. Je ne m'y aventurai point, un peu parce que je n'en eus guère le temps, surtout parce que je préférais décidément les belles rues, neuves et propres, des villes.

Ma dix-septième année fut plus vide encore, s'il est possible, à mesure que la vie de Lagoutte, au contraire, se compliquait. Ayant fini par obtenir de son père de pouvoir louer une chambre en ville, il ne suivait plus les cours au collège que comme externe, et l'on peut penser s'il travaillait ! Jamais il ne se laissait aller à me faire de confidences, mais il en disait toujours assez long devant moi pour qu'il me fût facile de deviner à quoi il occupait ses loisirs et même les heures qu'il aurait dû consacrer à l'étude. Soi-disant toutes les femmes qu'il rencontrait, mariées ou non, couraient après lui, et il faisait des ravages jusque dans le monde des bonnes. Je n'y comprenais rien, moi qui n'avais pas encore eu une seule intrigue. A différents indices, je m'apercevais qu'il entretenait toujours des relations avec Mlle Marie, mais jamais il ne me citait le nom d'une seule de ses faciles conquêtes. Il échoua une première fois à son examen de baccalauréat : le contraire eût été beaucoup plus étonnant. Je me disais qu'il était sur une mauvaise voie. Tout en continuant de le fréquenter, je me gardais bien de marcher sur ses traces. Je ne prenais de lui, en fait d'exemples à suivre, que juste ce qui ne pouvait pas me nuire, et je ne crois pas avoir dépassé la mesure. Depuis que Guillemain était marié, nous ne le voyions presque plus. Pour moi, je le vis presque tous les jours quand, à dix-huit ans, refusant le bénéfice de la dispense en ma qualité de fils de veuve, je m'engageai avec l'intention de faire ma carrière dans l'armée. Ma vie à la caserne fut celle de tout le monde, avec cette diffé-

rence qu'y étant venu de mon plein gré je ne m'y ennuyai pas. Caporal au bout d'un an, je fus nommé sergent douze mois après. Grâce à mes connaissances en calcul et à ma belle écriture, je remplis à ma compagnie les fonctions de fourrier. L'uniforme de sous-officier m'avantageait, je ne crains pas de le dire. L'année où je m'engageai, Lagoutte partit pour Paris où il allait mener la vie d'étudiant. Je ne le regrettai pas, n'ayant plus besoin de lui pour apprendre ce que j'ignorais avant de le fréquenter. En novembre il me rejoignit avec ceux de notre classe, alors que déjà, depuis près de deux mois, je portais mes galons de sergent-fourrier. Au moyen de je ne sais quelles inscriptions qu'il avait prises comme étudiant en pharmacie, il ne devait faire que dix mois de service ; ensuite il retournerait à Paris.

A cette époque, Valentine avait dix-huit ans. Comme nous elle vieillissait, si c'est vieillir, à ces âges, que de se développer, de grandir et, pour les jeunes filles, d'embellir. Elle était devenue jolie comme il n'est pas possible, mais, soit qu'il se fût fait en elle un revirement spontané, soit que l'exemple de sa mère tournant à la religion eût porté ses fruits, elle avait pour ainsi dire disparu de la circulation, n'allant même plus chez son amie, l'ex-mademoiselle Marguerite. Je ne dis pas que j'avais cessé de penser à elle. Elle restait le but de ma vie, dans la direction duquel je continuais de marcher, mais en flânant, et parfois en m'arrêtant le long de la route ; car, avec une petite bonne, j'eus une aventure — la première, ma foi ! et j'en fus assez fier, — qu'il serait trop long, et inutile, de transcrire ici. Plus j'allais, et plus je trouvais qu'il était impossible d'être plus heureux que Guillemain. J'avais bien remarqué, dans le temps, que, lorsque nous étions ensemble avec Lagoutte, c'était pour ne pas être en reste avec lui que Guillemain faisait le frondeur et le noceur. Au fond, il me ressemblait beaucoup plus,

aimant l'ordre et la discipline. Quand Lagoutte fut parti pour Paris, il me prit décidément en amitié, et j'allais le voir dans leur petite maison agrémentée d'un assez grand jardin qu'il faisait bêcher par des anciens qu'il exemptait d'exercice et de corvées. Sa femme s'occupait à domicile de travaux de couture dont le produit s'ajoutait à sa solde. Ils n'avaient aucun souci. Matin et après-midi Guillemain se rendait à la caserne comme un fonctionnaire à son bureau, rentrant chez lui aux heures des repas et pour la nuit. Très probablement il se retirerait avec une retraite d'adjudant et la médaille militaire, et il se voyait déjà titulaire d'un bureau de tabac dans quelque petite commune paisible où ses distractions seraient la chasse et la pêche : n'était-ce pas mieux que d'être garçon de café toute sa vie ? Et puis, en attendant, il y avait la considération dont il était entouré, ce qui n'est pas à dédaigner. Moi-même, je fus très heureux d'avoir mes galons de sergent pour être salué dans les rues par les soldats et par les caporaux. On dira ce qu'on voudra : c'est loin d'être désagréable. Et je me voyais épousant bientôt Valentine, et m'installant avec elle dans une petite maison semblable à celle de Guillemain.

VI

Il y a dans la vie des coïncidences si extraordinaires qu'on les croirait inventées par celui qui les raconte. J'en ai vu, de ce genre, dans les quelques romans qu'il m'est arrivé de lire à des heures où il fallait que je n'aie pas mieux à faire. Je me rappelle que c'était une après-midi de novembre, entre le 10 et le 15, où arrivaient les recrues de ma classe. Huit jours auparavant, j'avais reçu de Lagoutte une lettre m'annonçant sa prochaine incorporation au 29e. Il me demandait même de le faire affecter à ma compagnie. Je me gardai bien de m'en occuper, ou plutôt je m'arrangeai pour qu'il n'y fût pas versé : je m'attendais à ce qu'il me créât des difficultés. Mais je n'étais pas fâché, bien au contraire, à la pensée qu'il allait à son tour tâter du métier militaire et, du moins pendant les premiers mois, en voir de dures à l'exercice, quand l'acier du fusil vous gèle les mains. Chaque fois qu'un groupe franchissait l'entrée du quartier, j'examinais chaque homme avec l'espoir de découvrir mon Lagoutte, pendant que, ma liste à la main, je concentrais ceux que je prenais en charge. D'après leurs vêtements il y en avait de toutes les conditions sociales, mais surtout des paysans ; quelques ouvriers, et quelques-uns de professions plus élevées, comme moi quand je m'étais engagé : des employés aux écritures, en qui il me semblait me reconnaître. Ceux-ci, je les soignais particulièrement. Eux-mêmes devaient être assez au courant des choses de la vie militaire pour deviner en moi un de leurs semblables, mais je les aurais tous

mis au défi d'écrire aussi bien que moi la moulée, la bâtarde et la ronde. Un peu avant la tombée de la nuit, les douze fourriers des douze compagnies, nous avions fait chacun notre plein, sauf celui de la 5ᵉ. Je n'en fus pas étonné : c'était lui qui devait recevoir Lagoutte. Je l'entendis plusieurs fois crier :

— Lagoutte ! Lagoutte est-il ici, oui ou non ? S'il est là, qu'il réponde, à la fin des fins !

Les bleus de la 5ᵉ se regardaient l'un l'autre, chacun persuadé que son voisin, idiot, sourd ou mystificateur, était Lagoutte et persistait à se taire.

— Il n'y coupera pas de ses huit jours de salle pour commencer ! continua Philizot en roulant des yeux féroces, comme si les présents avaient été responsables de l'absence de Lagoutte.

C'est alors que je l'aperçus passant devant le poste de police.

— Le voici, dis-je à Philizot. Ne t'égosille pas.

Lagoutte s'avançait avec dignité, marchant avec lenteur, les mains dans les poches de son pardessus, un cigare aux dents. Depuis l'année précédente que je ne l'avais vu, — car il avait profité de ses vacances pour séjourner moitié chez ses parents, moitié à Autun, — il avait laissé sa barbe blonde pousser en collier autour des joues et du menton.

— C'est vous, le nommé Lagoutte ? lui dit Philizot.

— Parfaitement, fourrier ! répondit-il avec sérénité. Et toi, vieux, ça va ? me dit-il en me tendant la main. Alors, je ne suis pas affecté à ta compagnie ?

Un instant, j'eus l'idée de ne pas lui répondre. Il n'avait pas l'air effaré de la plupart des recrues : il entrait à la caserne comme chez lui, ne s'étonnant de rien, n'ayant peur de personne. Je m'excusai de n'avoir pu réussir à le faire passer à ma compagnie, mais avec Philizot que voici, lui dis-je, tu seras tout à fait bien. Il insista pour nous offrir quelque chose au mess. Nous nous récriâmes que nous n'avions pas le temps.

— Ça ne fait rien ! dit Lagoutte. Nous prendrons ça sur le pouce.

Il nous entortilla si bien qu'un quart d'heure après nous n'avions pas encore fini de boire, quand un homme de garde vint me délivrer. Il me cherchait depuis plus de cinq minutes : quelqu'un m'attendait à la grille. Je n'en fus pas étonné, m'étant créé des relations en ville, et le fait s'étant produit déjà plusieurs fois. Philizot en profita pour partir lui aussi, emmenant Lagoutte, tandis que je me dirigeais seul, vers le poste de police.

Le crépuscule tombait. Cela ne m'empêcha point de reconnaître Mme Duverne. Nu-tête, elle paraissait être sous le coup d'une forte émotion. Bien que je ne fusse que rarement retourné la voir chez les de Varolles, elle n'en était pas moins au courant de ma vie, et n'ignorait pas que j'eusse quitté l'étude de Me Duclairoir pour la caserne. Quand je l'eus rejointe, elle s'expliqua par phrases entrecoupées de soupirs. Allons ! Il était écrit, je le voyais bien, qu'elle n'aurait jamais de chance : des périodes de tranquillité, mais une catastrophe au bout. Ainsi Mme de Varolles venait de lui donner ses huit jours, à cause de Valentine : une affaire de lettres découvertes, sur laquelle elle n'insista pas. Elles allaient être toutes les deux sur le pavé, et elle venait me demander conseil et aide.

— J'ai toujours eu grande confiance en toi, disait-elle. J'ai toujours pensé que tu réussirais dans la vie ; ainsi, te voilà déjà sergent ! Si je ne t'ai pas revu plus souvent depuis que tu es à Autun, tu devines bien pourquoi : c'est à cause de cette histoire qu'il y a eu entre nos familles, là-bas.

Je la regardais, toute défaite, abandonnée à elle-même dans une ville où elle ne connaissait à peu près personne. Je me la rappelais telle que je l'avais vue avec mes yeux de dix ans. Mais je ne voyais rien à faire pour la tirer d'embarras.

— C'est bien ennuyeux, répondis-je, que ça tombe ainsi. C'est l'arrivée des bleus, et j'ai du travail par-dessus la tête.

Et je n'osais pas l'interroger sur Valentine, craignant d'en trop apprendre.

— Quel malheur ! dit-elle. C'est la fatalité qui s'acharne contre moi.

Je lui dis cependant qu'il ne fallait pas désespérer si vite et que, pour pouvoir causer plus à notre aise, je tâcherais de la retrouver ce soir même, vers huit heures, dans un café, par exemple.

— Dans un café ! s'écria-t-elle. Je suis trop vieille, à présent ! Et puis je ne serai pas libre. Mais je t'enverrai Valentine. A quel endroit ?

Je lui indiquai le café de l'Avenue de la Gare. Elle partit. L'idée de revoir Valentine m'électrisait et, à part moi, je bénissais l'accident qui allait me rapprocher d'elle. Après avoir dîné au mess, j'expédiai le plus pressé de ma besogne, et j'arrivai au café avant l'heure. J'avais revêtu ma plus belle tenue, dans l'espoir d'impressionner Valentine : depuis ma nomination au grade de sergent, nous nous étions, en effet, à peine aperçus, et j'étais fier de mes baguettes de fourrier. Une heure durant, je me morfondis seul. A la fin, n'y tenant plus, j'allai sonner chez les de Varolles. Ce fut encore le père Rasse qui m'ouvrit. J'ignore s'il reconnut sous l'uniforme le petit clerc d'huissier qu'il avait vu environ six années auparavant. Il faut croire que mes galons lui imposèrent, puisqu'il salua le premier, bien que je lui eusse demandé si Mme Duverne était là : je me disais avec raison que, depuis l'après-midi, elle ne devait pas être dans l'hôtel en odeur de sainteté. Dans la cuisine, aucune lumière. De l'hôtel même, une seule fenêtre était faiblement éclairée : le comte et la comtesse dînaient sans doute de bonne heure, venu l'automne.

— Elle doit être dans sa chambre, me dit le père Rasse. Vous connaissez le chemin.

Ce fut Mme Duverne qui vint m'ouvrir la porte. J'avais eu le temps de l'entendre se disputer avec Valentine, que je découvris assise près du lit et se tenant le genou gauche de ses mains croisées.

— Non ! dit Mme Duverne. Elle me fera mourir ! Telle que tu la vois, il y a plus d'une heure que je la sermonne pour qu'elle aille te retrouver comme c'était convenu.

Valentine fixait sur les carreaux rouges ces regards obstinés et têtus que je lui connaissais depuis longtemps.

— Pourquoi est-ce que tu n'es pas venue ? lui dis-je.

— Parce que !... répondit-elle comme au temps de notre enfance. Je n'en pus tirer un mot de plus.

— Mais enfin, demandai-je à Mme Duverne, qu'est-ce qui est donc arrivé pour qu'on vous mette à la porte ?

— Ah ! mon pauvre Jean, c'est encore elle, tu penses bien !

Et de me raconter, devant Valentine dont les yeux prenaient une double expression de triomphe et d'ironie froide, que l'été précédent elle s'était laissé conter fleurette par le jeune de Varolles ; venu en uniforme de Saint-Cyrien passer ses vacances au château de ses grands-parents, il n'y avait fait que de rares apparitions, prétextant qu'il lui était plus utile de rester à Autun, dans leur hôtel, où il pourrait fréquenter des officiers du 29e. En vérité, il s'agissait surtout pour lui de fréquenter Valentine, avec qui il semblait bien qu'il eût noué des relations dès l'année précédente. On n'en aurait rien su, si M. Rasse n'avait pas, le matin même, vendu la mèche. Ici Valentine éclata.

— M. Rasse ! s'écria-t-elle. Il est joli, ton « monsieur » ! Un vieux saligaud, et pas autre chose !

— Mais tais-toi donc ! Mais ne crie pas si fort ! disait Mme Duverne.

— Non, je ne me tairai pas ! Et puis, qu'est-ce que ça peut bien faire, puisqu'on nous met à la porte ?

Elle avait raison, mais se calma pourtant.

— Après tout, reprit-elle, pour ce que ça me gêne de vivre ici ou ailleurs !...

— Tu l'entends ! dit Mme Duverne. Tu l'entends ! Elle ! Toujours elle ! Moi, que je perde mes moyens d'existence, ça lui est bien égal ! Et elle ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Après une histoire de ce genre-là, ces demoiselles Chaussivert ne voudront pas la garder.

C'était, en effet, plus que probable. Dévotes de première ligne, elles habillaient et fournissaient toute la société bien pensante, et l'on ne pouvait que s'étonner de ce qu'elles aient si longtemps conservé Valentine, avec ses manières si libres. Je m'étais laissé dire, il est vrai, que Valentine n'avait pas de rivale pour arranger un chapeau ou donner du montant à un corsage.

— Ça m'est bien égal ! répéta-t-elle.

— Quel malheur d'avoir une fille pareille ! dit Mme Duverne.

— Tu ferais bien mieux de te taire ! rispota Valentine. Ta misère, dont tu te plains tout le temps, tu n'y es peut-être pour rien ? Et si je disais, moi : Quel malheur d'avoir une mère pareille !

— Fille dénaturée, je te maudis ! s'écria Mme Duverne fondant en larmes, tandis que Valentine souriait : cela aussi lui était bien égal.

Un temps après, ayant sans doute constaté le peu d'effet produit par sa malédiction, Mme Duverne soupira :

— Comme si tu n'aurais pas dû te tenir tranquille !...

Je pensai d'abord, et Valentine aussi, sans doute, qu'elle faisait allusion au Saint-Cyrien. Quand elle

eut ajouté : Après tout, M. Rasse, c'est un brave homme, je commençai à deviner, Valentine aussi, mais elle cria :

— Alors tu aurais préféré que je me laisse embrasser dans les coins et tripoter par ce vieux saligaud-là ?

Mme Duverne ne répondant rien, je la découvris telle que je n'avais jamais soupçonné qu'elle puisse être, femme qui, malgré les apparences, n'a pas de préjugés, pourvu qu'à ce prix la vie lui soit facile et douce. Et je compris ce qui s'était passé dans mon pays. Mais cela ne nous avançait en rien, et je n'étais pas venu ici pour assister à une scène de ce genre. Bien que je fusse irrité de ce que Valentine n'eût pas voulu venir me retrouver au café, je pensais à la misère où elles pouvaient toutes les deux tomber d'un jour à l'autre. Je devinais bien que Valentine était de tempérament à se tirer d'affaire, à la condition d'être seule et libre, mais qu'allait devenir Mme Duverne ?

— Je vais en parler à Lagoutte, dis-je.

Valentine changea littéralement de visage.

— Il est donc ici ? me demanda-t-elle.

— Il est arrivé tout à l'heure à la caserne pour faire son année de service.

— Veine ! s'écria-t-elle en frappant dans ses mains et en esquissant une pirouette, comme si sa mère avait été à dix mille lieues d'elle. Mme Duverne — j'en fus un peu étonné malgré tout, — ne protesta point.

— En effet, dit-elle, M. Henri a beaucoup de relations ici. Il pourra peut-être nous rendre service. Si Valentine allait le voir demain ?

J'étais donc relégué au second plan ? Je ne l'acceptai pas, et je dis :

— Moi aussi, je connais beaucoup de monde.

Mais ce n'était sans doute pas la même chose, puisque Valentine — et je n'en fus pas étonné, — se hâta de répondre :

— Entendu ! J'irai le voir demain matin à la caserne.

Si on faisait des difficultés, ajouta-t-elle devenant plus souple, tu t'en occuperais.

Je répondis que oui, à la condition que mon travail me le permît. Je lui fis remarquer que j'étais sergent-fourrier. Quand je repense à toutes ces choses vingt ans après, je ne peux pas m'empêcher de me moquer de moi-même. Puis, je finis par me dire que ce sont des moments que je n'ai vécus qu'une fois, tandis que maintenant mes jours ne font que se répéter, en s'ajoutant l'un à l'autre. Mais, à ce que j'ai lu et cru comprendre, c'est l'histoire de tous les hommes pendant leur jeunesse. Après, on entre dans la période du grand calme. Mais je me promettais de bien rire sous cape, le lendemain. Tout étant ainsi décidé, je partis, laissant Mme Duverne moins inquiète, et Valentine radieuse.

Le lendemain matin, à huit heures, comme j'établissais la liste de mes nouvelles recrues, un homme de garde vint me dire qu'on me demandait à la grille. Je n'en fus pas plus surpris que la veille, et de plus j'étais sûr d'y voir Valentine. Je ne m'étais pas trompé. Ignorant tout de la vie militaire, ne réfléchissant jamais à rien, elle avait tout simplement oublié la veille de me demander à quelle compagnie était affecté Lagoutte, et j'avais fait exprès de ne pas le lui dire, afin d'assister à leur entrevue. Et c'était pour cela que je riais sous cape. Malgré ses airs d'indifférence, on voyait qu'elle avait dû passer une mauvaise nuit. Son visage fatigué n'en était que plus séduisant, et je me rappelle encore le sentiment de vanité que j'éprouvai à voir les hommes du poste de police me regarder abordant cette jolie demoiselle : ils devaient la prendre pour ma maîtresse. S'ils avaient su !...

— Personne ici ne connaît Lagoutte ! me dit-elle stupéfaite.

— As-tu donné le numéro de sa compagnie ? fis-je sur un ton très détaché.

— Le numéro de sa compagnie ? dit-elle tombant de la lune.

Ayant fait signe à l'un des soldats qui accourut, je fus flatté de ce que Valentine dût se rendre compte de ma puissance.

— Allez à la 5e compagnie, dis-je à l'homme, demander au fourrier Philizot d'envoyer tout de suite au poste de police le soldat — j'appuyai sur le mot, — le soldat Lagoutte.

L'homme salua et partit au pas gymnastique. Valentine me regardait avec un peu d'étonnement. Pour la première fois elle me voyait dans l'exercice de mes fonctions, et je crus alors naïvement avoir trouvé le chemin de son cœur.

En attendant Lagoutte, je lui dis :

— Eh bien, avez-vous décidé quelque chose cette nuit, ta mère et toi ?

— Ma mère ? dit-elle. Une vraie poule mouillée : elle n'a pas pour deux sous d'énergie. A l'heure qu'il est, elle compte sur Lagoutte...

— Et sur moi ?

— Sur toi aussi. Mais, devant lui, tu n'auras pas besoin de dire pourquoi nous partons de chez les Varolles.

— Ta mère me l'a bien dit, à moi !

— Toi, répondit-elle, ce n'est pas la même chose.

Le souvenir du baiser dans la boutique me traversa l'esprit comme un éclair et le cœur comme une flèche. Je le lui rappelai en quelques mots.

— Oui, dit-elle. C'était une après-midi qu'il faisait très chaud.

Elle se tut, frissonnant sous la bise de ce matin de novembre. Tout en faisant les cent pas devant la grille, j'apercevais à notre gauche la petite maison de Guillemain.

— Si tu voulais, lui dis-je, tu pourrais vivre bientôt, comme Marguerite, dans une maison pareille.

— Marguerite ? demanda-t-elle comme sortant d'un rêve.

— Oui, Marguerite Guillemain.

— Ah ! merci ! fit-elle. Avec un rengagé comme lui, probablement ?

— Avec quelqu'un qui rengagerait, oui ! Cela ne tient qu'à toi.

Elle n'eut pas de peine à deviner ce que je voulais dire.

— On a le temps d'en reparler, répondit-elle sur un ton indifférent.

Mais ces quelques mots me redonnèrent espoir, et de nouveau je pensai qu'elle pouvait m'aimer. Je dus, une fois de plus, changer d'avis quand je la vis en présence de Lagoutte, qui pourtant ne payait pas de mine comme la veille avec son pardessus à col d'astrakhan et son chapeau melon. Tout de frais entré dans sa collection n° 3, vieux pantalon rouge, vieille veste et vieux képi, s'il n'avait rien perdu de son assurance, il avait tout perdu, pour moi du moins, de la supériorité que lui conférait son costume de civil. Il n'en fut pas ainsi de Valentine, car je vis bien, aux regards qu'elle lui lançait, qu'il était toujours pour elle le riche qui ne craint personne et le mâle qui peut tout. Il s'arrêta en face d'elle, se balançant sur ses jambes d'avant en arrière. Et, je ne sais pourquoi, je me souvins d'un jour d'été dans mon pays où j'avais vu, au milieu d'un pré, un troupeau de brebis et de moutons. Le bélier se tenait à l'écart. Il faisait très chaud, et partout le soleil tapait dur. Brebis et moutons paissaient. Le bélier restait immobile, comme planté en terre, sans doute repu, mais, je ne sais comment dire cela, je le voyais osciller d'avant en arrière, comme poussé par la force de son sang. De temps en temps une brebis regardait de son côté, puis se remettait à tondre l'herbe courte, et il ne bougeait toujours pas de place. Et c'était ainsi, ce matin-là, que Valentine regardait Lagoutte.

— Tu es donc au 29e ? dit-elle. Tu aurais bien dû me prévenir.

— Pas pensé, répondit-il simplement, en prenant une cigarette dans son étui.

— C'est ma mère qui m'envoie. Elle ne peut plus faire l'ouvrage chez les Varolles. Alors elle s'est dit...

— Et ton Saint-Cyrien ? Est-ce que tu faisais bien le sien ? dit Lagoutte en allumant sa cigarette.

— Quel Saint-Cyrien ? dit Valentine devenant toute pâle.

Lagoutte ne répondant pas, elle se tut, décontenancée, humiliée et douloureuse.

Comme la veille entre sa mère et elle, je dus intervenir entre elle et lui. Je dis :

— Il ne s'agit pas du Saint-Cyrien, mais de savoir ce que vont devenir Valentine et sa mère.

— Oh ! moi, dit-elle, ça m'est égal ! Si ça ne va pas, le Ternin n'est pas loin de la gare. Si je ne peux pas prendre le train pour Paris je me flanque dans la rivière.

— Penses-tu ! fit ironiquement Lagoutte.

Jamais je ne l'avais vu aussi maître de lui-même. S'était-il étudié à prendre cette attitude d'un qui laisse les gens venir, et causer, et s'empêtrer dans leurs explications, tandis que lui se contente de les écouter en ayant l'air d'en savoir beaucoup plus long qu'eux ? Depuis, j'en ai vu pas mal qui se donnent ce genre, et qui m'agacent au dernier degré.

— Il n'est question ni de Paris, ni du Ternin, pour le moment, dis-je.

— Possible ! fit Lagoutte. Moi, je ne vois rien, rien.

Il se tut, décidé à ne rien dire de plus. Valentine se redressa, indignée.

— Tu n'es qu'un goujat et qu'une brute ! dit-elle à Lagoutte, et, me serrant la main, elle nous tourna le dos.

— A bientôt ! lui cria Lagoutte.

Maintenant, j'étais tenté de rire de joie, car je ne doutais plus que ce ne fût à jamais fini entre elle et lui.

— Une gamine ! me dit-il entre deux bouffées de cigarette.

— Pas tant que ça ! répondis-je. Tu aurais mieux fait, selon moi...

J'allais me mettre à parler longuement, suivant mon habitude, quand le clairon de garde sonna « au rapport ». C'était ma semaine d'y aller, à la place de Chauvery, mon sergent-major. Cela me rendit service. Je n'eus pas besoin de m'excuser d'être obligé de quitter brusquement Lagoutte pour aller prendre au bureau mon cahier et mon crayon.

Puisqu'il ne fallait pas compter sur lui, toute la journée, en alignant des chiffres et des noms, je réfléchis aux moyens que je pouvais employer pour tirer d'affaire Mme Duverne et Valentine. L'une après l'autre, je passais en revue mes relations ; Me Duclairoir, Berdaine, quelques fournisseurs du 29e avec qui j'étais en rapports du fait de mes fonctions. Et je ne découvrais rien.

A quatre heures de l'après-midi, je me frappai le front de telle manière que Chauvery me dit :

— Qu'est-ce qui vous prend donc, Corniaux ? C'est l'incorporation des bleus qui vous met dans cet état ?

— Non, chef ! répondis-je. C'est une idée baroque qui me passe par la tête.

Elle n'était pas baroque, comme on va le voir. En étant revenu à penser à Berdaine, je m'étais dit : Mais, voilà notre homme ! Comment se fait-il que je n'y aie pas réfléchi dès hier ? On doit bien s'imaginer que je n'avais pas rompu toutes relations avec l'étude où j'avais débuté. Bien que j'y eusse été remplacé, les affaires de chicane prospéraient si bien que j'y trouvais assez souvent des travaux supplémentaires dont le montant s'ajoutait à mon prêt. Berdaine s'ennuyait de plus en plus et, plusieurs fois, m'avait fait des confidences. A

ne pensait plus à la bagatelle, mais ce qui s'appelle plus du tout. Quand j'y songe, me disait-il, je m'imagine que c'est un autre que moi qui a été amoureux de Marguerite. Berdaine n'en souffrait pas moins d'être toujours seul chez lui, obligé de s'occuper de son ménage, de sa cuisine et de son linge. Les sociétés d'assurances commençaient à faire des affaires en province et dans les campagnes, et Berdaine était devenu le représentant d'une d'entre elles, ce qui lui valait, me disait-il, de douze à quinze cents francs par an qui s'ajoutaient à ses appointements de maître clerc. Avec ça, il pouvait s'offrir une femme, non, pas une femme : une ménagère à demeure. L'inconvénient était qu'il n'en trouvait point. Il y avait bien quelques femmes, couturières ou autres, qui allaient en journée chez l'un, chez l'autre, mais par roulement ; d'autres ne pouvaient faire que deux ou trois heures, ayant à s'occuper de leur propre ménage et de leur famille ; d'autres, enfin, n'ayant rien, n'auraient pas demandé mieux que de trouver quelque chose, mais c'étaient cinq ou six vieilles filles dévotes et qui ne voulaient pas plus entendre parler de lui, que lui d'elles ; étant un ennemi déclaré de la religion, il n'aurait pas enduré chez lui de donneuse d'eau bénite. Pouvait-il mieux tomber que sur Mme Duverne ? Car, telle que je la devinais, je voyais bien que sa piété n'était que de commande et que, sortie de chez les de Varolles, ni la cathédrale, ni les églises ne recevraient souvent sa visite.

J'allai donc trouver Berdaine avant six heures, car, une fois hors de l'étude, de moins en moins pressé de rentrer chez lui, il allait au café, pas toujours dans le même endroit, et j'aurais pu le chercher longtemps. Dans la rue, je lui expliquai l'affaire. Il n'hésita pas une minute. Il me dit :

— Tope-là, à la place de la Duverne, si ça lui convient. Tu as vu cette espèce de pavillon dans mon jar-

din ? Il y a de quoi loger deux femmes. Pas de cheminée, mais un trou pour un poêle de n'importe quelles dimensions. Elles seront nourries et logées, et je donne à la mère trois cents francs par an.

Ce chiffre, sur l'instant, me parut bien fort. Mais Berdaine avait dû réfléchir depuis longtemps qu'avec une ménagère à domicile il n'aurait plus de frais de blanchissage ni de raccommodage, que ses vêtements s'useraient moins vite, et qu'il aurait moins souvent envie de manger au restaurant. Il voulut m'entraîner au café. Je refusai, dans la hâte où j'étais d'annoncer la nouvelle à Mme Duverne. Le père Rasse, cette fois, me dévisagea d'un regard soupçonneux, mais je n'avais pas de comptes à lui rendre. Je la trouvai dans sa cuisine, affaissée : Valentine avait dû la mettre au courant du résultat de sa mission.

— Eh bien ! me dit-elle, rien à faire ? Qu'est-ce que nous allons devenir ?

— Ne vous frappez pas ! lui dis-je.

Je lui rendis compte, moi, de mon entrevue avec Berdaine. Trois cents francs par an, le vivre et le couvert assurés: elle n'en revenait pas ! C'était plus qu'elle ne pouvait espérer, dans sa position actuelle. Et sur place ! Car elle ne songeait, elle, ni à Paris, ni au Ternin. Même avec ses difficultés, elle trouvait du charme à la vie, et Autun résumait tout pour elle. C'était la ville où toujours elle avait rêvé de finir son existence, les coudes sur la table après de perpétuels bons repas, en écoutant, et parfois en disant des blagues. Elle connaissait un peu Berdaine de réputation. Ce qu'elle savait de lui suffisait pour qu'elle acceptât, non seulement sans discuter, mais avec joie, et, se tournant vers le corps du logis, elle dit, devenant soudain populacière :

— Maintenant, les vieux, je les enquiquine !

Puis elle me sauta au cou et m'embrassa non loin de

ma moustache naissante, car je n'ai jamais été barbu comme Lagoutte. J'en fus un peu gêné.

— Et Valentine ? dis-je pour rompre le silence. Qu'est-ce qu'elle devient, dans tout ça ?

— Ne t'occupe donc pas tant de Valentine! dit-elle. A présent nous nous en tirerons.

J'appris d'ailleurs que, ce matin même, ces demoiselles Chaussivert lui avaient donné ses huit jours. Comment Mme Duverne s'arrangea avec Berdaine, comment elle fit transporter dans le pavillon les quelques meubles qui lui restaient, il est inutile que je le raconte. En tout cas, je pus me dire que j'avais tiré d'une misère possible quelqu'un qui avait attiré le malheur sur ma famille. Mais aussi je conservais, malgré moi, un peu de mes premiers sentiments pour Mme Duverne, quoique qu'elle eût vieilli, et quoiqu'elle eût été — il faut bien que je l'écrive, — la maîtresse de mon père.

VII

Les premiers temps, la vie de caserne fut pour Lagoutte ce qu'elle a été et sera toujours pour tous les bleus : une succession de revues, d'exercices et de corvées. Presque tous sont ahuris et déprimés, ceux surtout qui n'ont jamais quitté leur pays. Ce n'était point le cas de Lagoutte, qui avait déjà assez vécu à Paris pour ne s'étonner de rien, et qui avait assez d'argent pour pouvoir offrir aux gradés subalternes, au moment propice, une tournée à la cantine ou un bon repas en ville. Assez souvent j'étais de la fête, Lagoutte n'ayant plus pour moi les même sentiments

de dédain que par le passé. Voyait-il que je m'étais dégourdi ? Pensait-il que je pourrais lui rendre certains services ? Toujours est-il qu'il avait cessé de se moquer de moi comme il faisait jadis, et j'avoue que cela me plaisait.

Cet hiver-là, il fit particulièrement froid. Il tomba beaucoup de neige, qui ne fondait pas : blanc partout, comme au jeu de dominos. Dans mon bureau je n'étais pas à plaindre, et nous nous frottions les mains, Chauvery et moi, à voir les hommes faire du maniement d'armes dans la cour par — 10° ; nous aussi, nous avions passé par là, et nous étions contents de ce que ce fût fini pour nous. Mais que devenaient Valentine et Mme Duverne ?

Presque tout de suite Valentine avait retrouvé un emploi chez Mme Popet, la concurrente la plus sérieuse de ces Dlles Chaussivert. Mme Popet fournissait et habillait les femmes et les filles de tous les républicains dont plusieurs étaient francs-maçons. Chez elle, on attachait moins d'importance à des peccadilles. Valentine ne s'était pas plus jetée dans le Ternin qu'elle n'avait pris le train pour Paris. Toutes les jeunes filles en sont un peu là, même celles qui ont un tempérament à courir l'aventure. Au moment de se lancer dans l'inconnu, elles reculent, ne sachant pas trop ce qui les attend. Elles ont beau rêver de Paris : elles ne le connaissent que d'après des on-dit, des fois par des lectures de feuilletons, et c'est une ville si grande qu'elles n'osent pas y débarquer seules, à moins d'y être forcées par les circonstances. Ce ne sont pas des imaginations que je me fais : bien qu'elle ne se répandît pas en confidences, Valentine m'en dit assez long lorsque je la rencontrai à cette époque, pour que je devine que c'étaient là ses propres sentiments. Elle avait un peu changé à mon égard, comme Lagoutte ; et cela aussi me faisait plaisir. Elle ne cherchait plus à m'éviter, et je voyais venir le jour

où elle consentirait à devenir ma femme : alors, je lancerais ma demande de rengagement.

Si je n'ai pas reparlé de mes relations avec Guillemain, c'est que nous nous voyions de moins en moins. Le mariage l'avait beaucoup changé. Il n'allait plus du tout au café, passant chez lui, entre sa femme et sa belle-mère, toutes les heures où son service ne le retenait pas à la caserne. Sa maison était située presque en face de celle de Berdaine. Dès qu'elle y eut vécu quinze jours, Mme Duverne changea de physionomie : ma parole, elle rajeunissait ! Cette place chez les de Varolles, ce n'était pas ce qui lui convenait. Elle y avait été trop tenue et trop contrainte. Chez Berdaine, au contraire, elle se trouvait dans son élément : bonne chère, de l'argent qui lui venait sans qu'elle eût à s'en préoccuper, et liberté complète de travailler comme elle l'entendait. Le jour de Noël, Berdaine m'invita à manger l'oie en famille, comme il disait. Je me demandai si vraiment, selon qu'il l'affirmait, il ne pensait plus à la bagatelle, car il me sembla qu'il se mettait bien en frais de toilette et de conversation pour Valentine : il n'y en avait que pour elle. Et Mme Duverne avait l'air de trouver ça tout naturel ! Moi, de plus en plus sûr de mon affaire, je m'en moquais, et pensais bien qu'avec Valentine ça serait, pour Berdaine, la même histoire qu'avec Marguerite. Pour l'instant, il avait l'air de ne douter de rien et, pendant que le poêle ronflait et que, dehors, la neige tombait à flocons serrés, il nous fit boire quelques bonnes bouteilles : Mme Duverne ne laissait sa part à personne. A trois heures, malgré les efforts que fit Berdaine pour la retenir, Valentine partit. Je l'avais si bien vue suivre les aiguilles de l'horloge que je devinai qu'elle devait avoir un rendez-vous. Avec qui ? C'était une autre question. Mme Duverne ne s'y opposa point : décidément, elle était plus complaisante encore que je ne me l'étais imaginé. Elle avait eu

beau dire naguère, elle devait être de ces mères qui pensent : « Il faut que jeunesse se passe. »

Par la suite, je pris l'habitude d'aller chez Berdaine, mais en semaine et aux heures où il n'y était pas. Je ne dis pas qu'on aurait pu m'y voir tous les jours, mais tout de même assez souvent. J'y restais une demi-heure, des fois trois quarts d'heure. Il y avait toujours du café et de la goutte à boire. Certainement, ce n'était pas délicat de ma part, je m'en rends compte à présent, mais, pour me le reprocher, il faudrait ne pas connaître l'état d'esprit du troupier, gradé ou non, qui ne pense qu'à boire gratuitement et qu'à retrouver des maisons dont l'ameublement lui fasse oublier les lits et les grosses tables des chambrées. Et il arriva ce qui devait arriver. Une après-midi, de fil en aiguille, un mot en amenant un autre, une agacerie une autre, Mme Duverne devint...

Je n'insiste pas. Fut-ce elle qui commença, ou moi ? Je crois bien que ce fut elle, mais peu importe, après tout. En sortant, j'avais horreur de moi-même. Succéder à mon père !... Je me promis de ne pas remettre les pieds chez Berdaine. Huit jours après, j'y retournai malgré moi. C'est la seule chose que j'aie à me reprocher dans ma vie ; mais je n'ai aucune excuse, et c'est assez grave pour que je me le reproche longtemps encore. Tout petit, j'avais été amoureux d'elle comme on peut l'être à cet âge, jusqu'au jour où, avec plus de force, mes sentiments s'étaient reportés sur sa fille. Et voici que, ne pouvant avoir la fille, la mère s'était pour ainsi dire offerte à moi ! Je n'ai pas eu la force de résister, et je trouve que je n'en ai pas été assez puni.

Et Lagoutte ? On doit bien penser que lui non plus, lui surtout, il ne restait pas inactif. Il n'aurait pas pu vivre sans être entouré, au moins par la pensée, d'un troupeau de femmes, comme le bélier au milieu de ses brebis. Ses plans étaient très simples : passer ses dix

mois de caserne le plus agréablement possible, et, pour quelqu'un comme lui, il n'y avait pas deux manières d'y réussir ; il fallait courir d'intrigue en intrigue. Pour son insouciance autant que pour sa morgue, il n'avait pas tardé à devenir célèbre au régiment. Tous les sergents le connaissaient et acceptaient de le laisser sortir à des heures où c'était interdit : seul, Guillemain s'y opposait. C'était, comme nous disions, un briqueur de service, tant il avait hâte d'être nommé adjudant. Tant qu'il n'avait connu Lagoutte que collégien, il lui en coûtait peu de faire, en face de lui, le fanfaron à sa manière : ni Lagoutte, ni moi ne savions alors ce qu'il était en réalité. Le premier, je l'avais découvert. Le tour de Lagoutte vint ensuite. Pour Guillemain, seule comptait la hiérarchie militaire ; s'il avait eu sous ses ordres son propre frère, il n'aurait pas hésité à le fourrer dedans à la moindre infraction, ni à se faire saluer par lui en ville. Il n'allait bien sûr pas faire exception pour Lagoutte ! Heureusement pour celui-ci, il ne prenait la garde qu'à son tour, qui ne revenait pas trop souvent, et Lagoutte pouvait presque toujours sortir à sa guise. Car, pour lui, la caserne ne comptait pas. Il n'existait vraiment qu'aux heures, trop courtes à son gré, qu'il passait en ville, soit au café, surtout, soit dans sa chambre de collégien qu'il avait relouée. S'il fallait l'en croire, — et le moyen de faire autrement, quand on le connaissait ? — non seulement il avait renoué toutes ses anciennes relations, mais il lui en venait d'autres. Son portefeuille était gonflé de lettres de toutes couleurs qu'il classait devant moi ou devant d'autres avec une apparence de lassitude, mais très fier, au fond, de nous administrer la preuve de ses succès. Ses camarades de chambrée et son caporal avaient pour lui de la déférence ; car, une fois ses classes faites, c'est-à-dire le mois de mars arrivé, en tant qu'étudiant en pharmacie il s'en fut manipuler des drogues à l'infirmerie

régimentaire. Il était au mieux avec les deux majors, assistant parfois aux visites ; non seulement il tutoyait le caporal-infirmier, mais il avait pris le pas sur lui, et l'on sait l'importance qu'ont à la caserne tous ceux qui, en matière médicale, détiennent la moindre parcelle d'autorité. De plus, chaque fois qu'il venait à Autun pour ses affaires, M. Lagoutte ne manquait point d'aller présenter ses respects au capitaine sous les ordres duquel était placé son fils ; et, comme les cadeaux entretiennent l'amitié, tantôt il lui faisait tenir, par le voiturier, une bourriche, tantôt il lui apportait lui-même de ces médicaments dont on a toujours besoin. De sorte que Lagoutte jouissait de la bienveillance et de la considération de tous : avec son tempérament, il ne se gênait pas pour en abuser.

J'ai oublié de dire — j'ai tant de choses à raconter que je ne sais trop par quel bout les prendre pour les mettre à leur place, — qu'au commencement de l'année précédente, dix mois environ avant l'arrivée de Lagoutte au 29e, Mlle Marie, la fille aînée de Me Duclairoir, s'était mariée avec Martin, un de nos trois adjudants de bataillon, briqueur de service comme Guillemain : il avait pourtant, lui, son bâton de maréchal, mais il tenait sans doute à prouver qu'il en était digne. Heureusement pour l'ex-Mlle Marie, il se montrait aussi doux avec elle que dur envers ses inférieurs. Ils habitaient un premier étage d'une maison de la rue de Paris, pas très loin non plus de la caserne. Jolie comme elle était, j'avais toujours pensé que Mlle Marie ferait un mariage plus brillant ; mais, après tout, une situation d'adjudant n'est pas à dédaigner et, encore maintenant, il y a des minutes où je me demande si, malgré tout, je n'aurais pas mieux fait de rengager. Il ne me resterait que trois ans à faire ; puis je me retirerais avec ma retraite et une place du gouvernement ; mais ça viendra bien un jour ou l'autre, et je n'aurai pas besoin du gouvernement pour vivre, et je serai

mon maître. Martin, lui aussi, tenait à l'œil mon Lagoutte. Toujours au poste de police lorsqu'il prenait la semaine comme adjudant de bataillon, il guettait le sergent de garde qui, sachant à quoi s'en tenir, n'eût point laissé sortir Lagoutte, si celui-ci s'était obstiné à vouloir le faire ; mais, plus rusé que Martin, il trouvait toujours moyen de corrompre le planton d'une des portes secondaires, et de rentrer sans donner l'éveil. Parfois même, la nuit, il sautait le mur.

Bref, le temps passait. La neige avait fondu. On entendit sonner les cloches de Pâques. La terre me parut rajeunie comme Mme Duverne. Tout en ne cessant pas de penser à Valentine, c'était moi, maintenant, qui évitais de la rencontrer : il me semblait qu'en face d'elle je me serais trouvé confus, gêné, honteux, et qu'elle aurait lu mon secret sur mon visage. Par contre, je continuais de voir Berdaine à l'étude ; il devenait visiblement soucieux, et je me disais qu'avec Valentine ça ne marchait pas plus qu'avec Marguerite. De plus en plus souvent le régiment sortait de la caserne en masse et musique en tête, ou par bataillon, ou par compagnie, pour les marches d'épreuve, pour des marches ordinaires de jour ou de nuit, pour des tirs, pour le service en campagne. Nous autres, les comptables, c'était par roulement que nous y prenions part ; une fois le double, une fois le fourrier. C'était tenable, car j'y allais le sac vide. Pour Lagoutte, ça l'était moins, car ses heures de sortie en étaient fameusement réduites ; mais je m'occupais de moins en moins de lui. Passés les deux premiers mois, nous avions repris chacun notre vie, lui retrouvant ses relations d'avant son service, moi conservant les miennes. Quand je passais avec ma compagnie, en serre-file, devant la maison de Berdaine, Mme Duverne se tenait à la fenêtre. Nous nous regardions, moi un peu ennuyé, pensant

que « ça devait se voir », elle, l'air radieux. Comme j'aurais préféré qu'à sa place il y eût Valentine ! Mais celle-ci disparaissait de plus en plus de la circulation, du moins dans ma sphère. Aux heures où j'allais chez Berdaine, elle n'y était jamais, pas plus que lui. Un jour que je parlais d'elle à Lagoutte, il m'avait répondu :

— Valentine ? Sais rien. La vois pas.

De jour en jour je remettais de la rencontrer pour m'expliquer avec elle. On comprendra difficilement ma conduite à son égard ; moi-même, aujourd'hui, je n'y comprends plus rien, mais c'est que j'ai vieilli. On se dira que, ne pensant qu'à elle, bien que je fusse devenu l'amant de sa mère, j'aurais dû être toujours à ses trousses pour lui renouveler mes protestations d'amour. Mais, outre que les nécessités de mon service ne m'auraient pas permis de le faire, ma nature s'y refusait. Tel que j'étais alors, il me suffisait de vivre dans la même ville qu'elle : je n'avais pas besoin de la voir quotidiennement. Il me suffisait de savoir qu'elle habitât avec moi, mais enfin il allait tout de même falloir que je sache prochainement si elle y consentait pour plus tard. Si je lançais ma demande de rengagement, ce ne serait que pour elle, car le métier militaire ne me plaisait qu'à demi.

Ce fut vers la fin de juin que je devinai qu'il y aurait peut-être des événements.

Une après-midi, je trouvai Mme Duverne les yeux tout rouges. Je n'avais pas pu me décider à la tutoyer.

— Qu'est-ce qui vous est donc encore arrivé ? lui demandai-je.

— Rien du tout, me répondit-elle. C'est les nerfs.

Je n'en pus rien tirer de plus. M'étant renseigné, j'appris que depuis quelque temps des bruits circulaient en ville. On représentait Berdaine comme vivant en concubinage avec elle, et Me Duclairoir lui avait donné

à choisir : renvoyer la Duverne, ou quitter l'étude que des clients pointilleux sur le chapitre des mœurs abandonnaient l'un après l'autre. Dans une ville comme Autun, et dans beaucoup d'autres aussi j'imagine, des cancans de ce genre étaient à prévoir, et je m'étonnai de ce que Berdaine n'y eût pas songé plus tôt. Deux jours après, je retournai la voir, et fis allusion à ce que j'avais appris.

— S'il n'y avait que ça ! me dit-elle. Mais Valentine est enceinte, la garce !

Je ne dirai pas que je faillis m'évanouir. J'ai toujours eu la tête solide, et rien ne m'a jamais troublé à ce point. Mais c'était ma vie brusquement modifiée, et sans espoir de retour. Je ne rengagerais pas, et c'était tant mieux, mais je n'épouserais pas Valentine, et c'était tant pis. Durant près de dix années je n'avais guère rêvé que d'elle, avec la confiance de la jeunesse. J'avais passé sur ses accès de mauvaise humeur, sur ses refus, sur ses absences, me disant que, si elle ne tenait pas à moi, ça viendrait à coup sûr. Maintenant, il ne m'était plus permis de garder la moindre illusion ; elle s'était donnée à un autre que de toute évidence elle me préférait. Et je devais faire une tête singulière, pour que Mme Duverne me dît :

— Ça t'impressionne donc tant que ça ? Est-ce que tu serais encore amoureux d'elle ?

— C'est à cause des ennuis que ça va vous attirer, répondis-je.

— Oh ! dit-elle, tout compté, ça ne sera pas pire que ce qui m'est déjà arrivé là-bas. J'y suis habituée. Pourvu que tu ne m'abandonnes pas, je me tirerai toujours d'affaire.

Alors, positivement, elle me fit horreur. Tout lui était indifférent, pourvu que sa vie à elle continuât d'être confortable. Après m'être tombée dans les bras, allait-elle me tomber sur les bras ? Peu lui importait

qu'on apprît nos relations, pourvu qu'elle ne mourût pas de faim.

— On verra ça ! lui dis-je, pendant qu'elle cherchait à m'embrasser.

Je m'échappai, et sortis avec des envies de claquer la porte, mais je me retins.

Au sujet de Valentine je n'avais pas pu ne pas penser à Lagoutte. Je finis par le trouver à l'infirmerie : képi sur la nuque, pipe à la bouche, il faisait une partie de cartes. Sur un signe que je lui fis, il se leva, de mauvaise humeur.

— Attendez-moi, les gars, dit-il. Je reviens tout de suite.

Quand nous fûmes seuls :

— Qu'est-ce que tu me veux ? me demanda-t-il.

— Il paraît, dis-je, que Valentine est enceinte.

Pas un muscle de son visage ne tressaillit.

— Première nouvelle ! fit-il. Et de qui ?

Son calme me déconcerta. Je lui dis :

— Tu le sais peut-être mieux que moi ?

— Encore des histoires ? De quoi est-ce que tu t'occupes ?

— Oh ! de rien ! C'était pour savoir si tu savais quelque chose. Moi, tu comprends, ça m'est égal, mais je me demande si ces deux femmes-là vont nous embêter encore longtemps,

— Nous ! Moi, elles ne m'embêtent pas. Alors, ça serait donc vrai que tu couches avec la Duverne ?

Depuis des mois je ne l'avais entendu prononcer une phrase aussi longue. Je n'avais pas, comme lui, l'habitude ni la force de dissimuler mes sentiments, et il ne dut pas lui être difficile de constater qu'il avait frappé juste. J'eus beau protester : j'en dis trop, pendant qu'il se balançait devant moi en souriant à peine et se taisant. Comment cela avait-il pu se savoir ?

— Des choses qu'on devine ! fit-il laconiquement.

— Qu'on devine ! Et si l'on se trompe ?

— C'est tout ce que tu avais à me dire ? fit-il sans me répondre. Parce que, tu sais, les copains m'attendent.

Je le quittai, furieux et consterné. Peut-être n'était-il pas seul à savoir ? En même temps, je réfléchissais qu'il faut toujours se méfier des gens qui, comme lui, ont l'air de ne s'occuper de rien ni de personne, que d'eux-mêmes, qui ont l'air d'être bien au-dessus des mille petites histoires de la vie. Ils passent à côté de vous sans vous regarder, et ils vous espionnent peut-être plus que celui qui vous dévisage. Jamais je n'aurais pensé que Lagoutte pût s'occuper de moi à ce point.

Je restai des semaines sans mettre les pieds chez Berdaine, évitant de passer devant sa maison quand je sortais seul, regardant de l'autre côté quand je défilais avec ma compagnie, mais jetant toujours un coup d'œil furtif dans l'espoir de découvrir une voiture chargée des quatre meubles de la Duverne. Ne voyant toujours rien, j'en parlai à Berdaine.

— C'est le premier août qu'elle doit partir, me dit-il. Au fond, ça m'embête, parce qu'avec elle j'étais bien tranquille. Qu'est-ce qu'elle deviendra ? Je n'en sais rien.

Il ne dit pas un mot de plus, ni de moins. Pour qu'il n'y fît aucune allusion, il fallait qu'il ne sût rien de mes rapports avec elle.

Il y eut les fêtes du quatorze juillet. Quinze jours après, nous devions partir pour le camp d'Avord où le régiment allait exécuter des feux de guerre. Et voici ce qui se passa, l'avant-dernière nuit qui précéda notre départ.

Nous étions sortis, à trois ou quatre fourriers, pour profiter de la fraîcheur de la nuit en buvant des bocks à une terrasse de café. Nous venions de regagner chacun notre chambre, à onze heures, après avoir vu Martin, qui était de semaine, s'agiter au poste de police. Tout à coup j'appris qu'il y avait contre-appel ; rien d'extraordinaire à cela. Mais ce qui

m'étonna davantage, ce fut d'entendre frapper à ma porte à cette heure : peut-être, après tout, était-ce mon sergent de semaine qui venait s'assurer de ma présence ? Non. C'était encore un homme de garde qui me dit :

— Fourrier, il y a une femme qui vous demande au poste. C'est urgent, qu'elle dit.

Ce ne pouvait être que la Duverne ; je ne m'en débarrasserais donc jamais ? Elle était échevelée, à peine vêtue.

— Dépêche-toi ! s'écria-t-elle. Valentine se meurt !

Etait-ce ma faute ? Que ne s'adressait-elle à Lagoutte ?

— Que je me dépêche ! dis-je. Et de quoi faire ?

— D'aller chercher un médecin !

— Je ne peux pas m'absenter, répondis-je. Il y a contre-appel.

A la réflexion pourtant, j'eus honte de moi-même. Je dis :

— Attendez ! Je vais tâcher de voir si Martin veut me laisser sortir.

Je finis par le trouver dans la chambrée de Lagoutte où il procédait en personne au contre-appel, avec le sergent de la 5e. Comme par hasard, Lagoutte n'était pas dans son lit, et il le faisait dûment constater. Bien qu'il parût plus soucieux que gai de sa découverte, il me dit, après que je lui eus expliqué l'affaire :

— La fille à la Duverne ? Encore une victime de ce vaurien-là ! Mais, patience ! Sortez, si ça vous fait plaisir.

Je courus à la première adresse qu'elle m'indiqua, et revins tout de suite chez Berdaine, plus anxieux que je n'aurais désiré l'être. Vêtu seulement d'un pantalon et pieds nus dans ses savates, Berdaine se promenait en maugréant, ne voulant pas, sans doute, être mêlé à cette aventure où il n'était pour rien.

— Heureusement que ça va bientôt finir ! me dit-il. Mais c'est un joli cadeau que tu m'as fait là !

— Est-ce que je savais ! dis-je.

Dans le pavillon tout était en désordre, et l'on respirait une odeur épouvantable. Le lit était rouge. Perdant la tête, Mme Duverne essuyait, ramassait des choses au hasard. Elle disait des phrases sans suite, mais qui se rapportaient toutes à la même idée. Ainsi, j'appris qu'au dernier moment Valentine avait fait des aveux ; le responsable, c'était Lagoutte. Il lui avait procuré des drogues. Mme Duverne parlait d'avortement. Quand elle dit :

— La malheureuse ! Elle risque la prison ! je me mis à trembler un peu.

Cela ne m'empêcha point de remettre un peu d'ordre jusqu'à ce que le médecin fût arrivé. C'était, heureusement, un des clients occasionnels de Berdaine assureur et clerc d'huissier. Quand il vit Mme Duverne s'embrouiller dans des explications, il dut comprendre plus vite que moi qu'il s'agissait d'un avortement. Les yeux fermés, Valentine était pâle comme une morte.

— Il faut la transporter tout de suite à l'hôpital, dit-il.

Ce ne fut pas une petite affaire, mais déjà je n'étais plus utile à rien, et je rentrai à la caserne, dégoûté des femmes et de moi-même, après ce que je venais de voir, et pensant à Lagoutte, porté manquant au contre-appel.

— L'imbécile ! pensai-je. Se faire prendre deux mois avant d'être libéré !

Quelle ne fut pas ma stupéfaction, me retournant à un bruit de voix, de le découvrir entrant derrière moi, mais en la compagnie de Martin ! Il marchait tête basse et mine déconfite.

— Sacré saligaud que vous êtes ! disait Martin. Si vous n'étiez pas qu'un vulgaire soldat de 2e classe, je vous passerais mon sabre à travers le corps !

— Pardon, mon adjudant ! répondait piteusement Lagoutte, qui voulait plastronner : je suis poli avec vous, moi !

— Il ne manquerait plus que ça, que vous ne le soyez pas, crapule ! Caporal-consigne, empoignez-moi cet homme-là, et flanquez-le en prison !

Ah ! mon Lagoutte avait bien perdu de son arrogance ! Quand il m'eut vu, il détourna de moi son regard. Si j'avais eu besoin d'une vengeance, je l'aurais eue alors, mais j'avais cessé de lui en vouloir. En revanche, comme tout à l'heure dans sa chambrée, je voyais s'épanouir d'une joie mauvaise les visages des hommes de garde qui aimaient mieux prendre le frais sur les bancs que de se faire dévorer par les punaises du lit de camp. Comme tous les autres, ils connaissaient Lagoutte, et n'étaient pas fâchés de le voir enfin soumis au régime commun. Deux d'entre eux l'encadrèrent, et ils disparurent dans l'ombre, précédés du caporal qui agitait son trousseau de grosses clefs. Quant à Martin, m'entraînant un peu à l'écart et me prenant par un bouton de ma veste, il me dit :

— Corniaux, vous êtes trop honnête pour être l'ami d'un pareil saligaud !

— Mon adjudant, lui répondis-je, nous sommes camarades d'enfance : c'est tout. Il ne m'a jamais plu, et je ne l'ai pas beaucoup fréquenté depuis qu'il est ici.

— C'est vrai ! dit-il. Eh bien, comme ça se saura malheureusement, je vais vous dire la chose... Il y avait déjà quelque temps que je m'en doutais... : je viens de le dénicher chez moi... dans mon lit... Vous entendez ? Dans mon lit !... Je vais devenir la risée du régiment et la fable de la ville... Vous entendez ?

Si j'entendais !... Il faisait de grands gestes, et se mordillait la moustache. Et j'oubliais le chien de quartier pour ne plus penser qu'à l'homme.

— Ça dépend ! dis-je. On sait bien que vous êtes

honnête, vous aussi. C'est un malheur, voilà tout !

— Honnête ! La belle affaire ! Qu'est-ce que vous feriez à ma place, vous ? Moi, je vais me flanquer une balle dans la tête. Ce sera la première et la dernière fois que je me servirai de mon revolver d'ordonnance pour de bon.

En une seconde j'entrevis toutes les conséquences de ce suicide : le déshonneur pour lui, pour sa femme et pour Lagoutte, qui en seraient considérés comme responsables.

— Pas de ça, mon adjudant ! dis-je. Pas de ça ! Voyons, réfléchissez un peu !

Nous nous promenâmes longtemps dans la cour. Il lâchait des phrases en tapant du talon.

— La crapule ! Profiter de ce que je suis de semaine! Il sait bien que rien ne me ferait m'absenter du quartier ! C'est elle, l'autre crapule, qui a dû le lui dire ! Moi, je ne connaîs que ma consigne : je ne vais même pas déjeuner à la maison. Une fameuse salope ! Demain, je la renvoie chez son père.

Je finis par lui faire entendre raison. Inutile d'ébruiter la chose. Nous étions quatre seulement à savoir : elle et lui, Lagoutte et moi. Chez lui, il s'arrangerait comme bon lui semblerait, mais sans tapage. Ici, qu'il en fût de même. Lagoutte porté manquant au contre-appel, il l'aurait, faisant lui-même les cent pas devant la caserne. rencontré se promenant avec une femme et lui aurait enjoint de rentrer. Quant à sa femme, je ne lui dis pas que depuis longtemps je savais qu'elle entretînt avec Lagoutte des relations; d'ailleurs, j'avais cru que c'était fini. Nous nous quittâmes au moment où le ciel commençait à blanchir. Il était tout aussi abattu, mais plus calme.

Le lendemain, ou plutôt ce jour même, tout le régiment commenta la punition de Lagoutte. Quinze jours de prison : il s'en tirait à bon compte. La fièvre du départ imminent, le dégoût d'être mêlé à des histoires

malpropres, m'empêchèrent de retourner chez Berdaine : Valentine et la Duverne deviendraient bien ce qu'elles voudraient. Je me disais qu'elles n'avaient l'une et l'autre que ce qu'elles méritaient. Pour Lagoutte aussi la punition commençait en ce sens qu'au lieu de partir comme infirmier, il marchait comme les hommes de son escouade. Si Valentine et Mme Martin étaient coupables; il l'était autant et plus qu'elles, et elles ne devaient pas être ses seules victimes. Mais deux, c'était déjà trop.

Quand nous passâmes, de bon matin, devant la maison de Berdaine, les volets en étaient encore fermés. A songer que peut-être Valentine était morte, j'eus comme un pincement au cœur. Martin marchait à quelque distance devant moi. Quelles mesures avait-il prises à la maison ? Je me dis que sa femme était sans doute, pour lui, comme morte. Moi, ma vie n'était pas engagée. Et, tandis qu'il allait tête baissée contre son habitude, je me redressai, trouvant soudain mon sac moins lourd.

TROISIÈME PARTIE

PARIS

I

On ne m'enlèvera pas de l'idée que je vieillis. L'an prochain, c'est-à-dire dans quelques mois, je vais avoir quarante ans, et lorsque je pense à tout ce qui m'est arrivé dans la vie, il me semble que je suis encore beaucoup plus vieux. Je ne demande plus qu'une chose : pouvoir faire assez d'économies pour retourner dans mon pays pour tout de bon, depuis que plus rien ne me retient à Paris. Je suis seul. Je n'ai ni femme, ni enfants. Certains soirs, quand je rentre de mon travail, je me fais l'effet d'un pauvre vieux misérable abandonné de tout le monde. Certainement, si je voulais, je pourrais causer avec les concierges, mais j'aime mieux me taire. J'en aurais trop à dire. Cela me sortirait de la bouche malgré moi. Une parole en amène une autre. Raconter ses malheurs aux autres, ça ne peut que vous faire du tort. Ils ont l'air de vous plaindre : au fond, ils sont bien contents. J'en connais beaucoup qui n'ont jamais eu la moindre complication dans leur vie. Si je ne leur ressemble pas, je peux toujours me dire qu'au fond çà n'a pas été tout à fait ma faute, mais j'y suis bien tout de même pour quelque chose. Quand je pense à moi-même, il me semble que j'ai été un de ces men-

diants qui traversaient le bourg sans rien demander, trop honteux ou trop fiers ; mais il y avait toujours un chien qui s'acharnait à aboyer derrière eux et à vouloir les mordre. Ils le chassaient en faisant des moulinets avec leur bâton. Pour moi ma destinée a été ce chien-là. J'avais un tempérament à vivre tranquille. Mais je n'ai pas eu l'esprit ni la force de me défendre. Tout autant qu'un mendiant inoffensif, j'étais comme un mouton qu'elle à poussé jusqu'aussi loin qu'elle a pu, en le harcelant, et j'ai été pris, dès le commencement, entre le bélier et la brebis.

Aujourd'hui, c'est le premier dimanche de novembre. Ce matin, j'ai fait mon ménage et préparé mon déjeuner. Je n'avais pas grand'faim. Je voulais sortir ensuite, mais la pluie s'est mise à tomber. Qu'est-ce que je serais allé faire dehors, tout seul ? Lés grands boulevards, je m'y suis promené assez souvent. Je n'ai été qu'une fois au musée du Louvre pour me rendre compte; ça ne m'a guère intéressé. Je l'ai vu pour le restant de mes jours. Je me demande à quoi ça peut servir de peindre des figures, des arbres, des bêtes, des fruits : tout ça ne vaudra jamais une bonne photographie. Mais je peux dire que je connais tous les monuments importants de Paris. Je suis monté plusieurs fois sur l'Arc-de-Triomphe et au deuxième étage de la Tour Eiffel. J'ai visité le Sacré-Cœur. De devant, j'ai regardé Paris, et ça m'a fait un autre effet qu'Autun. Maintenant, je ne ferais plus un pas pour revoir ça. Ce que j'avais de mieux à faire, c'était donc de rester chez moi, à continuer de me raconter ma vie. Dieu merci, je ne manque ni de plumes, ni de papier, ni d'encre. Je n'ai qu'à en rapporter du bureau, et, depuis plus de quinze ans que j'y suis, j'en ai mis de côté plus que je ne pourrai jamais en user. Je dois dire que je n'aime guère les romans que racontent les livres, ni les journaux, parce que je sens bien que ces histoires-là ne sont pas vraies. On y voit des gens qui font trop

de discours, et des discours trop longs ; ce n'est pas comme ça qu'on parle dans la vie, ou bien, alors, il faut avoir la langue fameusement bien pendue. En tout cas, moi, je n'ai jamais rencontré de gens pareils. Je ne suis pas un savant, loin de là, bien que ce soit moi qui aie la plus belle écriture de tout le bureau. Mais j'ai ma petite jugeotte. Je prends mon journal tous les matins, et, quand le sujet ne me déplait pas trop, je suis les feuilletons.

La pluie tombe plus fort. A présent, je l'entends sur les tuiles de ma chambre où je suis depuis plus de quinze ans. C'est une chambre mansardée, à un sixième étage de la rue Nollet. Elle est la dernière au fond du couloir où j'ai la jouissance d'un grand placard percé dans le mur : j'y range beaucoup de choses, dont mes chaussures, qu'ainsi je nettoie hors de chez moi. Des autres chambres, — il y en a six en tout, — les unes sont occupées par des bonnes, les autres servent de cabinets de débarras aux locataires des étages inférieurs. La mienne n'est pas très grande. Quand on s'approche de la fenêtre, il faut prendre garde de ne pas se cogner la tête au plafond en pente, mais il y a longtemps que j'y suis habitué. Maintenant que je gagne assez bien ma vie, je pourrais être mieux logé, mais je me dis toujours : A quoi bon ? Pour un vieux garçon que personne ne vient voir, c'est suffisant. Et puis, j'ai fini par m'attacher à cette chambre. Et je suis considéré comme un vieux locataire. Jamais la propriétaire ne m'a augmenté. Allez donc aujourd'hui trouver une chambre, même mansardée, pour cent cinquante francs par an, et pas très loin du centre de Paris ! Je ne veux pas me lancer dans des frais : je préfère garder mon argent. A la mort de ma mère, qui remonte à une dizaine d'années, j'ai hérité d'environ douze mille francs. Je les ai tout de suite placés. Leurs intérêts ajoutés à mes économies personnelles me mettent aujourd'hui à la tête d'une vingtaine de mil-

liers de francs qui me rapportent, l'un dans l'autre, un billet de mille par an. Je dois dire que j'ai eu la chance d'avoir, presque coup sur coup, un bon Panama et une foncière 1909 qui m'ont valu chacun un lot de mille francs. Tout ce que je demande donc, c'est qu'on ne me démolisse pas mon sixième étage avant que je parte de Paris. Après, ma foi ! j'aimerais autant. Ça me ferait mal au cœur de savoir qu'un étranger s'installe à ma place.

A présent, il faut que je tâche de renouer le fil de mon récit.

A notre retour du camp d'Avord j'appris que la Duverne était, comme de juste, partie de chez Berdaine au jour fixé, qu'elle avait remisé ses meubles dans un petit hôtel, en face de la gare, où on l'avait prise moitié comme cuisinière, moitié comme bonne à tout faire ; que Valentine, toujours à l'hôpital, était hors de danger ; que M. Lagoutte, prévenu par une lettre qu'avant de partir lui avait écrite son vaurien de fils, avait tout arrangé, du mieux qu'il lui était possible, pendant notre absence forcée. Valentine détenant, paraît-il, des preuves irréfutables, on s'était arrangé pour conclure à la fausse couche accidentelle plutôt qu'à l'avortement prémédité. Quant à l'autre histoire, celle de Martin, miracle ou non, rien n'en avait transpiré. La propriétaire de la maison, une vieille fille qui habitait au rez-de-chaussée, étant sourde comme un pot, n'avait rien entendu. Les hommes de garde n'avaient rien deviné. L'ex-Mlle Marie s'était hâtée de se taire. Martin, après avoir vraiment réfléchi, lui avait dit :

— Pas de pleurnicheries ni de protestations ! Tu m'as trompé : je ne l'oublierai pas de sitôt ! Mais je ne veux pas être couvert de ridicule. Il me resterait à t'abattre d'un coup de revolver et à me suicider ensuite. Tâche de ne pas oublier, toi, que si tu recommences, c'est chose faite, et sans rémission.

Il y eut les grandes manœuvres, puis le départ de la classe. Lagoutte ayant dû faire ses quinze jours de « rabiot », nous fûmes libérés à la même date : engagé volontaire, je devais accomplir mes trois ans jour pour jour. Mon capitaine avait fait tout son possible pour me retenir, étant très content de mes services. Il me promettait les galons de sergent-major à la première occasion, mais je ne voulus rien entendre.

Comme il ne m'était pas possible de retourner me fixer dans mon pays, comme je ne tenais plus guère à rester à Autun, à cause de la Duverne et aussi parce que j'avais envie de tâter de Paris, dès mon arrivée du camp d'Avord je m'étais occupé de recueillir des renseignements de-ci, de-là. A cette époque, et je crois bien que ça n'a guère dû changer depuis, dans les provinces et dans les campagnes on vous racontait couramment qu'à Paris il n'y a rien à faire pour ceux qui ne sont pas sérieusement recommandés, qu'il y a cinq cents demandes pour une seule place, et des milliers de jeunes gens très instruits qui sont sur le pavé. Sans en rien savoir, tout cela me paraissait bien extraordinaire. Car je n'en étais pas à ignorer que les grands magasins et les grandes maisons de banque, se développant de plus en plus, avaient besoin d'un personnel de plus en plus nombreux. Et je me disais : Ça m'étonnerait fort, tout de même, que pour y entrer il faille une recommandation du Président de la République ou seulement d'un ministre !

Je m'étais laissé dire, aussi, que la population de Paris augmentait d'année en année. C'était donc, forcément, que tout le monde n'y mourait pas de faim. On peut être instruit, et n'être pas capable de grand'-chose ; tandis que moi, avec ma belle écriture, j'étais sûr de me tirer toujours d'affaire.

J'en parlai à Berdaine, que je considérais comme un homme de bon conseil. Pour l'instant, il était dans la lune de miel de sa vie de vieux garçon qu'il venait

de reprendre. Débarrassé de la Duverne et des cancans de la ville, il avait pris le parti de déjeuner et de dîner au restaurant. Son ménage, il le faisait vaille que vaille, mais heureux d'être de nouveau seul chez lui, jusqu'au jour où il en aurait assez. Je devinai qu'il ne tenait pas plus que ça à ce que je rentre chez Me Duclairoir, une fois fait mon service militaire : il préférait n'avoir sous ses ordres qu'un gamin. Il n'y alla pas par quatre chemins.

— J'ai un cousin que je ne vois jamais, me dit-il, mais avec qui je suis en correspondance. Il habite Paris. C'est un des avocats du « Crédit Industriel et Commercial », 66, rue de la Victoire. Il doit y avoir de l'influence. Je vais lui écrire à ton sujet. Ton grade de sous-officier et ta spécialité de fourrier ne te nuiront sûrement pas.

Quinze jours après, l'affaire était dans le sac. Alors seulement j'en parlai, par lettre, à ma mère. On doit bien penser que j'allais la voir de temps à autre, soit pour vingt-quatre heures, soit pour plus longtemps. Elle n'était pas malheureuse. On s'habitue à tout. Si elle parlait encore de mon père, c'était tranquillement, bien qu'elle poussât des soupirs pour la forme. Elle me répondit qu'elle aurait préféré que je reste à Autun pour que nous soyons moins loin l'un de l'autre, mais que, du moment où mon intention était de faire ma carrière à Paris, elle n'y pouvait mettre obstacle. Ne m'occupant pas plus de la Duverne ni de Valentine que si elles n'eussent pas existé, aussitôt libéré j'allai passer huit jours auprès d'elle, dans sa petite maison en face des bois. J'eus vite fait de m'y ennuyer. La pluie tombait sur les feuilles jaunes. Je n'avais pas d'autre distraction que notre ancien hôtel, où je buvais avec le remplaçant de mon père, et que de rendre visite à mon maître, M. Mariller, qui refusait de prendre sa retraite, à laquelle il avait droit depuis des années comme il était encore vert, malgré son grand âge, on

le laissait à son poste. Je voyais aussi M. Lagoutte, qui n'avait rien perdu de ses vieilles habitudes. Je me rendais compte que les aventures de son fils ne lui avaient pas ouvert les yeux, qu'il avait toujours pour ses frasques la même bienveillance et la même admiration. Il me disait :

— Il faut que jeunesse se passe ! Toi aussi, tu as dû en faire, pendant tes trois ans !

J'avoue que je ne cherchais pas à le détromper, au contraire. Et je me frisais la moustache en souriant d'un air avantageux.

— Les femmes ! disait encore M. Lagoutte. Mais qu'est-ce qu'elles ont à se plaindre, quand elles ont été consentantes ?

Et je répondais :

— Oh ! certainement, Monsieur Lagoutte ! comme si j'en avais eu, naguère, des douzaines à ma disposition. En réalité, tout s'était borné pour moi à des rencontres de hasard et à ces amourettes, auxquelles j'ai fait allusion, avec une petite bonne. Quant à Lagoutte, aussitôt libéré, lui, il avait repris le chemin de Paris en me laissant son adresse. « Toi, m'étais-je dit, quand j'irai te voir les poules auront des dents ! » Le bruit de ses histoires à Autun s'était répandu jusqu'ici. Ne tenant pas à s'encroûter à la campagne en plein mois d'octobre, il s'était trouvé d'accord avec son père qui préférait, pour l'instant, qu'il ne se montrât pas au pays.

Chargé seulement d'une lourde valise, je partis de chez nous le matin, et d'Autun l'après-midi, mais pas avant d'avoir invité Berdaine à déjeuner : je lui devais bien ça. Il m'accompagna jusqu'à la gare, où mon ennui fut grand de découvrir la Duverne vêtue comme un souillon. Depuis des mois elle ne me disait plus rien, et je n'aurais pas voulu la toucher du bout des doigts. Plus j'allais, et moins je m'expliquais comment il avait pu se faire qu'elle fût devenue ma maîtresse, elle qui

aurait pu être ma mère. Elle avait sans doute eu vent de mon départ. Je vis bien que Berdaine en fut ennuyé, lui aussi; les mauvaises langues allaient dire qu'elle courait après lui, peut-être même qu'ils continuaient de se fréquenter.

— Tu pars donc pour Paris ? me demanda-t-elle. Alors, bon voyage ! Moi, j'irai peut-être aussi bientôt, avec Valentine.

Croyait-elle que cela pouvait m'intéresser ? Si elles allaient là-bas, eh bien ! elles n'auraient qu'à s'adresser à Lagoutte en cas de besoin; comme moi mon déjeuner à Berdaine, il leur devait bien de les tirer d'embarras. Lequel de nous deux, vraiment, avait eu les faveurs de Valentine ? Elle me serra la main, ma foi ! avec discrétion et timidité, et d'un signe de tête salua Berdaine. Pauvre malheureuse, après tout ! Moi qui ne suis pas sensible, je fus remué par sa démarche.

Quand le train s'ébranla, j'eus peur. A vingt-deux ans, pour la première fois de ma vie, je quittais mon pays, puisque à Autun j'avais toujours été un peu comme chez moi. Comment allais-je faire pour me débrouiller à Paris ? Mais ce premier sentiment ne persista point. J'avais bien mangé et bien bu. En plus de mes petites économies personnelles, je possédais cinq billets de cent francs que m'avait donnés ma mère. Tout de suite je repris courage et bravement allumai ma pipe. Je me rappelle encore, à dix-sept ans de distance, que la pluie fouettait les vitres du wagon. Je causai avec l'un, avec l'autre. Le temps passa vite. Arrivé vers minuit, je sortis de la gare de Lyon, marchant droit devant moi, au hasard. Berdaine, qui connaissait un peu Paris, m'avait dit : « Pour les hôtels, ne te fais pas de bile : tu n'auras que l'embarras du choix. » J'en trouvai un tout de suite.

J'en sortis le lendemain matin à huit heures. Berdaine m'avait dit aussi : « Tâche de ne pas te loger trop loin de ton travail. » Je pris un fiacre, et donnai

ordre au cocher de me conduire rue de la Victoire.

— A quel numéro ? me demanda-t-il.

Je lui répondis que je n'en savais rien, que je venais d'être libéré du service comme sergent-fourrier, et que j'allais être employé au Crédit Industriel et Commercial, au 66 de la même rue où je voulais demeurer à l'hôtel. A l'occasion, il faut savoir faire état de ses capacités : on n'a jamais à s'en repentir.

— Je vois ce qu'il vous faut, me dit le cocher. Mais faudrait pas vous imaginer qu'il y a des hôtels dans toutes les rues. Enfin, pour vous, ça tombe bien.

Je traversai une partie de Paris, et j'étais bien étonné. Quelle différence avec Autun ! Beaucoup de gens circulaient déjà, presque tous endimanchés. Malgré le brouillard, je ne perdais rien du spectacle. Je ne connaissais, bien entendu, les noms ni des rues, ni des places, ni des boulevards, mais, depuis, j'ai reconstitué mon itinéraire : rue de Lyon, place de la Bastille, les grands boulevards et le faubourg Montmartre jusqu'à la rue de la Victoire. Les boutiques me faisaient l'effet de bonbonnières. Tandis qu'en province et dans les campagnes tout est en longueur, ici tout est en hauteur. Les maisons, représentées par les appartements et par les logements, sont empilées les unes sur les autres. Je rencontrais des véhicules de toute sorte : voitures à bras que traînaient des hommes à tablier blanc, une serviette roulée autour du cou (j'ai su par la suite que c'étaient des garçons de restaurant qui venaient des Halles). voitures à un ou deux chevaux chargées de légumes, camions chargés de caisses, omnibus chargés de voyageurs, et, par-dessus le marché, partout des piétons qui allaient dans tous les sens, les uns lisant leur journal qu'ils venaient d'acheter, les autres les mains dans les poches de leur pardessus, beaucoup de femmes aussi, et de jeunes filles qui me semblaient être autrement jolies que celles que j'avais vues jusqu'alors. L'image de Valentine me passa

devant les yeux ; elle me fit l'effet d'un laideron. Allons ! J'étais bien guéri, et bien débarrassé. Ici, je n'aurais plus à m'occuper que de moi. Déjà je me voyais me mariant avec l'une de ces jeunes filles, et j'étais très heureux de mon premier contact avec Paris.

Rue de la Victoire, le cocher s'arrêta un peu avant d'arriver à la rue Taitbout. Je descendis. Il me dit :

— Je crois que voilà votre affaire.

Je l'invitai à entrer avec moi : il ne refusa pas. L'établissement me plut tout de suite, car j'ai toujours eu des goûts modestes. C'était une salle plus profonde que large, avec un plafond bas, culotté, comme les murs,par la fumée des cigarettes et des pipes.A droite, en entrant, le comptoir en zinc ; à gauche, une série de tables de mabre qui allaient rejoindre le galandage de la cuisine, là-bas, dans le fond . Cela me rappela notre hôtel, en plus petit. Mon cocher devait y être déjà venu plus d'une fois, car il dit :

— Monsieur Chanteloube, c'est un client que je vous amène.

J'expliquai que je venais de débarquer à Paris et que, devant entrer au Crédit Industriel, je voulais habiter tout près.

— J'ai justement ici de ces messieurs qui y travaillent, dit Chanteloube. Je leur fais une pension de quatre-vingts francs par mois, chambre comprise.

Je ne me demandai pas si c'était cher ou bon marché. J'acceptai tout de suite et offris une bouteille de vin blanc. Lorsque mon cocher partit, j'éprouvai comme un serrement de cœur : il avait été ma première relation à Paris. Ma valise casée, je m'en fus voir le cousin de Berdaine. L'après-midi,je me présentai au Crédit Industriel où j'entrai en fonctions le lundi suivant.

II

Je fus vite fatigué de loger à l'hôtel : je ne m'y sentais pas chez moi. Des camarades, dont j'aurai l'occasion de parler, me conseillèrent de me mettre dans mes meubles, puisque la petite maison de ma mère en regorgeait. Quand j'eus trouvé cette chambre où j'habite encore aujourd'hui, elle m'expédia ce que je lui demandais : pour remplir ce qui me tenait lieu de maison, il ne m'en fallait pas beaucoup. Je les ai encore tous : mon lit en bois, mon armoire, ma table, mes chaises et ma glace, sans compter ma batterie de cuisine beaucoup trop importante pour un vieux garçon comme moi. J'emménageai le premier décembre, et je me trouvai heureux comme un roi. Tout ce qui m'entourait me rappelait mon pays que je ne regrettais pas du tout, mais auquel je pensais avec plaisir en fumant ma pipe une fois couché : une habitude prise à la caserne.

J'étais aussi très content de travailler dans cette grande administration. C'est tout autre chose que ces petites boîtes de province qui occupent au plus une vingtaine de personnes, quand ce ne sont pas des études dans le genre de celle où j'ai fait mes débuts sous les ordres de Berdaine. Les premiers temps, j'étais fier de passer devant le concierge à gilet rouge sans qu'il lui soit possible de m'arrêter. On dira ce qu'on voudra : c'est quelque chose de faire partie du personnel d'une société de Crédit qui, à son seul siège, sans parler de ses succursales, a plus de quinze cents

employés ! Je trouvais l'intérieur magnifique avec ses vitrages clairs, ses guichets numérotés et ses carrelages de verre épais. Sur des tables étaient disposés à l'intention des clients du buvard, du papier, de l'encre et des porte-plumes. On devinait une machine dont les moindres détails du mécanisme fonctionnaient parfaitement, et je me disais, et je me dis encore que pour diriger tout ça il faut avoir un fameux cerveau. Nous autres, les employés, nous sommes bien quelque chose, mais, alors, qu'est-ce qu'il faudrait dire de nos chefs de service et de notre directeur !

Dès mon arrivée, sur les conseils de Berdaine, j'avais cru qu'il valait mieux habiter tout près ; mais, quand je me fus rendu compte que mes collègues vivaient aux quatre coins de Paris, plusieurs même dans la banlieue, je me dis que je pouvais bien faire comme eux, sans trop m'éloigner pourtant, et c'est ce qui me fit chercher du côté des Batignolles, un des quartiers les plus tranquilles de Paris et où l'on ne rencontre que des gens bien élevés : dame ! c'est que tout le monde n'a pas l'étoffe d'un employé de banque ! J'étais aussi très content de mes collègues. Ils avaient sur moi la supériorité d'être au courant de leur affaire, mais, quand ils virent ma belle écriture et qu'ils surent que j'étais sorti du régiment avec les galons de sergent-fourrier, ils eurent de la considération pour moi, jusqu'à mon chef, M. Santeuil, un vieux monsieur pour qui, moi, j'avais du respect : car il gagnait ses six mille par an, et il n'est pas donné à tout le monde d'arriver à un résultat pareil. En tout bien, tout honneur, il me faisait penser à mon maître, M. Mariller. Lui aussi, il aurait pu prendre sa retraite, mais il ne voulait pas, disant que le bureau lui aurait manqué, et je le comprenais. Mes meilleures heures étaient et sont encore celles que j'y passe. Il y fait chaud l'hiver, frais l'été. On se connaît tous les uns les autres. Je ne me serais ennuyé qu'une fois sorti, le

soir, si je n'avais pas conservé l'habitude de prendre mes repas chez Chanteloube. J'y allais donc avec ceux de mes collègues qui habitaient chez lui et dans le service desquels j'étais tombé par le plus grand des hasards. Nous faisions des parties de cartes jusqu'à l'heure du dîner : ça ne me gênait pas trop de perdre, ayant conservé intacts mes cinq billets de cent francs, ma mère m'ayant promis de m'envoyer cinquante francs par mois, et gagnant quatre francs par journée de travail. Ensuite, sans me presser, je rentrais à Batignolles. Entre temps, ils me parlaient non seulement de notre bureau, mais de la maison en général. J'eus vite fait de connaître les noms et les habitudes du directeur et des deux sous-directeurs, des chefs et sous-chefs des différents services : caisse, portefeuille, comptabilité, correspondance, titres et coupons. Nous avions aussi avec nous quelques dames, dont je parlerai forcément. Le dimanche, je faisais la grasse matinée. Je descendais déjeuner chez Chanteloube, je retrouvais mes collègues, et l'après-midi je me promenais avec eux dans Paris qu'ils m'apprirent à connaître. Ce fut ainsi que je passai mes mois de décembre et de janvier.

Le premier lundi de février, comme je traversais la place Clichy, je sentis qu'on me frappait sur l'épaule. Me retournant, je reconnus Desmoulins. C'était un homme d'une quarantaine d'années, nez aplati, barbe noire, longues jambes. Il avait la ferme volonté d' « arriver » : c'était lui, je le savais, qui remplaçait M. Santeuil quand celui-ci prenait ses vacances.

— Eh bien, monsieur l'employé ? me dit-il.

Il aimait cette expression qui ne me déplaisait pas, au contraire ! Ancien placier en quincaillerie, un peu avant la trentaine il était entré au Crédit Industriel. Ses longues jambes, pourtant, lui auraient permis de continuer à arpenter le pavé de Paris, mais il aimait mieux être assis. Surtout il vénérait, comme moi et

avec raison, l'administration. Un jour, il m'avait confié ses regrets de n'être pas assez instruit pour avoir pu entrer à la Préfecture de la Seine ou dans un ministère. J'étais dans le même cas. Jamais nous ne serions fonctionnaires, mais du moins nous étions des employés. Il va sans dire que j'avais pour lui la déférence que tout débutant doit à tout ancien. Comme je lui serrais la main, il ajouta :

— Et cette journée d'hier ? Ça s'est bien passé ?

— Pas trop mal, répondis-je. Et vous ?

Pour lui tous les dimanches se passaient bien. Lorsque, pour son plaisir et aussi dans l'espoir d'un avancement plus rapide, il n'allait pas, le matin, travailler seul au bureau, il se levait tard, jouant dans le lit avec ses deux gamins. Il descendait se faire raser dans une boutique de l'avenue de Clichy, presque en face de chez lui, et attendait sans impatience son tour. Ensuite, tantôt seul, tantôt avec Rubigny, un de nos collègues qui habitait tout près, il buvait l'apéritif, pendant que sa femme préparait le déjeuner. Ils le savouraient tous les quatre, restant deux heures de suite à table. Ils sortaient ensemble, et achevaient leur soirée près du poêle en hiver, en été à la fenêtre.

— Moi, me dit-il, ç'a été hier comme d'habitude.

A ce moment, il haussa les épaules en signe de mépris et dit, me poussant du coude :

— Regardez-moi donc ça ! Quelle pouffiasse !

C'était Mlle Davesne, une de nos collègues, qui venait de nous dépasser. Je connaissais les sentiments de Desmoulins à son égard : il exagérait. Peut-être aurait-on pu reprocher à Mlle Davesne de porter des dessous trop soignés, mais c'était son droit, et de passer sans doute beaucoup de temps à se coiffer, mais quand on a de beaux cheveux blonds comme les siens, on ne saurait trop les faire valoir. Desmoulins lui en voulait d'être dans les bonnes grâces de M. Santeuil. Peut-être

aussi, mais je n'en sais rien, était-il irrité d'être trop âgé pour qu'elle lui fît des avances.

— Vous êtes dur pour elle ! lui répondis-je. Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

— Vous êtes jeune, mon garçon ! me dit-il sur un ton protecteur dont je ne me froissai pas. Elle vous plaît, hein ? Dame, il y en a de plus laides, mais c'est une rouée. Avec Santeuil, elle fait la pluie et le beau temps. Prenez garde à elle ! Il croit tout ce qu'elle lui raconte. Heureusement, elle n'a pas prise sur moi, et elle le sent bien.

Il avait deviné juste : elle me plaisait, et j'étais amoureux d'elle !

— Je crois que vous exagérez, lui dis-je.

— Allons donc ! il n'y a que trois mois que vous êtes là : vous verrez.

Cependant nous descendions la rue de Clichy, voyant les visages que nous avions l'habitude de voir chaque jour à peu près à la même minute. Tous les employés descendant des Batignolles vers le centre en deux files ininterrompues, nous allions les uns derrière les autres, un peu comme à la procession. Quand nous arrivâmes :

— Tiens ! dit Desmoulins. Le patron n'est pas là !

Il parlait de M. Santeuil qui avait coutume d'arriver une demi-heure avant tout le monde. Pas une fois il n'y avait manqué. Mlle Davesne, qui venait d'enlever son chapeau, ne put s'empêcher de faire part à Desmoulins de son étonnement.

— Ma foi, répondit-il oubliant ses rancunes, oui, c'est drôle ! mais il va arriver d'une minute à l'autre. Peut-être un accident d'omnibus.

Tous les matins M. Santeuil prenait l'omnibus Square des Batignolles-Jardin des Plantes.

Il habitait rue Boursault, à quelques pas de la station. Pour qu'il prît l'intérieur, il fallait qu'il plût à torrents ou qu'il gelât à pierre fendre. Le reste du temps,

il s'installait sur l'impériale, sa pipe allumée, et regardait. C'était un Parisien de race, qui avait vu, paraît-il, Batignolles et Paris se transformer peu à peu. Nos collègues arrivaient : Le Roch, Cherbuis, Guinaut, Lereuil, Corbineau, Mmes Lacoste, Rousseau, et le menu fretin. Tous avaient les mêmes regards d'étonnement à constater que M. Santeuil n'était pas assis à son bureau. Que faire ? Desmoulins, sentant la gravité des circonstances, traversa le hall en quatre enjambées et entra dans le bureau de M. Tournier, le chef du service des titres.

— Monsieur Tournier, dit-il, je viens vous prévenir que M. Santeuil n'est pas encore arrivé.

— Eh bien, mon bon ami ? dit M. Tournier.

C'était, comme Desmoulins, un homme d'une quarantaine d'années, mais à qui sa prestance et sa belle barbe noire avaient, plus que ses capacités, disaient quelques jaloux, valu une rapide ascension. Desmoulins ne lui parlait qu'avec respect, ému quand M. Tournier, et il y avait de quoi, l'appelait « mon bon ami ».

— C'est la première fois, Monsieur Tournier... dit Desmoulins.

— Vous le remplacerez en attendant. N'est-ce pas, je compte sur vous ?

S'il pouvait compter sur Desmoulins !... En quatre autres enjambées celui-ci retraversa le hall. Il vérifia le registre de présence, le parapha, puis, empoignant des trousseaux de clefs, il se disposait à descendre au sous-sol pour ouvrir des coffres-forts, quand il se trouva face à face avec la fille du «patron ». Elle avait l'air bouleversé.

— Mon père est mort ce matin, à six heures, d'une attaque d'apoplexie ! dit-elle.

Desmoulins faillit en laisser tomber ses trousseaux, et de nouveau se précipita chez M. Tournier, voulant être le premier à lui annoncer la nouvelle. Bientôt tout le monde fut en émoi. M. Santeuil était un des trente

ou quarante employés qui étaient entres au Crédit Industriel lors de sa fondation. Ils n'étaient plus que trois. Sa mort réduisait leur nombre à deux : Mondeau, un vieux bonhomme de soixante-dix ans, toujours simple employé au portefeuille, et Delestrade, à peu près du même âge, mais qui était parvenu au grade de chef de section à la correspondance. Je m'étais assis à ma table de travail : de ma place, je voyais le profil de Mlle Davesne. Elle n'avait pas l'air d'être atterrée, ni même émue.

— Quelle délicieuse maîtresse elle ferait ! me disais-je. Et même, quelle femme légitime !

Je peux dire sans vanité qu'alors j'étais assez beau garçon, mais elle ne faisait guère attention à moi. J'aurais voulu savoir des détails sur sa vie. Elle devait avoir une vingtaine d'années, et je me demandais pourquoi elle n'était pas encore mariée. Je regrettais qu'elle affectât de me tenir à l'écart, lorsqu'elle riait avec les autres. Je me mis au travail, mais distrait par les conversations. Le Roch et Cherbuis parlaient des changements qu'allait provoquer la mort de M. Santeuil. Le Roch ne rappelait jamais sans amertume qu'il avait deux ans de présence de plus que Desmoulins. Aussi désireux que lui d'avancer, il avait été moins habile à se faire valoir. Corbineau se leva. Les mains dans les poches, son porte-plume sur l'oreille gauche, il se planta entre Le Roch et Cherbuis pour prendre part à la conversation. Agé de vingt ans, originaire de Montmartre où sa mère était concierge rue d'Orsel, il représentait ici, avec Lereuil, l'élément parisien. Tous les autres, nous venions de différentes provinces. Desmoulins ne l'appelait, par dérision, que « le poilu », parce qu'il était déjà presque chauve.

— Allez donc à votre place, poilu ! lui dit Le Roch moitié plaisantant, moitié sérieux.

— Bon ! Bon ! Ça va bien ! dit Corbineau habitué à ces rebuffades.

Desmoulins revint. Je vis bien que, malgré lui, ses yeux brillaient. Il posa les clefs sur le petit bureau en acajou, devant lequel jamais plus M. Santeuil ne s'assiérait, puis se mit à causer avec Le Roch et Cherbuis, dont les deux tables, un peu exhaussées, touchaient la bordure du guichet, Desmoulins attendait peut-être que Le Roch lui dît :

— Certainement, c'est vous qui allez lui succéder.

Mais, Le Roch s'en gardant bien, il s'assit et se mit lui aussi au travail. Il manipulait plus fiévreusement que de coutume ses gros registres et s'agitait sur sa chaise rembourrée, la seule de ce genre qui existât dans notre bureau : toutes les autres étaient cannées. Elle tenait le milieu entre celles-ci et le fauteuil du « patron ». Le temps passa. Des employés d'autres services s'arrêtaient, en traversant le hall, pour regarder la place de M. Santeuil inoccupée. Quelques-uns entraient et demandaient des détails à Desmoulins, qui partit à midi moins un quart, cinq minutes plus tôt que d'habitude, sans doute dans la hâte où il était d'annoncer la nouvelle à sa femme. Le Roch allant déjeuner à dix heures et demie et ne rentrant jamais avant midi, le bureau resta livré à lui-même. On vit apparaître Mondeau et Delestrade, effarés par ce rappel du sort : leur tour n'était peut-être pas très éloigné, maintenant ? Pour moi, l'heure sonnée, je partis avec Lereuil, Papuchon, Verdoix et Pascaud.

A trente-cinq ans, Papuchon avait déjà des cheveux gris. C'était un fainéant, qui gagnait dix-sept cents francs au bout de dix ans de présence. N'ayant jamais pu se mettre dans ses meubles, il vivait à l'hôtel, dans une mansarde, avec une valise pour tous bagages. On disait qu'il était poète, je vous demande un peu ! Un poète qui aligne des chiffres toute la journée ! Si tous les poètes étaient des gars comme lui, bien sûr que nous n'aurions pas ces jolies chansons qu'on chante à Montmartre. On se mit à table non loin de la cuisine,

dans un coin réservé aux vrais habitués. Les tables près de l'entrée étaient pour les ouvriers de passage ou qui exécutaient dans le quartier certains travaux.

Pascaud se contentait toujours d'un plat de viande et d'un dessert. Ce n'était pas qu'il manquât d'appétit, au contraire. On le voyait bien à la quantité de pain qu'il mangeait, mais c'est ce qui coûte le moins cher. Il était obligé de regarder à un sou. Sa femme ne pouvait travailler au dehors, ayant assez à faire avec leurs trois enfants.

— Que le patron soit mort ou vivant, dit-il, ça n'est pas ce qui changera notre sort. Et est-ce qu'ils ne parlent pas de supprimer les heures supplémentaires, par-dessus le marché !

— Tant mieux ! dit Verdoix.

— Oui ! Vous en parlez à votre aise.

Verdoix était aidé par ses parents, plus encore que moi par ma mère. De neuf heures du matin à six heures du soir il était au bureau comme un corps sans âme, ne commençant à s'animer qu'au moment de partir. Ce n'était pas à lui qu'il fallait parler d'heures supplémentaires à quinze sous ! Il dit :

— Mais c'est une dérision !

Même à ce prix, Pascaud n'aurait pas demandé mieux que d'en faire deux ou trois par jour, et d'un bout à l'autre de l'année. Il réfléchit :

— Encore, avec Santeuil, c'était franc. Mais savoir qui est-ce qui va le remplacer ?

— Desmoulins, cette idée ! dit Lereuil.

— Oh ! Desmoulins !... Ça n'est pas encore fait ! répondit Pascaud, un ancien de la maison.

— Tout ça s'arrangera, dis-je.

— Quand ? Comment ? fit Pascaud. Je suis presque aussi ancien que Desmoulins : savez-vous ce qu'il gagne, lui ?

— Deux mille neuf ?

— Oui. Et avec ses gratifications, ses heures sup-

plémentaires, il arrive à ses trois mille deux. Moi, tout compté, je me fais à peine deux mille quatre, et j'ai trois enfants.

Je ne peux pas dire que Pascaud avait tout à fait tort, mais toute médaille a son revers. Moi j'estime que, quand on a l'honneur d'être employé, il faut subir les inconvénients de sa situation. Ceux dont les femmes travaillaient dans la même maison qu'eux, comme Le Roch et Cherbuis, n'étaient pas à plaindre. Les autres, qui n'ont pour vivre que leurs appointements, restent vieux garçons comme Papuchon, traînant leur malle d'hôtel en hôtel, ou se marient comme Pascaud, mais ça ne diminue pas leur misère.

— Si on avait le courage, reprit-il, de réclamer comme les ouvriers !...

Réclamer quoi ? Une augmentation de salaire sans doute ? Mais Papuchon n'y pensait même pas. Verdoix n'était là que pour un temps. Lereuil avait l'insouciance de ses vingt ans. Moi, je pouvais espérer hériter, un jour, de ma mère, et ne pas rester toujours simple employé : c'est ce qui est arrivé, puisque ma mère est morte et que depuis cinq ans je suis chef de section. Chacun de nous représentait une catégorie d'employés de banque, mais je dois dire que les plus nombreux sont ceux qui ressemblent à Pascaud. Quant à ceux dont les femmes travaillaient, ils étaient satisfaits de leur sort et se vantaient même de faire des économies. Pascaud disait vrai : il n'avait pas le courage de réclamer. Il se contentait d'aboyer de loin, peut-être avec la crainte qu'on l'entendît, mais ça le soulageait.

N'importe : pour l'instant tout le monde, plus ou moins restauré, allait mieux. Nous disposions encore d'une demi-heure. Dehors il faisait humide et gris. Alors j'eus l'idée de dire à Chanteloube qui faisait lui-même le service :

— Vous servirez cinq cafés !

— Ça, dit Lereuil, c'est chic, mon vieux Corniaux !

Lui non plus n'était pas riche, mais il acceptait son sort avec l'insouciance du gavroche. Verdoix, qui ne voulut pas être en reste, ajouta :

— Et cinq pousse-café !

— Ma parole, reprit Lereuil, c'est comme si on faisait la noce en l'honneur de la mort du patron !

Quand nous fûmes sortis, il nous sembla qu'il faisait moins froid. L'atmosphère du hall nous suffoqua presque. Il était une heure juste, et le travail n'avait pas encore repris. Les dames, qui mangeaient dans différents réfectoires, traversaient le hall pour regagner leurs places, et je me trouvai devant la porte de notre service en même temps que Mlle Davesne. Je m'effaçai, tandis qu'elle passait avec un petit sourire au coin des lèvres. Je m'assis, écoutant et regardant selon mon habitude. De partout, de derrière tous les guichets, montaient des filets de fumée. Mes collègues, qu'ils eussent déjeuné dehors ou sur leur table de travail, fumaient leur cigarette, les uns en causant, les autres en lisant un journal étalé devant eux. Mme Lacoste reprisait un bas, Mlle Rousseau faisait du crochet. Mme Lacoste avait eu des malheurs : on le devinait à voir ses cheveux blanchis avant l'âge et ses yeux d'où bien des larmes avaient dû couler. Elle me faisait penser à la Duverne. Mlle Rousseau eût été jolie sans cet œil qui disait zut à l'autre. Elle ne le savait que trop. Quand elle l'oubliait, il lui arrivait d'essayer de vous regarder en face.

Vers une heure dix, tout le monde se remit au travail. Tout à coup on vit arriver Desmoulins à grandes enjambées.

— Je l'ai encore raté ! dit-il à Cherbuis.

On savait ce que ça voulait dire : le tramway d'Enghien-La Trinité lui avait brûlé la politesse place Clichy, ou bien il avait passé regorgeant de voyageurs, et Desmoulins avait dû descendre à pied. Il

soufflait bruyamment en s'épongeant le front, plus énervé encore que ce matin. D'un regard il enveloppa le service, douze hommes et six dames, qu'il aurait bientôt sous ses ordres. En attendant, il se mit au travail. Il faisait bon. Je me recroquevillais dans la tiédeur, à l'abri du vent et de la pluie qui grésillait sur le vitrage. Pascaud faisait semblant d'abattre de la besogne ; pendant quelques jours le service serait dans un désarroi propice aux heures supplémentaires. Papuchon allait d'une boîte de fiches à une autre, rêvassant : un fameux poète, ma foi ! et un drôle d'employé. Lereuil pouffait de rire avec Corbineau. Desmoulins se retourna.

— Poilu, travaillez donc au lieu de vous amuser ! dit-il.

D'habitude, à deux heures précises, M. Santeuil arrivait, à petits pas rapides. Ce jour-là, ce fut le directeur en personne, M. Morillon, qui apparut, accompagné de M. Tournier. Tous les cœurs se mirent à battre. Desmoulins pâlit et se leva, comme mû par un ressort : M. Morillon venait-il lui annoncer qu'il était promu chef du service ?

— Vous pouvez vous asseoir, mon bon ami, lui dit M. Tournier.

III

Quand nous arrivâmes, le lendemain matin, deux lettres de faire-part encadrées de noir étaient ouvertes sur une table. L'enterrement était pour mercredi. La cérémonie religieuse devait avoir lieu à Sainte-Marie des Batignolles, paroisse du défunt. Aussi énervé que la veille, Desmoulins paraissait attendre avec moins de confiance sa nomination. Il ne s'en inscrivit pas moins pour cinq francs sur la liste qu'on faisait circuler pour l'achat d'une couronne. A contre-cœur, Pascaud donna vingt sous. Je regardais Mlle Davesne, plus que jamais impénétrable. Décidément elle n'était pas affectée par la mort de M. Santeuil ; elle ne devait considérer comme compromises de ce fait ni sa situation, ni son influence. Elle écrivait. De temps en temps elle ouvrait un de ses tiroirs à l'intérieur duquel une glace était installée à demeure. Elle vérifiait la belle ordonnance de ses cheveux qu'elle tapotait du bout des doigts. Parfois elle rejetait une mèche derrière son oreille. Je m'étonnais de ce qu'elle restât ici à gagner quatre francs par jour de travail, qui certainement ne devaient pas lui suffire, quand il me semblait qu'elle n'aurait eu qu'un geste à faire pour trouver un jeune homme riche qui l'épousât. Encore était-elle la plus favorisée, les autres dames ayant des salaires qui s'échelonnaient de trois à trois francs soixante-quinze par jour. Plusieurs fois j'avais été sur le point de demander sur elle des détails soit à Desmoulins, soit à Lereuil, soit à Verdoix : je ne m'y étais

pas décidé, me disant bêtement qu'ils allaient deviner que j'étais amoureux d'elle, et le lui répéter.

L'après-midi, Desmoulins resta presque une demi-heure dans le bureau de M. Tournier. Continuellement Le Roch se penchait derrière le pilier qui les lui masquait, comme si, les voyant mieux, il eût pu deviner, aux mouvements de leurs lèvres, ce qu'ils disaient. Desmoulins était debout, les mains croisées derrière le dos : toutes les deux minutes, il les désunissait pour faire un geste. Ce n'était pas que Le Roch pût espérer succéder à M. Santeuil, mais, que ce fût Desmoulins, il en aurait attrapé la jaunisse. Et l'entretien se prolongeait !

Quand Desmoulins revint, Le Roch quitta sa place pour lui demander en souriant jaune :

— Eh bien, ça y est ?

— Quoi donc ? demanda Desmoulins.

— Allons ! ne faites pas l'ignorant. Vous savez bien ce que je veux dire !

Certainement, Desmoulins le savait, puisqu'il ne faisait qu'y penser. Hélas ! M. Tournier ne lui en avait pas touché un traître mot. Ils avaient délibéré sur le nombre d'employés qu'on pourrait distraire du service pour assister aux obsèques. Le Roch retrouva sa sérénité.

— Il est convenu, lui dit Desmoulins, que vous irez avec Corbineau, Papuchon, Pascaud, Mme Lacoste et Mlle Davesne.

Je me réjouis de n'avoir pas été désigné ; assister à un enterrement me donne des idées noires pour plusieurs jours. Pascaud ne demandait pas mieux : son travail serait en retard et ça lui vaudrait peut-être quelques heures supplémentaires de plus. Mme Lacoste pleurerait sans doute, tellement elle devait en avoir l'habitude.

Quant au successeur de M. Santeuil, ce ne fut pas Desmoulins, qui commençait à peine, quinze jours

après, à se remettre du coup qui l'avait frappé. Il essayait de ne rien laisser paraître de sa déception, mais il n'était pas assez maître de lui. Le Roch respirait enfin. Les autres ? Cela leur était bien égal. Mlle Davesne, qui souriait avec ironie quand elle regardait Desmoulins, souriait gracieusement à notre nouveau « patron », M. Bessière, un monsieur d'une cinquantaine d'années, chauve, à barbe grisonnante, et méticuleux. Il n'avait ni la molle insouciance de M. Santeuil, ni ses sautes d'humeur. Moi, je n'ai jamais critiqué mes chefs, mais mes collègues ne s'en privaient pas. Ils disaient que M. Santeuil ne s'entendait pas à faire marcher son service que M. Bessière se mit dans la tête de transformer. Il commença par faire enlever le vieux fauteuil et le non moins vieux bureau de son prédécesseur. Il n'aimait pas les coins poussiéreux et sombres. Des liasses de feuilles inutiles dormaient dans des placards : il les fit disparaître. Papuchon, le matin, arrivait souvent en retard. M. Bessière y mit le holà : l'autre dut se plier au règlement, et ce n'était que justice. Nous avions disposé nos tables un peu dans tous les sens, selon notre bon plaisir, mais M. Bessière aimait la régularité et la symétrie, et nous les fit changer de place. Des calendriers accrochés aux murs et aux cloisons disparurent. Il n'y eut plus rien d'accordé à la fantaisie : tout redevint administratif, sévère, et c'était bien mieux. Tout au plus tolérat-il la glace devant laquelle se recoiffaient nos dames.

Desmoulins ne cessait pas de bougonner, mais à voix étouffée. Il avait tout intérêt à être en bons termes avec M. Bessière, qui faisait son possible pour ne pas le traiter comme un simple employé, mais Desmoulins ne répondait à ses avances que par de la froideur. Il en voulait à M. Bessière, à M. Tournier, au Directeur, à tout le monde. Par vengeance, il expédiait son travail beaucoup plus vite et partait à six heures précises. Il n'avait rien à faire chez lui ; se pro-

mener dans les rues ne l'amusait pas, mais tant pis ; il tenait à ce qu'on s'aperçût de son mécontentement.

On doit voir qu'avec tous ces événements et tous les menus incidents qui se produisaient chaque jour dans ma vie d'employé, j'avais de quoi m'occuper et me distraire. Pas une minute je ne m'ennuyais, et chaque matin je prenais ave joie le chemin du bureau, puisque j'étais certain d'y revoir Mlle Davesne. Je ne pensais pas plus à Lagoutte, à la Duverne et à Valentine que s'ils n'avaient jamais existé ; mais il était écrit que ça ne pouvait pas durer et que, par une espèce de fatalité, les Duverne ne me lâcheraient pas.

Dans les derniers jours de février, une après-midi, Cherbuis m'appela à haute voix.

— Corniaux, dit-il, quelqu'un qui vous demande.

C'était bien la première fois que le cas se présentait, puisque, hormis mes collègues et ma concierge, je ne connaissais à Paris absolument personne. Me retournant — car ma table de travail était ainsi disposée que je tournais le dos au guichet où se présentaient clients et, parfois, visiteurs, — je reconnus mon Lagoutte. Je me rappelai que, si de son côté il m'avait donné son adresse en partant d'Autun, du mien je lui avais dit que j'entrerais comme employé au Crédit Industriel. Il avait eu l'air de ne même pas m'entendre, — toujours le même système, — alors qu'en réalité il ne perdait pas une syllabe de mes paroles. Mais, pour qu'il vînt me relancer, il fallait qu'il eût vraiment besoin de moi, car nous nous étions quittés avec la plus grande indifférence, et c'était plutôt pour la forme que nous nous étions donné nos adresses. Je sortis donc de mon service, et nous nous assîmes à une des tables sur lesquelles, d'habitude, les clients rédigent leurs ordres, recomptent leurs titres, leurs coupons et leur argent.

— Alors, ça va ? me dit Lagoutte, comme si nous nous étions vus la veille.

— Ça va, répondis-je.

Les quelques fois où il m'était arrivé de penser à lui, je m'étais promis, si par hasard je le rencontrais, d'adopter ses façons de parler, ou plutôt de se taire : ainsi je verrais bien qui de nous deux aurait, non pas le dernier mot, mais le dernier silence. Puisque aujourd'hui c'était lui qui venait me trouver, apparemment il devait avoir quelque chose à me dire. Il portait toujours sa barbe blonde abondante, mais je m'aperçus qu'il se laissait pousser les cheveux et qu'il était coiffé d'un feutre mou, au lieu de l'être d'un chapeau melon: ça lui donnait l'aspect d'un de ces gars comme j'en rencontre de temps en temps et qu'on appelle des rapins de Montmartre : des pas grand'chose, qui passent leurs journées à barbouiller de la peinture, à moins que ça ne soit de ces poètes, des véritables artistes, ceux-là, qui écrivent de jolies chansons comme j'en connais quelques-unes. Bien entendu, ils ne ressemblent pas à Papuchon. Lagoutte ne disait toujours rien, attendant probablement que je l'interroge, mais j'aurais préféré qu'on me coupe en mille morceaux. Il fut obligé de se décider, à la fin des fins.

— ... Tout ce que tu racontes ? dit-il.

— Oui, répondis-je. Et toi ?

— Moi, ça ne va pas. Des embêtements...

Ça ne m'intéressait pas beaucoup, tellement je les devinais : sûrement des histoires de femmes ou d'argent, peut-être les deux à la fois. Il bredouilla dans sa barbe. Je compris que depuis trois mois les deux Duverne étaient à Paris, et qu'il les avait, sinon sur les bras, du moins presque entièrement à sa charge. Il se leva plus tôt que je ne m'y attendais en me disant :

— Faut que tu ailles les voir rue de la Harpe. C'est au n° 10, à l'hôtel.

Et il partit sans me laisser le temps de protester contre ses façons d'agir : pouvais-je, au vu de tous les employés, courir après lui ? Pouvais-je crier à tue-tête

pour le rappeler ? Mais, vraiment, il en avait de bonnes, sachant bien me trouver aux moments critiques pour lui, lorsqu'il avait absolument besoin de moi, le reste du temps faisant le mort ! Est-ce que j'étais à sa disposition, comme un domestique ? Je me dis : « Et puis, zut, après tout ! Je connais maintenant l'adresse des deux Duverne, mais ce n'est pas ce qui m'oblige à aller les voir. »

Quand je passai à côté de lui, Cherbuis me dit ;

— Vous en avez des relations, Corniaux! Un « artisse » s'il vous plaît ! Vous ne nous aviez pas dit ça.

J'avoue que je fus flatté dans mon amour-propre, bien que je n'aime pas ce genre d'individus, mais connaître un artiste, à Paris, ça vous pose toujours un peu. Ainsi, par exemple, les rares fois où je vais au café-concert, c'est plus fort que moi, mais je serais fier de connaître un des chanteurs qui ont paru sur la scène, pour l'attendre à la sortie et que des gens du public me voient partir avec lui. Je m'asbtins donc de dire à Cherbuis que Lagoutte était étudiant en pharmacie. Je me remis au travail. Ma table était placée de telle façon qu'il me suffisait de lever les yeux pour voir, de dos, à dix pas de distance environ, Mlle Davesne assise à la sienne. J'enviais le sort de Lereuil qui travaillait à côté d'elle : lui, ça lui était égal. A ce qu'il nous disait fréquemment, « la Davesne », ça n'était pas son genre : il préférait la petite ouvrière, nez et cheveux au vent. Il trouvait Mlle Davesne trop sérieuse. Elle riait bien tout de même de temps en temps, quoique jamais avec moi. Nous ne nous adressions la parole que pour les besoins du service. Tous les essais que j'avais faits de conversations moins officielles étaient demeurés sans résultat. Je la regardai pour la comparer par la pensée à Valentine, et l'on peut deviner quelle était celle qui n'y gagnait pas, et que je n'avais nullement envie d'aller rue de la Harpe. Tout de suite je retrouvai ma tranquillité d'esprit. Lagoutte

n'avait qu'à se débrouiller avec ses deux Duverne : était-ce ma faute, ou la leur à tous les trois, s'ils se trouvaient dans une situation embarrassée ?

Mais c'eût été trop simple. Deux jours après, vers quatre heures du soir, de nouveau Cherbuis me dit :

— Corniaux, quelqu'un qui vous demande.

Je me retournai, furieux : ah ! ça, était-ce encore Lagoutte ? Je me promettais de l'envoyer promener, et de belle façon, mais ce n'était pas lui : c'était la Duverne! Ce qui n'apaisa point ma colère, tant s'en faut ! Elle était mal habillée, tout en noir, et coiffée de son éternel petit chapeau à aigrette bon marché qu'on ne remarquait pas à Autun, mais que je trouvais, ici, d'un ridicule complet. Elle me parut définitivement vieillie. Je me demandais, avec une sorte de rage contre moi-même, comment j'avais pu être assez nigaud pour que, l'année précédente, plusieurs mois de suite elle eût été ma maîtresse. Je n'y voyais donc pas clair ? Ou bien étaient-ce les chagrins qui l'avaient changée à ce point ? Il était donc écrit que je ne me débarrasserais jamais de cette famille de malheur ? Mais on allait bien voir, et pas plus tard que tout de suite. J'ai déjà dit que la sensibilité n'est pas mon fort. Pourtant, lorsque je la vis me regarder avec des yeux de chien battu et que je l'entendis s'excuser de me déranger, si je ne retrouvai pas les sentiments que j'avais eus pour elle dans mon enfance, je ne me rappelai qu'elle avait été ma maîtresse que pour l'oublier aussitôt, et pour ne plus voir en elle qu'une malheureuse, en partie irresponsable de ses malheurs.

— Je comptais te voir, me dit-elle, Lagoutte nous ayant raconté qu'il était venu te trouver.

Je répondis que Lagoutte m'exaspérait avec ses façons de se taire, qu'il ne m'avait mis au courant de rien et que, dans ces conditions, il aurait tout aussi bien fait de rester chez lui.

— C'est que nous sommes bien ennuyées, dit-elle.

Je n'ai plus un sou pour payer notre chambre à l'hôtel. Lagoutte est à court d'argent, et nous sommes menacées d'être mises à la porte dans trois jours.

— Mais Valentine, dis-je, qu'est-ce qu'elle devient ?

Sa mère n'osa point me le dire crûment, mais je n'eus pas de peine à deviner qu'elle était entretenue par Lagoutte. Il était donc pris, à la fin, lui aussi, que je m'étais imaginé si indifférent, et se laissant aimer par Valentine plutôt qu'il ne l'aimait ? Mais j'appris qu'ils n'habitaient pas ensemble, Lagoutte vivant dans une pension de famille où son père exigeait qu'il restât. Quand il venait la retrouver rue de la Harpe, Mme Duverne avait toujours à descendre pour une course dans le quartier ; cela, elle ne s'en cacha point. Elle termina en répétant qu'elle n'avait pas le sou, et qu'elle avait pensé à moi. Je ne m'en apercevais que trop, depuis des années, qu'on ne pensait à moi que lorsqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Je lui répondis :

— C'est bien ennuyeux, car c'est la fin du mois pour moi aussi, et j'ai juste de quoi manger demain.

— Oh! dit-elle, tu dois me mentir. Econome comme je te connais !...

Ainsi, selon elle, moi, j'étais obligé d'avoir toujours de l'argent, et elle, elle avait le droit d'en manquer. Les gens sont ainsi dans la vie : ils tablent sur le tempérament qu'ils vous savent ou vous supposent, et le malheur, c'est qu'on n'a pas toujours la hardiesse ou l'habileté de leur démontrer ou de leur faire croire qu'ils se trompent. Elle ajouta :

— Et puis ta mère n'a pas dû te laisser venir à Paris sans le sou, et je pense bien qu'elle t'envoie quelque chose de temps en temps.

Ah ! ça, de quel droit contrôlait-elle mes ressources et mes dépenses? Est-ce que je lui devais quelque chose? Naguère, pourtant, elle avait moins d'audace et plus de délicatesse. Je me retins de lui tourner le dos. Je me retins de lui jeter en plein visage qu'elle

avait été la cause de la mort de mon père et de notre ruine, de lui dire que, si j'avais dû me placer à Autun comme clerc d'huissier, c'était encore sa faute, car mon plus grand désir, entre dix et quinze ans, avait été — je peux bien l'écrire maintenant — d'étudier pour être un jour instituteur comme mon maître, M. Mariller. A franchement parler, non seulement je ne le regrettais plus, mais j'estimais que la Duverne, sans le faire exprès, m'avait rendu service ; je ne pouvais donc pas lui en faire reproche. La vie d'employé à Paris dans une grande administration est plus intéressante, selon moi, que celle d'instituteur dans une petite commune. Je me rappelai à temps que la Duverne était autorisée à se croire certains droits sur moi et que je lui devais de la reconnaissance. Décidément, quelle bêtise j'avais faite le jour où je m'étais laissé aller à l'embrasser ! Mais je ne voulais pas qu'elle eût tout de suite le dernier mot.

— J'ai un louis d'économies, lui dis-je. Ça vous suffit-il ?

Elle me répondit à côté de la question :

— Je ne te croyais pas si mauvais cœur.

Je la vis tirer son mouchoir. Allait-elle pleurer en pleine galerie ? Elle me mettait dans une belle situation ! je brusquai les choses.

— Ça n'est pas tout ça ! lui dis-je. J'ai du travail qui m'attend. Je sortirai probablement un peu après cinq heures. J'irai chez vous, et nous tâcherons de nous arranger.

— Allons, dit-elle, je te retrouve. A tout à l'heure, Jean.

Cette fois, Cherbuis ne me félicita point, mais il me dit :

— Décidément, vous en avez, des visites, Corniaux !

Même à mes meilleurs collègues, je n'aime pas raconter mes histoires personnelles.

— Ce n'est rien, répondis-je. C'est une femme que

j'ai connue chez nous, dans le temps. Elle est de passage à Paris, et elle est venue prendre de mes nouvelles.

Je tiens à mes habitudes. Pour me rendre à mon travail aussi bien que pour rentrer chez moi, je suis toujours les mêmes rues sur le même trottoir, et pour ainsi dire jamais il ne s'était produit que, le soir, au sortir du bureau, je n'aille pas faire ma partie de cartes chez Chanteloube, en attendant l'heure du dîner. D'autre part, je connaissais très peu la rive gauche. J'avais passé les ponts une fois, un dimanche, pour voir le Panthéon, et j'en étais revenu dégoûté de tous ces gars aux cheveux longs qui se croient très malins parce qu'ils sont étudiants : Je voudrais bien les voir attelés à mon travail ! Leur fameux Quartier Latin ne me disait rien du tout. M'étant renseigné, j'avais vu que la rue de la Harpe en faisait partie, quoique sur les bords, et pas loin de la Seine, mais je pensais que la lisière ne valait pas mieux que le drap. Je sortis un peu après les dames qui, sauf exception, avaient le privilège de s'en aller à cinq heures juste. Il faisait encore jour. Dans les rues soufflait un petit vent qui piquait les oreilles. Je marchais sans trop me presser, devinant bien que je ne reviendrais pas diner chez Chanteloube. Au moment où je débouchais place de la Bourse, je reçus littéralement un choc au cœur de me trouver presque nez à nez avec Mlle Davesne qui arrivait, elle, de la rue Vivienne, tandis que je sortais, moi, de la rue de la Bourse. Instinctivement je me découvris. J'étais certain qu'elle ferait mine de ne même point m'apercevoir et ne me répondrait pas. Quelle ne fut pas ma surprise de la voir non seulement me faire un salut de cérémonie, mais s'arrêter ! J'eus la présence d'esprit de tourner une phrase de mon mieux, et, quand je revis aujourd'hui cette minute, mon cœur bat aussi fort. Je dis :

— Tout à fait charmé de vous rencontrer, mademoiselle ! Quel bon vent ?...

Elle m'interrompit en riant.

— Oh! ne parlez pas de bon vent, Monsieur Corniaux !

Elle était toute rose de froid, et je me disais que quelques bons baisers bien appliqués auraient vite fait de lui réchauffer les joues.

— En effet ! dis-je. C'est un petit vent de bise qui nous rappelle que l'hiver est encore avec nous, si le printemps est en marche pour nous rejoindre.

Ça n'était pas mal tourné, mais allions-nous rester là en face l'un de l'autre, et tous les deux en face de la Bourse ? Toujours m'efforçant de bien parler, je dis :

— Et de quel côté portez-vous vos pas, Mademoiselle? Aurai-je le plaisir de faire route avec vous ?

— Mais vous-même, Monsieur Corniaux ?

— Moi, dis-je négligemment, je vais au Quartier-Latin retrouver un de mes amis.

Cela ne parut pas la surprendre. J'en conclus qu'elle se faisait de moi une certaine idée, et j'en fus flatté.

— Je vais justement par là ce soir, dit-elle.

Elle ne s'opposait donc point à ce que nous fassions route ensemble, et j'en fus vraiment retourné.

Je me demandais comment il pouvait se faire qu'après être restée des mois sans m'adresser la parole, sinon pour les besoins du service, elle n'eût point passé, dédaigneuse, devant moi. C'était donc que, d'une manière quelconque, je lui plaisais ? Et, à part moi, je me remémorais tous mes avantages extérieurs. Je me disais que, pas plus mal bâti que certains, je l'étais mieux que nombre d'autres, et ma foi ! je finis par penser que, depuis le premier jour où elle m'avait vu, Mlle Davesne était amoureuse de moi, mais qu'à cause de nos collègues elle avait préféré n'en rien laisser voir, comme j'avais fait de mon côté. Nous partîmes donc. J'appris qu'elle allait rejoindre sa mère, rue de Seine, chez une de leurs amies qui les avait invitées à dîner. Maquillant la vérité, je dis que j'allais retrou-

ver un étudiant de mes amis, pensant, de ce fait, me grandir à ses yeux. Elle ne fit aucune réflexion, mais je m'aperçus qu'en effet elle en fut impressionnée. Nous parlâmes de nos collègues. Elle les plaignait presque tous — et je trouvai qu'elle exagérait, — de n'avoir, pour vivre, que leurs appointements. Sur elle-même et sur sa mère elle ne me fit aucune révélation, mais je devinai que leur famille, après avoir tenu en province un certain rang, avait subi des revers. Le père était mort d'un coup de sang, comme le mien. Sa mère avait recueilli les débris de leur fortune, et toutes deux vivaient de petites rentes et du produit de son travail à elle. Sans faire, de mon côté, de confidences trop précises, je laissai entendre que mon cas était à peu près le même, que chaque mois ma mère m'envoyait de l'argent et que je pouvais compter sur un héritage. Avec sa mère, elle menait une vie très simple, ne sortant que pour se rendre au bureau et, quatre ou cinq fois l'an, comme aujourd'hui, pour dîner chez cette amie de la rue de Seine. Je dis que moi aussi je menais une vie rangée, mais qu'il m'arrivait de m'ennuyer, le soir, quand j'étais seul dans ma chambre.

— Mais quand vous allez au Quartier Latin ? me dit-elle en souriant d'un air fin.

Je me sentais partagé entre le désir de paraître celui qui a assez d'argent pour mener la vie à grandes guides et qui ne travaille que pour se distraire, et la crainte qu'elle eût en horreur les jeunes gens dissipés. Je lui répondis :

— Au fond, ce n'est pas dans mes goûts.

— Allons, Monsieur Corniaux ! dit-elle. Vous devez bien trouver quelques consolations, et quelques distractions ?

— Jamais, Mademoiselle ! affirmai-je. Moi, ce qu'il me faudrait, c'est la vie à deux.

Sans doute devina-t-elle où je voulais en venir, car

elle détourna la conversation comme nous débouchions sous les arcades du Palais-Royal. Je n'avais plus du tout envie d'aller chez les Duverne. Tout en prononçant pour la forme des phrases quelconques, je pensais à profiter de cette rencontre plus qu'inespérée pour passer ma soirée avec Mlle Davesne, comme si ce n'avait pas été vrai qu'elle allât retrouver sa mère rue de Seine, mais, bien entendu, je n'osais pas le lui demander. J'espérais que, le moment venu de nous quitter,... nous resterions ensemble. Il n'en fut rien. Quand nous eûmes traversé le pont des Arts, elle me dit :

— Eh bien, alors, au revoir, Monsieur Corniaux. A demain, n'est-ce pas ?

Avec les idées que je venais de me faire, je fus aussi surpris — mais désagréablement, — qu'au moment où tout à l'heure je l'avais rencontrée. Je ne me crus pas le droit et je n'eus pas l'audace d'insister.

— A demain, certainement, Mademoiselle ! dis-je, déçu. Enchanté d'avoir fait route avec vous.

J'eus envie de la suivre ; mais je me dis que si, se retournant, elle m'apercevait, elle pourrait penser que je l'espionnais, et je m'en allai par les quais, très excité d'avoir marché une demi-heure si près d'elle, et me gourmandant, après coup, d'avoir été si bête. Je n'avais qu'à lui offrir d'entrer avec moi dans un café. Rien ne m'autorisait à croire qu'elle n'aurait pas accepté. Nous nous serions assis dans un coin où, peut-être, je me serais décidé à lui dire que depuis des mois j'étais amoureux d'elle. Maintenant, tout était à recommencer. Et j'allais chez les Duverne avec une idée de derrière la tête.

Rue de la Harpe, du bureau de l'hôtel, on me répondit sur un ton sec :

— Au dernier, la deuxième porte à gauche.

Dame ! Ça ne valait pas nos maisons propres et claires de Batignolles. Ce fut Valentine qui vint m'ou-

vrir. Bien que la chambre ne fût éclairée que par une bougie, je fus comme ébloui. Valentine n'était plus la gamine, ni même la jeune fille que j'avais connue, irritante comme un fruit vert ; elle était devenue une vraie jeune femme, qui sentait la bête fauve, une bête souple et gracieuse, sur qui tous les mâles voudraient bondir. En face d'elle, Mlle Davesne aurait fait figure de petite bourgeoise indifférente. Je lui dis, la gorge sèche :

— Tu es donc toute seule ?

— Oui, me répondit-elle. Ma mère vient de descendre.

Je ne pouvais plus avaler ma salive. Dans la grille, du charbon de terre brûlait. De la chambre misérable je ne voyais rien que Valentine debout devant moi, avec la lumière de la bougie et le feu en plein dans ses cheveux roux. Le lit n'était même pas fait. Elle me regardait bien en face, avec un petit rire imperceptible.

— Enlève donc ton pardessus ! me dit-elle.

J'obéis machinalement. En le déposant sur le pied du lit, je rencontrai le bras de Valentine, que je ne lâchai point. Je lui pris l'autre ; elle ne protesta pas. Je la courbai, la renversai, et je l'eus sur ce lit où elle couchait avec sa mère, sur ce lit où plus d'une fois Lagoutte lui-même avait dû la renverser. Mais, sur le moment, je ne pensai qu'à elle et qu'à moi. Toutes les années de ma première jeunesse me retraversèrent le cerveau dans un rapide tourbillon. Mes lèvres n'avaient pas rencontré les siennes depuis le jour du baiser dans la boutique.

Quand sa mère rentra, nous étions assis en face l'un de l'autre, de chaque côté de la cheminée. Nous causâmes. Comme je m'étonnais qu'elles fussent logées à l'hôtel et que Valentine ne travaillât point, elle me dit :

— Avant de partir d'Autun, j'ai préféré vendre nos

meubles. De les amener ici, ça m'aurait occasionné trop de frais. J'en ai tiré trois cents francs. Quant à Valentine, certainement qu'elle pourrait travailler ! Mais jusqu'à présent nous nous étions tirées d'affaire.

Ainsi, de leur vie d'autrefois, il ne restait plus rien, aucun de ces témoins que sont les vieux meubles auxquels on s'attache malgré tout. Moi, par exemple, qui aime beaucoup vivre à Paris, je suis content d'y retrouver chaque soir mon lit et mon armoire qui me rappellent mon pays. Quant à leur vie à venir, il était clair qu'elles ne s'en tourmentaient guère. Mais, plus je regardais Valentine, et plus j'étais émerveillé. Ce n'était pas que Mlle Davesne fût laide ni qu'elle manquât d'élégance, mais, ce que j'avais imaginé avec elle, c'était une vie tranquille d'employés qui chaque matin vont ensemble à leur travail. Devant Valentine, au contraire, il me venait des désirs fous d'avoir beaucoup d'argent pour l'entretenir à ne rien faire. Mon vieil amour, ma vieille passion longtemps endormis se réveillaient. Quant à elle, de ses yeux à moitié fermés elle regardait le feu.

— A présent, continuait la Duverne, c'est la fin. Nous brûlons notre provision de charbon pour ne pas avoir à l'emporter avec nous. Depuis hier on n'a pas vu Lagoutte. J'ai essayé de le rejoindre ; il n'y a pas eu moyen.

J'étais comme ivre. Je saisis mon portefeuille où je pris deux billets de cent francs : devant Valentine, que je venais de posséder, je voulais faire le magnifique.

— Laissez-le donc tranquille, dis-je, votre Lagoutte ! On se tirera d'embarras sans lui !

Et avant de les lui remettre, j'agitai mes deux billets. La Duverne n'en revenait pas. Elle m'embrassa. Ce contact me fit froid et me gêna. Valentine fit celle qui ne remarquait rien. Mais, en même temps, j'étais fier de moi. Moi qui ai toujours eu des soucis d'honnê-

teté, — je ne dis pas : de vertu, — les circonstances, après que j'avais été l'amant de la maîtresse de mon père, m'avaient amené à devenir l'amant de la fille de ma maîtresse. Si j'avais lu cela dans un feuilleton, j'en aurais été épouvanté. Comme je le vivais pour mon compte, bien qu'extraordinaire, cela me paraissait tout naturel. Et puis, j'avais cessé d'être le mouton pour jouer enfin, à mon tour, le rôle du bélier. Que Valentine n'eût pas pour moi les mêmes regards soumis que pour Lagoutte, je le remarquais bien, malgré l'espèce d'ivresse où j'étais, mais je n'en souffrais pas.

Trop bien parti pour m'arrêter en aussi beau chemin et ne voulant pas me séparer si tôt de Valentine, je dis :

— Maintenant, nous allons descendre prendre l'apéro, et nous dînerons ensuite.

Après tout, ces cinq cents francs que m'avait donnés ma mère, lors de mon départ, et que j'avais à peine entamés depuis cinq mois, n'avais-je pas le droit de les avoir déjà dépensés ? Puisqu'ils me restaient presque intacts, je pouvais bien en sacrifier une partie : jamais l'occasion ne se présenterait plus belle qu'en ce jour où, pour la première fois, j'avais possédé Valentine. Après, s'il m'en fallait d'autres, eh bien ! J'écrirais au pays. Tous mes plans étaient renversés. Toutes mes idées d'économie fuyaient à la débandade. En ce moment, j'aurais donné la moitié de ma vie pour pouvoir donner cent mille francs, et j'aurais emmené Valentine avec moi, en voiture.

Presque en face de leur hôtel, elles connaissaient un restaurant qui me rappela celui de Chanteloube : c'était plutôt une gargote, mais il y faisait chaud, et l'on y respirait des odeurs de bonne cuisine. J'ai toujours eu grand appétit, mais particulièrement entre vingt et trente ans, et je suis de ceux à qui les grandes émotions creusent l'estomac, et qui trouvent merveilleux le fumet d'un simple ragoût de mouton. Je m'ar-

rangeai de manière à être assis en face de Valentine pour pouvoir la toucher de toutes les façons qu'il m'était possible : du pied et du genou. Elle se laissait faire avec indolence, mais sans déplaisir. C'est qu'il n'en était pas avec elle comme avec mes rencontres de hasard que je quittais tout de suite ; j'aurais voulu ne pas me détacher d'elle. J'étais bien pris, ce soir-là ! Et il le fallait, pour que je dépense ainsi mon argent. N'importe ! même aujourd'hui encore, je ne le regrette pas. Cependant, sa mère, elle et moi, tout en buvant l'apéritif, nous parlions du pays, qu'elles n'avaient pas revu depuis des années, et d'Autun, où elles n'avaient pas du tout l'intention de retourner.

— Des trous ! disait Valentine. Je suis fameusement contente d'être ici !

— Et moi, donc ! ajoutait la Duverne qui s'efforçait de minauder.

En face d'elle, elle avait pourtant une glace où elle aurait dû se voir. Je la trouvais ridicule, mais elle ne s'apercevait de rien. Parfois elle allait jusqu'à me prendre le bras, que je retirais doucement en ayant l'air de n'y pas penser. Je me disais qu'avec ses deux cents francs elle devait être complètement heureuse, ayant toujours été de ces femmes qui vivent au jour le jour. Sa bonne conduite, sa piété même chez les de Varolles, tout ça n'avait été qu'un feu de paille. Son vrai tempérament, je l'avais connu chez nous, et à Autun lorsqu'elle était femme à tout faire chez Berdaine. Il y avait bien certaines choses auxquelles je pensais. Puisque, par ma faute encore, elles m'étaient retombées sur les bras, je devais m'arranger pour que la charge ne me fût pas trop lourde. Valentine et même la Duverne, étaient d'âge à travailler. Mais je remettais à une autre fois de leur en parler. Aujourd'hui j'étais trop content. Le dîner commença, se poursuivit et s'acheva dans la joie. Et ce fut la Duverne elle-même qui dit à Valentine, quand nous sortîmes vers neuf heures :

— Tu peux bien lui faire un bout de conduite si tu veux. Il n'est pas tard.

— Mais tu es peut-être fatiguée? demandai-je à Valentine, avec la crainte qu'elle me répondît qu'elle l'était en effet.

— Ma foi, non! dit-elle sans grand enthousiasme.

Mais je ne lui en demandais pas plus. Nous remontâmes par le boulevard Sébastopol. Elle ne fit aucune difficulté pour entrer avec moi daus un de ces hôtels où toute la nuit défilent les filles et les passants qu'elles racolent. J'en fus un peu étonné, mais je ne pensais pas à m'en plaindre.

IV

Le lendemain matin, je l'avoue à ma honte,ce fut à contre-cœur que je pris le chemin du bureau. J'avais d'ailleurs mal à la tête parce que, sortis de l'hôtel, Valentine et moi nous avions bu. Pour rester toute la nuit avec elle j'aurais volontiers continué, tant elle m'avait pour ainsi dire ensorcelé, mais vers onze heures elle avait à toute force voulu partir. Quant à Mlle Davesne, j'étais irrité contre moi-même, presque autant que lorsque je songeais à la Duverne. Elle me faisait maintenant l'effet d'une poseuse, et, ma foi! pas si jolie que longtemps j'avais cru. Arrivée avant moi, elle s'attendait sans doute à ce que j'aille lui serrer la main. Je n'en fis rien. Elle penserait ce qu'elle voudrait : ça m'était égal. Toute la journée, je travaillai distraitement, ruminant mon bonheur et me traçant un nouveau plan de vie.

D'abord, j'allais écrire à ma mère pour lui demander

de l'argent, ce qu'elle pourrait m'envoyer, deux cent cinquante francs par exemple. Je réduirais mes frais personnels en prenant chez moi mes repas, au lieu de continuer chez Chanteloube. Enfin je tâcherais de trouver du travail en dehors de ma banque ; avec ma belle écriture, je serais vite agréé. Et je calculais : « Des 450 francs que j'avais encore hier, il m'en reste 230 ; avec les 250 que m'enverra ma mère, ça me fera 480. Je gagne par an 1.300 francs, soit, par mois, 108 fr.33 centimes, plus 50 que m'envoie régulièrement ma mère, soit 158 francs. Qu'avec des écritures en dehors je réalise seulement 42 francs, je disposerai d'un budget mensuel de 200 francs. En m'arrangeant pour n'en dépenser pour moi que la moitié, il me restera 100 francs pour Valentine, plus ma provision de 480 francs en cas de besoin urgent. » Ça n'était pas mal, et je n'étais pas mécontent. Mais il va sans dire que j'aurais préféré être beaucoup plus riche. J'allais jusqu'à envisager le cas où Valentine voudrait se mettre en ménage avec moi ; on voit que je ne doutais de rien. Et j'attendais avec grande impatience que le moment vînt, de sortir.

Ce ne fut pas, cette fois, Valentine qui m'ouvrit, mais la Duverne. Et je fus en même temps très étonné et très contrarié de voir Lagoutte dans la chambre. Assis près de la fenêtre qui donnait sur une cour intérieure maussade et sombre, pas loin de Valentine elle-même assise sur le lit, il ne se dérangea pas pour me serrer la main.

Moi, je ne bougeai pas non plus, faisant comme s'il n'avait pas été là. Mais c'est façon de parler, car je ne pouvais pas ne point le voir se balançant sur sa chaise, la jambe gauche repliée sur la droite et, selon son éternelle habitude, les pouces aux entournures du gilet. Il m'agaçait et m'irritait à un point que je ne peux dire ; et c'était bien pis encore quand je voyais Valentine le regarder, presque sans retenue, avec

soumission et admiration. Hier j'avais pu la croire détachée de lui. Comme une fois sortis de cet hôtel du boulevard Sébastopol, dès le premier bock je mettais la conversation sur Lagoutte, elle m'avait répondu :

— Laisse-le donc tranquille où il est, et n'y pense pas plus que moi.

Je n'en revenais pas : elle avait donc menti ? Je pensai d'abord faire claquer la porte et partir. La Duverne dut deviner mes intentions. Me retenant par le bras, tout de suite elle engagea la conversation en parlant au hasard de ce qui lui vint à l'idée. Je répondais n'importe quoi pensant au fond de moi-même à ce que tout à coup je venais de découvrir. Je me disais :

— Ils se sont arrangés tous les trois pour me rouler. Qu'elles soient restées deux jours de suite sans le voir, c'est peut-être vrai, mais c'était convenu. Autrement, il ne serait pas venu aujourd'hui. Hier, ma visite annoncée, la Duverne a fait pour moi comme pour lui : elle s'est absentée au bon moment ; peut-être même qu'elle a guetté mon arrivée du tournant de la rue ou de dessous une porte, et elle est remontée quand elle a jugé que ça devait être fini. Cette petite garce de Valentine, en somme je l'ai eue pour de l'argent, comme une fille des rues. Certainement, je ne l'ai payée qu'après, mais elle devinait bien que je ne m'en irais pas comme ça, puisque j'étais venu, et je l'ai payée cher. Je ne m'en plains pas, puisque j'avais envie d'elle depuis plus de dix ans, mais tout de même je l'ai payée cher.

Et je me répétais ces mots avec amertume, sans que mon désir en fût diminué, bien au contraire. J'enrageais de n'être pas seul avec elle, pour bondir encore dessus. Et Lagoutte, toujours se balançant, s'était mis à me regarder bien en face en affectant de siffloter avec ironie. J'étais joué, et de quelle façon ! J'étais bien resté le mouton de la farce tout en me croyant devenu le bélier. Mais pouvais-je leur crier qu'à

présent j'y voyais clair ? Pouvais-je dire à Lagoutte :

— Hier, à cette même heure, à la place même où elle est assise aujourd'hui, je l'ai eue ?

Car je pensais bien que, tout de même, elle n'avait pas été jusqu'à le lui raconter. C'était un secret entre elle et moi ; si la Duverne s'en doutait, ça m'était égal. Seulement, que Lagoutte fût installé là comme chez lui, dans cette chambre qu'elles auraient dû évacuer si la veille je ne leur avais pas donné deux cents francs, cela augmentait encore mon irritation, et je trouvais que Valentine ne se montrait guère reconnaissante de mon geste. Elle estimait même, peut-être, que je n'avais pas été assez généreux ? Enfin, Lagoutte revenu, cela signifiait qu'elles n'étaient plus à ma charge. Tous mes projets étaient détruits. On pensera que cela aurait dû me faire plaisir : certainement, dans un sens, celui du porte-monnaie. Mais, dans un autre, j'aurais voulu avoir Valentine pour moi tout seul, et il n'y avait, comme on dit, encore rien de fait. Donc, brusquant les choses, je dis à la Duverne :

— Je crois qu'aujourd'hui je suis de trop ici. Hier, ça n'était pas la même chanson. Je m'en vais. Au revoir !

— Qu'est-ce qui te prend ? s'écria-t-elle. Tu vas te dépêcher de rester ! Je voudrais bien voir ça !...

Comme Lagoutte continuait de me regarder ironiquement, je n'y résistai pas. J'attrapai ce qui me tomba sous la main, un petit banc, je crois, que je lui lançai à la volée, au risque de briser une vitre : il est vrai que j'avais laissé de l'argent pour la remplacer. Il ne perdit rien de son flegme, se contentant de dire :

— Mal visé ! C'est à recommencer.

Valentine s'était mise debout, pendant que sa mère, plus qu'interloquée, disait :

— Mais enfin, Jean, qu'est-ce que tu as ?

Au lieu d'avoir conservé tous mes avantages en faisant mine d'être indifférent à la présence et à l'indiffé-

rence même de Lagoutte, en me démasquant je venais de me mettre en état d'infériorité.

— Qu'est-ce qu'il a, dis-je, à me regarder comme ça depuis que je suis entré ?

— Un chien regarde bien un évêque ! marmonna-t-il en ricanant.

— Tais-toi ! criai-je. Ou je saute sur toi et je t'étrangle.

— Allons, Jean ! faisait la Duverne. Calme-toi !

Cependant Valentine haussait les épaules en se détournant de moi : ce n'était pas pour m'apaiser. Et j'allais sortir tout ce que je venais de ruminer, quand la Duverne s'entremit.

— M. Henri, dit-elle (ainsi, elle l'appelait toujours M. Henri ?), vous avez des torts tous les deux. Mais il ne sera pas dit que deux vieux amis comme vous se seront disputés chez moi. (Il était joli, son « chez moi » ! Et, si elle l'avait encore, c'était grâce à qui, à Lagoutte ou à moi ?) Allons ! Serrez-vous la main. et que tout soit fini !

Comme nous ne bougions ni l'un ni l'autre :

— Voyons, M. Henri ! reprit-elle. Voyons, un bon mouvement ! Et toi, Jean ?

J'attendais, alors que j'aurais bien mieux fait de m'en aller. Mais il me tendit la main, mollement, et je ne la refusai point, par faiblesse de caractère.

— Maintenant que vous voilà réconciliés, dit la Duverne, elle allait bien vite !, j'offre l'apéritif à tout le monde.

Pour ce que ça lui coûtait ! Elle aurait mieux fait de dire : « C'est Corniaux qui l'offre. » Mais elle était ainsi faite, ne connaissant point la valeur de l'argent, le gaspillant lorsqu'elle en avait, criant misère quand elle voyait sa bourse vide. Dans la gargote où nous avions dîné la veille, Lagoutte se dégela un peu : il consentit même à rire, mais je n'avais réussi à m'asseoir ni à côté, ni en face de Valentine. Bien que je me sois rendu

compte que toutes deux elles m'avaient dupé la veille, je restais violemment amoureux de Valentine, à tel point que, contre toute apparence, je me faisais fort de la détacher, à la longue, de Lagoutte et de me la conquérir. Nous parlâmes du temps passé, principalement d'Autun et du service militaire, en laissant de côté, bien entendu, l'histoire de la nuit où Martin l'avait trouvé, en bonne compagnie, couché dans son propre lit. Et, ma foi ! je ne fus pas peu surpris d'entendre mon Lagoutte s'exclamer — si l'on peut dire cela de lui qui ne parlait guère que par phrases courtes :

— Autun ! La bonne vie ! Pas comme ici ! Mais j'y retournerai... m'y établirai.

Valentine avait-elle entendu ? Je ne m'en aperçus pas. Mais, à la réflexion, je cessai de m'étonner. Le tempérament de Lagoutte, c'était celui de ces hobereaux et de ces bourgeois à qui, peut-être, pendant une certaine partie de leur jeunesse, a plu la vie de Paris, mais qui s'en sont vite lassés. Ce qu'il leur faut, c'est la province ou la campagne, la petite ville, ou le château isolé dans les champs, mais pas très éloigné de celle-ci où ils peuvent venir aussi souvent qu'il leur en prend fantaisie. Paris est trop compliqué pour eux, comme il l'est pour nous, les employés, mais, pour nous, c'est autre chose en plus ou en moins, notre fortune ne nous permettant pas de goûter à tous les plaisirs qu'eux, malgré tout, pourraient s'offrir : mais ils n'y tiennent plus, après en avoir tâté. C'est en province et c'est à la campagne que, dans leurs grandes salles à manger ou dans des auberges qu'ils sont seuls à connaître, ils éprouvent le plus de joie à rester des heures de suite le ventre à table, qu'ils peuvent chasser jusqu'à ce qu'ils tombent de fatigue, mettre enceintes leurs servantes et leurs bonnes, courtiser des femmes qu'ils connaissent depuis longtemps, se rencontrer entre intimes dans des cafés où ils font la partie avec le patron, venus de chez eux en pantoufles et nu-tête. Et je voyais

très bien mon Lagoutte, établi pharmacien à Autun, prenant rapidement du ventre, et y recommençant la vie qu'il y avait menée collégien et soldat. Il se marierait, et, au bout de quelques mois, se mettrait à tromper sa femme.

— Tu n'as peut-être pas tort, lui dis-je. Mais Paris, c'est tout de même rudement intéressant ! Il n'y a que là qu'on trouve de ces grandes administrations comme celle où je suis employé.

Je pensais que peut-être il allait m'en complimenter, et j'en aurais été heureux, mais il se contenta de dire :

— Moi, je commence à m'y embêter, mais ça ne durera pas autant que moi.

Puis, comme ébloui par la perspective de la vie qui l'attendait à Autun, il dit :

— J'offre à dîner, ce soir, mais pas ici. Patron, une autre tournée ! Valentine, va t'habiller, vous aussi, Mme Duverne, si vous voulez.

Suivant son habitude quand nous étions tous les trois réunis, Valentine ne disait à peu près rien à Lagoutte, mais je vis bien qu'elle se retint de lui sauter au cou : devant moi, elle n'osa pas. Pourtant, je n'aurais pas pu protester : n'étaient-ils pas comme mari et femme?

Quant à la Duverne, elle dit en minaudant :

— Oh ! mais, M. Henri, je suis trop vieille, moi ! Et puis, je n'ai rien à me mettre.

— Comme vous voudrez, répondit-il brutalement.

Elle n'en partit pas moins avec Valentine, et nous restâmes seuls, Lagoutte et moi.

Je me faisais mes réflexions. Je me disais : « Qu'il ait manqué d'argent, hier, pour leur payer leur chambre, ça n'est pas possible. Maintenant, je le vois comme si je l'avais fait. Il a besoin de femmes, mais il doit s'arranger pour qu'elles ne lui coûtent à peu près rien. Sous des dehors de viveur, il doit surveiller de très près ses intérêts, et ne lâcher un louis qu'à bon

escient. S'il m'invite ce soir à dîner, c'est une façon de me rendre la vingtième partie de ce que j'ai donné hier à sa place, en imbécile que je suis. Bien entendu, je ne le regrette pas, du moins pour l'instant. Mais, après tout, rien ne l'obligeait à m'inviter. Je n'y songeais même pas. » Et, ne m'attardant point à trop peser le pour et le contre, je conclus que Lagoutte en valait d'autres. La perspective me souriait de passer encore cette soirée avec Valentine. Peu m'importait que Lagoutte, et peut-être aussi la Duverne, fussent entre nous deux.

— Alors, lui demandai-je, avec Valentine ça va comme tu veux ?

Qu'on se représente que, depuis le mois d'octobre de l'année précédente, nous n'avions pas eu une seule conversation. Il consentit à se déboutonner comme il n'avait pas fait depuis très longtemps ; et moi, tout heureux d'avoir reconquis son amitié et de recueillir ses confidences, je l'approuvais tantôt de la tête, tantôt d'une exclamation ou d'une phrase, en regrettant le geste de colère qui tout à l'heure m'avait fait lui lancer le banc. S'étant, il ne savait comment, procuré son adresse, la Duverne avait, comme il disait, « rappliqué » à Paris au commencement de novembre, s'excusant de le déranger et lui affirmant bien qu'elle ne venait pas du tout avec l'intention de l'embêter, mais que, ne connaissant personne à Paris, elle serait heureuse de l'y avoir comme conseil. Pour elle la vie n'aurait plus été tenable à Autun du jour où Valentine était sortie de l'hôpital. « Ce qui est fait est fait » disait-elle. « Il n'y a plus à y revenir. M. Henri, je ne vous en veux pas, et elle est aussi coupable que vous. Mais on ne peut pas aller contre les sentiments, n'est-ce pas ? » Mais je voulais savoir.

— Enfin, dis-je, Valentine, est-ce qu'elle t'assomme, ou est-ce qu'elle t'amuse ?

Il eut un geste vague et ne me répondit pas. J'en

conclus qu'il tenait à elle plus qu'il ne l'avouait.

A son tour, il me demanda :

— Et la vieille ? Ça continue comme là-bas ?

Moi, je ne me contentai pas d'un geste vague.

— Il y a beau temps que c'est fini ! répondis-je. Si elle n'était pas venue me relancer l'autre jour, après toi, du reste, j'ignorerais encore si elle est à Paris ou chez les Zoulous.

— Et qu'est-ce que tu lui as donné ?

— Deux cents francs, dis-je sur un ton mi-piteux, pensant bien qu'il allait me prendre pour une poire, mi-triomphant, pour lui prouver qu'on peut n'être pas fils de pharmacien et ne pas être à court d'argent.

— Elle m'a dit cent, la salope ! s'écria Lagoutte qui se tut aussitôt.

Tout ça n'était que trop clair. De toute évidence il y avait eu de leur part une machination, et j'allais jusqu'à me demander si Lagoutte n'aurait pas conseillé à Valentine de se laisser faire. Mais la Duverne réapparut, nu-tête, suivie de Valentine qui, chapeautée, était plus ravissante et plus excitante encore.

— Non ! dit la Duverne. J'ai réfléchi que je vous ferais honte. Je vais dîner ici tranquillement.

Je me dis qu'à ce jeu dans quelques jours il ne lui resterait plus rien de mon argent, mais elle irait se faire pendre ailleurs. Aider la fille, je ne demandais pas mieux, et encore sous certaines conditions. Quant à la mère, j'en avais assez.

Nous partîmes donc tous les trois.

— Où est-ce que nous allons ce soir ? dit Valentine. Au Panthéon ? A la Lorraine ? Au Pascal ? Au Soufflot ?

Aucun de ces quatre noms ne me disait quoi que ce soit, mais il fallait, pour en parler ainsi, qu'elle y eût déjà dîné plus d'une fois avec Lagoutte.

— Où tu voudras, répondit-il. Et toi, Corniaux ?

Moi, je n'avais pas de préférence, et pour cause, mais je ne voulus pas avouer que je ne connaissais

rien de la vie du Quartier Latin. Ils se décidèrent pour la Lorraine, qui me parut bizarre et ridicule avec ses vitres qui ressemblent à ces vitraux qu'on voit dans les églises. Il y avait de la musique qui faisait beaucoup de bruit et, comme si ça ne suffisait pas, presque tout le monde chantait ; et, tout le monde, c'était de ces gars dont j'ai déjà parlé, que je détestais à cause de leurs cheveux longs. Jamais de ma vie je n'avais vu çà. Jamais je n'avais mangé ailleurs que chez Chanteloube, ni pénétré dans d'autres cafés que ceux des boulevards, et encore pas dans les plus grands. Dès l'abord, je fus abasourdi et gêné. Tous ces gars-là, avec leurs femmes dont plusieurs fumaient la cigarette, j'avais beau les mépriser : je me disais qu'à ma mise ils allaient tout de suite deviner qui j'étais, et m'expulser. Il n'en fut rien, et je suivis Lagoutte et Valentine qui, se faufilant entre les chaises, finirent par trouver une table libre. Une fois assis et moins en vue, je recouvrai mes esprits. Je m'acclimatai et, cinq minutes après, il me sembla que j'avais toujours connu cette brasserie et toutes celles du Quartier qui lui ressemblent. Mais c'était une tout autre vie que je découvrais en regardant ces femmes, très jeunes pour la plupart et, ma foi ! jolies, avec des manières qu'on ne voit pas à celles qui travaillent de l'autre côté de la Seine. Et je pensais qu'après tout il n'est pas désagréable d'avoir en province des parents riches qui vous envoient assez d'argent pour que vous fassiez la fête une partie de la nuit. Quand je me revoyais jouant aux cartes, tous les soirs, dans la boutique mal éclairée de Chanteloube, je trouvais qu'il y avait loin de ma vie à celle que menait Lagoutte, beaucoup plus libre que moi. Et je finissais par me dire — il fallait que je sois devenu fou ! — que, d'être employé, même dans une grande administration, çà n'était pas grand'chose, qu'on y gagnait à peine sa vie, c'est-à-dire de quoi se loger petitement, et manger tout juste à sa faim, et

se payer des plaisirs pas trop coûteux, tandis que les étudiants s'offrent tout ce qu'ils veulent et avec de l'argent qui leur tombe du ciel. Et cette musique qui jouait des airs comme jamais je n'en avais entendu de pareils, et qui faisaient penser à des tas de choses !... Valentine écoutait en secouant la tête de droite à gauche. Elle était assise à côté de Lagoutte, et moi en face d'elle. Sur son pied j'essayai de poser tout doucement le mien pour la toucher, si peu que ce soit, mais elle le retira. J'en fus mortifié : hier, elle s'était montrée moins sauvage. Non contente d'écouter la musique, elle regardait de tous côtés, et j'étais surpris de ce que l'on ne fît pas plus attention à elle, tant elle me semblait être la plus jolie de toutes. Tout ce mouvement, tout ce bruit si nouveau pour moi m'ayant donné des envies de faire la fête, j'exigeai qu'avant de dîner aux frais de Lagoutte on prît, aux miens, un nouvel apéritif. Je voulais que Valentine constatât que je n'étais ni en reste, ni à court d'argent, et qu'un employé vaut un étudiant. Il dut en être ainsi, car elle battit des mains en disant :

— Chic ! Ce soir je veux me saoûler.

Dit par elle, le mot ne me parut pas grossier, tant elle y mit de gentillesse et de malice. A Lagoutte elle demanda une cigarette qu'elle fuma, les deux coudes sur la table, la main gauche à la hauteur de la bouche ; et la cigarette passait de ses lèvres à ses doigts et de ses doigts à ses lèvres. Elle renvoyait tout de suite la fumée comme quelqu'un qui n'a pas encore l'habitude.

Or, ce ne fut pas elle qui se saoûla, mais bel et bien moi. Les apéritifs y contribuèrent sans doute, et le vin, mais aussi Valentine qui, à un moment donné, comme sous la table je la pressais du genou, non seulement cessa de se retirer mais sembla me répondre. Mon sang ne fit qu'un tour, en même temps que j'enveloppais d'un regard de pitié Lagoutte qui,

s'empiffrant, ne se doutait de rien. Cette fois, je l'avais conquise. Je la tenais bien, et ne la lâcherais pas. Et j'étais impatient de sortir pour voir ce qui allait se passer, je veux dire : comment elle allait s'y prendre pour plaquer Lagoutte et s'en aller avec moi. Elle ne dut pas avoir cette peine, puisque le lendemain matin je me réveillai, tête malade et bouche amère, dans une chambre que je ne connaissais pas, près d'une femme qui dormait tranquillement. Mon premier soin fut de regarder quelle heure il était. Comme je me levais pour chercher ma montre dans mon gilet (le froid me pinçait aux jambes, et le moindre mouvement que je faisais me causait des douleurs plus violentes à la tête et me valait des envies de vomir), elle se réveilla à son tour. Je lui demandai où nous étions.

— Chez moi, dit-elle, rue Monge.

Ce nom ne me disait rien, mais je ne voulus pas avouer mon ignorance. C'était peut-être très loin, à l'autre bout de Paris. Comment allais-je faire pour me rendre au bureau ?

— Tu as bien le temps de partir, me dit-elle. Recouche-toi donc ! Quelle heure est-il ?

—Sept heures et demie, répondis-je.

Mais je ne me recouchai pas, dégoûté que j'étais de moi-même. Vraiment j'allais bien. Depuis deux jours je menais une belle vie. La chambre me paraissait sinistre et, tout en me passant de l'eau sur le visage, je claquais des dents. Dans la mienne, sans doute, en me levant je ne trouvais pas non plus de feu, mais j'y étais au milieu d'objets et de meubles familiers, et je n'avais qu'à allumer mon réchaud à alcool pour avoir au bout de quelques minutes de l'eau chaude. Ici, plus que dépaysé, j'étais perdu. J'avais hâte d'être dehors, loin de cette femme qui m'agaçait et me répugnait, comme un témoin de ma bêtise. Je m'habillai rapidement, et partis. Sur le trottoir je demandai mon chemin à un balayeur.

— Tout droit jusqu'au boulevard Saint-Michel, me dit-il.

Rassuré sur ce point, pour être fixé sur un autre qui me tenait à cœur, j'ouvris mon porte-monnaie et constatai que, dans la soirée, j'avais dépensé plus de cinquante francs. Je me rappelai que, sortis de la Lorraine, nous étions descendus au bar du Panthéon où j'avais tenu à offrir le champagne et des boissons anglaises. Une femme, que connaissaient Lagoutte et Valentine, celle avec qui j'avais passé la nuit, s'était jointe à nous, et voilà ! Je calculai qu'à ce jeu j'aurais plus vite fait encore que la Duverne d'épuiser ma réserve d'argent, et j'allais, transi et mourant de soif, par ce matin du premier mars, en regardant l'eau claire couler le long des trottoirs, avec des envies de m'allonger pour m'abreuver. Je m'infligeai cette punition de n'entrer nulle part pour boire vin blanc ou café au lait : pour rattraper mes dépenses, j'allais me mettre à faire des économies. « Ah ! me disais-je, j'ai encore été bien roulé ! C'est Lagoutte qui m'invite, et c'est moi, imbécile que je suis, qui fais plus de frais que lui ! Comme il doit rire en y pensant ! » Quelle autre vie, et plus conforme à mes goûts, j'aurais menée avec Mlle Davesne devenue ma femme ! Je me demandais si Valentine ne m'avait pas répondu du genou pour m'exciter et me pousser à la dépense, et si ce n'avait pas été pour se débarrasser de moi qu'elle avait fait signe à cette femme de se joindre à nous. Certainement, si j'avais passé la nuit avec elle, mes sentiments, ce matin-là, n'auraient pas été les mêmes. Tout ça, c'était la basse noce qui ne laisse qu'amertume à l'âme comme aux lèvres, et j'enviais le sort de tous ceux que je rencontrais ou dépassais, employés comme moi, se rendant à leur travail, seuls ou accompagnés de leur femme ou de leur petite amie, tous frais et dispos, bien lavés, bien peignés, lestés d'une bonne soupe ou d'un café chaud, après une bonne

nuit dans un lit propre. Je prenais de fermes résolutions ; et, à mesure que j'avançais, mes remords étaient diminués par l'espoir et par la volonté qui s'ancrait en moi de reprendre une vie meilleure. Quand j'arrivai Chaussée-d'Antin, à l'endroit d'où l'on commence à distinguer l'heure à l'horloge de la Trinité, je constatai qu'il n'était que huit heures et demie. Puisque j'étais en de si bonnes dispositions et qu'il était encore vraiment un peu tôt pour arriver au bureau. Je m'accordai l'autorisation d'entrer dans un café Biard où, pour m'encourager à persévérer, je m'offris un vin blanc gommé, puis un café bien chaud.

V

Des jours passèrent, pendant lesquels je mis mes projets à exécution, mais il ne s'agissait plus d'économiser cent francs par mois pour entretenir Valentine. Je voulais simplement rattraper tout cet argent qu'en deux jours j'avais si bêtement dépensé. Cessant d'aller chez Chanteloube, je pris tous mes repas, à midi et le soir, dans ma chambre. Je trouvais de la distraction et du plaisir à faire moi-même ma cuisine. A midi, je ne disposais que d'une heure un quart : c'était un peu juste. J'arrivais pourtant à me tirer d'affaire à la satisfaction de mon estomac.

J'avais quand même écrit à ma mère pour lui demander une avance de cent oû deux cents francs, faisant valoir que, lors de mon arrivée à Paris, j'avais eu certaines dépenses extraordinaires que j'inventais après coup. Si j'avais pensé que, pour me les envoyer, elle dût se priver, je ne les lui aurais pas deman-

dés, mais je me disais que, somme toute, ils ne courraient pas plus de risques et seraient tout aussi bien dans mon portefeuille qu'à dormir dans un des tiroirs de son armoire.

J'avais aussi renoué mes relations, si j'ose parler ainsi, avec Mlle Davesne. Elle avait bien remarqué mon silence d'une journée, mais pour le mettre au compte d'une discrétion de bon aloi. Moi, comme on doit penser, je m'étais abstenu de lui en dire le véritable motif. Nous nous parlions peu, mais ce peu était beaucoup plus que rien, et Lereuil me disait :

— Est-ce que c'est à cause d'elle, Corniaux, que vous ne venez plus chez Chanteloube ? Et Desmoulins :

— Je le savais bien, que vous seriez pincé un jour ou l'autre ! Mais rappelez-vous ce que je vous ai dit : méfiez-vous ! Est-ce que c'est pour le bon motif ?

Je répondais à Desmoulins :

— Ni pour le bon, ni pour le mauvais !

Et à Lereuil :

— Laissez-moi donc tranquille ! Ça n'a aucun rapport.

Mais je m'apercevais bien qu'ils n'en pensaient pas moins.

J'appris, ce que j'aurais pu savoir depuis longtemps si je m'en étais occupé, qu'elle habitait avec sa mère rue des Moines, tout près du Square des Batignolles. Comme les jours allongeaient, j'allai faire un tour par là, un soir, en sortant du bureau, avant de rentrer chez moi. On pourra dire que je ne suis pas curieux, et c'est bien vrai. Depuis quatre mois que je vivais dans ce quartier, pas une fois je n'avais dépassé ma maison dans la direction du nord, celle de la grande gare aux marchandises. Ce que je découvris d'abord, ce fut l'église, qui me fit une drôle d'impression, puis, derrière, le square, avec son ruisseau, son bassin, ses pelouses, ses statues et ses arbres. En été,

on devait y être au frais, mais ce n'était tout de même pas la campagne, avec tous ces trains qui passaient en contre-bas, dont on entendait les sifflets et dont on respirait la fumée. N'importe ! Déjà je me voyais assis près de Mlle Davesne sur un de ces bancs, par une nuit d'été. Je rentrai, content d'avoir trouvé, pas trop loin de chez moi, un petit coin non bâti, content aussi comme un propriétaire dont le domaine vient de s'agrandir. N'étant pas pressé, je me cuisinai un bon plat que je mangeai lentement et d'excellent appétit. Je fumai deux pipes, et me couchai en me félicitant, comme chaque soir depuis huit jours, d'avoir eu l'énergie de rompre avec Lagoutte et Valentine.

Le lendemain matin, par lettre recommandée, je reçus deux billets de cent francs. Ah ! Si ma mère avait su qu'ils étaient destinés à remplacer, dans mon portefeuille, ceux que j'avais donnés à la Duverne ! J'eus comme un remords d'avoir trompé cette honnête femme ; mais je me tranquillisai en pensant qu'elle n'en saurait jamais rien, et que cette somme ne lui ferait pas défaut. A peu de chose près, ma petite fortune avait donc retrouvé son équilibre. Il ne me restait qu'à chercher des écritures pour m'occuper le soir, mais ce n'était pas facile, vu que je n'avais pas d'autres relations, à Paris, que mes collègues. Je me dis que ça viendrait un jour ou l'autre, quand j'y penserais le moins. En attendant, puisque j'étais débarrassé des Duverne, avec mes goûts modestes je pouvais largement me suffire ; et, quand il me souvenait d'avoir regretté de ne pas gagner assez d'argent, je ne me reconnaissais plus.

Les deux premières semaines, tout alla donc pour le mieux, et il faut y ajouter qu'il faisait très doux, qu'après quelques jours de giboulées et de grand vent le ciel était devenu si bleu et le soleil si chaud qu'on se serait cru au milieu du printemps. Mais, j'ignore si ce fut la faute du beau temps, voici que je mis à m'alan-

guir et que devant les yeux j'avais toujours l'image de Valentine renversée sur le lit. Toute la nuit je rêvais à elle, les yeux grands ouverts dans le noir, les oreilles bourdonnantes dans le silence. Même quand je causais avec Mlle Davesne, il me venait un besoin brutal de l'avoir, elle aussi, comme j'avais eu Valentine ; mes lèvres et mes mains en tremblaient. J'eus beau me raisonner et me sermonner, beau me dire qu'il m'était interdit de gaspiller cet argent que m'avait envoyé ma mère : je le sentais, malgré moi, dans la poche de mon veston, sur mon cœur, et un soir, au lieu de rentrer chez moi, comme poussé par les épaules par une force contre laquelle je ne pouvais rien, je pris le chemin de la rue de la Harpe. J'étais même si pressé que je sautai dans l'omnibus Square des Batignolles-Jardin des Plantes qui allait me dépasser derrière l'Opéra. Comme j'avais franchi le seuil de l'hôtel sans rien demander, une grosse femme m'interpella. Je répondis que j'allais chez Mme Duverne.

— Les Duverne ? fit-elle. Elles sont parties depuis huit jours.

Avaient-elles laissé leur adresse ? Elle ne perdit pas son temps à me dire oui ou non. Elle referma violemment sa porte en criant :

— Tout ce que je sais, c'est que c'est un bon débarras pour nous !

Il était inutile d'insister, et je me hâtai de partir, humilié pour elles et furieux contre Valentine et contre moi-même. Qu'avaient-elles donc pu faire dans cet hôtel, qui pourtant devait en voir de toutes les couleurs, pour qu'on y fût heureux de leur départ ? Où retrouver Valentine ? Puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, j'allai sonner à la pension de famille de Lagoutte, avec la certitude qu'il n'y serait pas. J'y fus mieux accueilli que rue de la Harpe, mais, s'il n'avait pas, lui, déménagé, on ne pouvait me dire où il était pour le moment : il ne rentrait qu'à l'heure des

repas, et encore pas toujours, et que pour se coucher, et souvent très tard. Entrer tout seul dans une de ces brasseries bruyantes où j'étais allé avec lui et Valentine, je ne m'en sentais pas l'audace. Je m'imaginais qu'elles étaient réservées aux étudiants, et qu'on n'y pouvait pénétrer qu'accompagné par quelqu'un de la corporation. Démarche ratée, et mon désir n'en était que plus violent. « Qu'est-ce qui les a prises de déménager si brusquement ? » me demandais-je. « Sont-elles seulement encore à Paris ? Sans doute, puisque Lagoutte n'en est point parti. Mais ont-elles changé de quartier, ou simplement de rue ? » En même temps je voyais dans cette coïncidence une manifestation du destin : il était écrit que, pour mon bien, je ne devais plus les revoir, mais, pour l'instant, insensible et même hostile à ce qui pouvait être mon bien, j'enrageais de ne point savoir où rejoindre Valentine. Avec moins de hâte que je n'en avais eu à gagner la rive gauche, je retraversai la Seine pour rentrer à Batignolles, pestant et remâchant des injures à ma propre adresse, mais dans un tel état d'esprit que, si je l'avais rencontrée au tournant d'une rue, je me serais jeté sur elle, non pour l'étouffer, mais pour l'embrasser. Tous les griefs que je croyais avoir contre elle étaient oubliés ; je ne songeais plus qu'à la maîtresse idéale, et peut-être à jamais perdue, qu'elle était, ou qu'elle avait été pour moi.

De nouveau les jours s'écoulèrent. J'entendis sonner, à leur départ pour Rome et à leur retour, les cloches de la Trinité. Ce sont là des vieilles histoires bonnes à amuser les gamins. Il y a beau temps que je n'y crois plus, mais quand il m'arrive d'y penser, je me rappelle l'époque où j'y croyais, et ça me rajeunit, en me mettant au cœur de ces sentiments comme j'en éprouve à lire chez moi ou à écouter dans la rue une belle chanson. J'aurais pu écrire à Lagoutte, et d'abord ce ne fut pas l'envie qui m'en manqua, tellement même qu'en

réalité je le fis ; mais, le moment venu de coller mon timbre sur l'enveloppe, je déchirai ma lettre. Il y allait de ma dignité de n'avoir pas l'air de courir après lui. Je n'éprouvais aucun remords de l'avoir trompé avec Valentine, puisqu'il me semblait que c'était à moi plutôt qu'à lui qu'elle aurait dû appartenir : avant lui j'avais commencé à l'aimer. Mais c'était à lui, selon moi, de me donner signe de vie après la fameuse soirée où j'avais tant dépensé d'argent à le régaler ; et ces deux cents francs que j'avais donnés à la Duverne, n'était-ce pas lui, en somme, qui me les devait ? Je me passerais de Valentine, voilà tout. Quand les sens me tourmentaient par trop, j'entrais n'importe où avec n'importe quelle femme. Çà durait cinq minutes, et je n'éprouvais pas le même dégoût qu'à me réveiller dans une chambre inconnue après avoir passé toute une nuit dans des draps sales et qui sentent mauvais. Et, tous les soirs, aussitôt sorti du bureau, sauf quand il pleuvait, j'allais directement au square des Batignolles. Je m'asseyais sur un banc d'où je regardais la maison où habitaient Mlle Davesne et sa mère. Je voyais leurs trois fenêtres garnies de rideaux blancs très propres. Je me disais qu'elle-même, à cette heure, devait être rentrée, et je me l'imaginais allant d'une pièce à une autre, — elles devaient en avoir trois, plus une cuisine, — en bonne petite ménagère, à moins qu'en attendant l'heure du dîner elle ne lût des livres. Car, je ne sais pourquoi, elle me faisait l'effet d'être très instruite, beaucoup plus que moi qui n'avais guère lu que *Graziella* et d'autres petites histoires, au hasard, dans mon journal. Je m'imaginais aussi quelle bonne vie ce serait pour moi, une fois que nous serions mariés, de rentrer tous les soirs, dans cette maison où je la retrouverais avec sa mère qui devait être une dame très distinguée et avec qui, malgré toutes les légendes qui circulent sur les belles-mères, il me semblait que je m'entendrais parfaitement. Je rêvassais ainsi tou-

jours dans le même sens, jusque vers sept heures. Les soirs où il pleuvait, mon square me manquait. Elle, je ne lui parlais de rien de tout cela. Il nous aurait été impossible, même si elle y avait tenu autant que moi (et je n'en savais rien,) de nous attendre pour aller ensemble au travail ou pour regagner notre quartier : à ces heures-là, les rues que nous empruntions étaient suivies également par quantité d'autres employés du Crédit Industriel qui auraient eu vite fait de remarquer et de répéter que nous nous fréquentions ; ou bien, alors, il aurait fallu que nous fussions officiellement fiancés, et je n'en étais pas là. Du moins les collègues de notre service ne pouvaient-ils pas trouver à redire à ce que nous eussions des conversations un peu moins courtes, et même de plus en plus longues : est-ce qu'ils et elles se gênaient entre eux ? Pourquoi, entre elle et moi, cela aurait-il tiré davantage à conséquence ? Pas une fois, au dehors, on ne nous avait vus ensemble. Ils finirent par s'y habituer, mais Lereuil ne comprenait toujours pas que j'eusse délaissé Chanteloube. A midi, passe encore, puisque « la Davesne », comme il disait, déjeunait sur place, mais il estimait que, le soir, nous devions avoir des rendez-vous secrets : sinon, pourquoi aurais-je perdu l'habitude de nos parties de cartes ? Il ne s'en préoccupait d'ailleurs pas outre mesure, et ne m'en parlait qu'à l'occasion, pour dire quelque chose.

J'avais fini par connaître de vue les habitués du square. C'étaient des vieux qui devaient vivre de petites rentes, anciens fonctionnaires, anciens employés, anciens commerçants, des bonnes accompagnant gamins et gamines qui faisaient des pâtés de sable ou jetaient du pain aux canards dans l'eau, aux pigeons et aux moineaux sur les pelouses, des dames de tous âges, — je regardais de préférence les jeunes, en pensant à Mlle Davesne qui pouvait s'appeler, un jour, Mme Corniaux, — des ouvrières en congé qui,

nu-tête mais bien chaussées, gazouillaient comme les moineaux ou roucoulaient comme les pigeons. Des fois, j'étais près de défaillir à songer que tout autant que moi elles pensaient à l'amour et que je n'aurais eu qu'à choisir dans le tas, mais, à défaut de mes yeux, ma pensée ne se détachait guère de la maison de Mlle Davesne. J'ai lu cette expression quelque part : le beau mois de mai. Je la trouve exacte, car il n'y a pas dans toute l'année un autre mois pareil. Pour moi, ce fut bien pire encore qu'en mars. Quoique je ne sois guère sensible, j'étais dans un état inexprimable. Dans l'ombre, j'aurais suivi et embrassé n'importe quelle femme ; en plein jour, de loin, je déshabillais du regard toutes celles qui me paraissaient jeunes et jolies. Jour et nuit, je ruminais les paroles et les airs de belles chansons que j'avais apprises par cœur : « *Vous êtes si jolie, ô mon bel ange blond !...* ». « *L'hiver s'enfuit, et la saison — Du lilas va renaître. — Allons, ma charmante Lison, — Parais à ta fenêtre !* ». « *Le soir s'étend sur les vallons ; — Viens sous le cerisier, ma belle !* » Je n'ai guère plus d'imagination que de sensibilité. Je sens bien qu'avant tout j'ai l'esprit pratique. N'empêche que tout cela me bouleversait, que je brodais sur les paroles et sur les airs, et que je rêvais d'écrire moi aussi quelque chose en l'honneur de Mlle Davesne. Une fois, elle m'avait dit son prénom : Angèle. Je commençai une chanson dans le genre de celles que je connaissais. Je la retrouve dans le tiroir de ma table. Le papier a jauni, l'encre s'efface de plus en plus, mais je me la rappelle quand même sans la relire. Je disais : « *L'hiver n'est plus. Ah ! le printemps — Reviens vers nous, ô mon Angèle ! — Si tu savais ! Je t'aime tant — Que je te trouve la plus belle !* » Je composai ces vers un soir en rêvant sous la lune, ma lucarne grande ouverte. Quand je les relis, je me revois tel que j'étais alors de même que si j'arrive à quatre-vingts ans et que je relise ce que j'écris

ici à peu près tous les jours depuis bientôt deux mois, je me reverrai tel que j'étais à quarante ans, mais ça ne me rajeunira pas autant. Ça me vieillira peut-être davantage encore.

Autant que mes souvenirs soient exacts, c'est aux environs du quinze mai que le fait se produisit. Comme on le pense bien, je n'avais pas àu square de banc qui me fût réservé. Je m'asseyais où je trouvais de la place, toujours dans le sens où je pouvais voir la maison de Mlle Davesne. Ce soir-là, ou plutôt cette après-midi-là (puisqu'à mesure que les jours augmentent l'après-midi semble s'allonger,) j'arrivai à peu près à la même heure que d'habitude et m'assis sur un banc qui, par le plus grand des hasards, se trouvait être complètement inoccupé. Cinq ou dix minutes après vint prendre place à côté de moi une dame d'un certain âge, nu-tête, cheveux gris, et qui marchait en s'aidant d'une ombrelle. Je n'y vis rien d'extraordinaire. A Paris, c'est ainsi : on s'assoit les uns à côté des autres sans se connaître et sans s'adresser la parole, et cela est tout naturel. D'un réticule profond elle sortit un ouvrage de crochet tandis que son ombrelle, qu'elle avait dressée à sa gauche contre le banc, s'inclinait de mon côté jusqu'à finir par me tomber sur les genoux. Je la lui rendis.

— Vous êtes bien aimable, Monsieur, me dit-elle. Merci.

Je n'éprouvais pas le moindre désir de lier conversation avec elle. Je lui répondis pourtant :

— A votre service, Madame.

Et de fil en aiguille, de mot en mot, de bout de phrase en bout de phrase, je finis par apprendre, avec quelle heureuse stupéfaction ! que c'était à Mme Davesne elle-même que j'avais l'honneur de parler. Elle aussi parut contente de savoir que je m'appelais Jean Corniaux.

— Eh bien ! dit-elle, pour une rencontre, c'en est une ! Angèle me parle si souvent de vous !...

Alors mon bonheur fut si vaste que je n'aurais pas pu l'embrasser d'un seul regard. Et puis, je ne m'étais pas trompé : Mme Davesne était bien, vraiment, la femme que j'avais pensé. Il me semblait, à causer avec elle, qu'elle devait tout savoir, qu'elle ne pourrait me donner que des conseils judicieux et des plus utiles, et qu'elle serait pour moi bien plus une mère qu'une belle-mère. Quand nous eûmes ainsi bavardé près d'une heure, — elle n'avait pas touché à sa dentelle, — elle me dit :

— M. Corniaux, surtout n'allez pas prendre çà en mauvaise part; mais, puisque vous êtes le collègue de ma fille, pourquoi ne nous feriez-vous pas le plaisir de venir dîner avec nous ce soir ?

Je répondis que tout le plaisir serait pour moi. Trop enchanté de cette invitation, il ne me vint même pas à l'esprit de refuser d'abord pour la forme, comme il paraît qu'on fait d'habitude.

Leur maison me parut plus belle que la mienne. Quant à leur appartement, il était mille fois plus beau que ma chambre : des tapis partout, des meubles élégants en même temps que solides comme on n'en trouve guère qu'en province, des images aux murs, des photographies, et, ce qui me frappa le plus, un piano dans un coin du salon ; car il y avait salon, salle à manger et chambre à coucher. Je visitais tout cela, m'extasiant, d'autant plus que c'était Mlle Angèle qui me faisait les honneurs après avoir paru très surprise de me voir arriver avec sa mère qui lui disait : « Imagine-toi, Angèle, qu'au square j'ai fait la connaissance de M. Corniaux ! Pour un hasard, c'en est un ! » Que ce fût un hasard, en même temps qu'une chance inespérée pour moi, j'en étais bien persuadé.

— Quand nous sommes seules, disait Mlle Angèle,

nous prenons nos repas dans la cuisine sans être gênées.

La cuisine était en effet assez spacieuse pour qu'on y pût manger à quatre sans se sentir les coudes. Je la trouvais ravissante avec ses casseroles en cuivre qui luisaient, accrochées par rang de taille ; mais Mlle Angèle était plus ravissante encore, avec son gentil tablier de petite ménagère soigneuse et propre.

— Je vous occasionne déjà assez de dérangement, dis-je, pour que vous n'alliez pas mettre, à cause de moi, le couvert dans la salle à manger.

Elle protesta, mais assez mollement pour que je devine que ma proposition ne lui déplaisait pas. Mme Davesne ne voulait soi-disant rien entendre, mais, après une courte discussion, il fut convenu que nous dînerions dans la cuisine. Je n'en revenais toujours pas, de la facilité avec laquelle je m'étais introduit chez elles. Je me répétais qu'il faut laisser au hasard le soin de vous arranger votre vie ; car jamais, même à mes plus beaux moments d'enthousiasme où tout m'apparaissait aisé, je n'aurais osé espérer que, toutes complications supprimées, je lierais si vite connaissance avec ma future belle-mère. Pour manger, je m'assis en face de Mlle Angèle, et je me disais : « Quand nous serons mariés, ça sera ainsi, du moins les premiers temps. Peut-être que, par la suite, nous irons nous installer ailleurs. » Quand je leur dis qu'à peu près tous les soirs j'allais au Square des Batignolles, elles parurent très étonnées, mais je n'avouai pas que ce fût pour regarder la maison où j'espérais vivre avec elles. Nous parlâmes de tout, de mon pays, du leur, qui était la Creuse, de ma famille et de la leur. Mme Davesne poussait des soupirs.

— Ah ! disait-elle, nous avons eu bien des malheurs !

Mais elle ne précisait pas davantage. Moi, pour la consoler, je lui faisais remarquer qu'elle n'avait pas

l'air d'être dans la misère, et Mlle Angèle, avec des gestes d'impatience, disait :

— Voyons, maman ! Voyons !...

La conversation étant tombée sur les jeunes filles qui se conduisent mal, « tous les jours on en a des exemples sous les yeux », affirmait Mme Davesne, je crus bon de lui montrer que je pensais comme elle, oubliant de lui parler de Valentine dont je ne me désintéressais pas tellement, malgré tout, que, si ce soir-là je l'avais eue à ma disposition, je n'eusse pas recommencé.

— Cependant, dit-elle, il y a mauvaise conduite et mauvaise conduite, n'est-ce pas, M. Corniaux ?

— Certainement, Madame ! répondis-je tout en ne voyant pas du tout la distinction qu'elle voulait faire.

— Par exemple, poursuivit-elle, il ne faut pas confondre la jeune fille qui faute une fois et se repent, avec celle qui continue.

— Je pense tout à fait comme vous, Madame, répondis-je.

Toute cette conversation m'est restée très présente à l'esprit quoique, sur le moment, je n'y aie attaché aucune importance.

Le repas terminé, nous passâmes au salon. Sur la demande de sa mère et comme j'insistais beaucoup de mon côté, Mlle Angèle se mit au piano. Il n'y a que les gens distingués qui en possèdent. Dans mon pays personne n'en avait, pas même Mme Lagoutte. A Autun, de temps en temps on en entendait un dans les quartiers riches. Moi qui ne comprends rien à la musique, le piano me fait donc toujours penser à la richesse, mais aussi à l'amour, puisqu'il n'y a que les jeunes filles et les jeunes dames qui en jouent. Elle exécuta une ou deux valses, puis je lui demandai si elle savait les jolies chansons que je connaissais. Elle joua sans déplaisir « *Vous êtes si jolie, ô mon bel ange*

blond ! » pendant que je la regardais en soupirant assez fort pour qu'elle m'entendît.

— Vous êtes sans doute musicien, M. Corniaux ? me demanda Mme Davesne.

J'eus tellement honte de moi-même que je répondis par un mensonge.

— J'avais appris la musique, dis-je, avec mon maître, M. Mariller, un instituteur très savant, comme on en voit peu. (Je n'en savais rien, n'en ayant jamais eu d'autre.) Je l'ai oubliée un peu, mais je vais m'y remettre. A Autun, je ne manquais pas un des concerts de musique militaire, et j'étais très bien avec Debenne, un de nos cantiniers, qui jouait de la clarinette.

J'avais bu quelques fois avec lui : toutes nos relations s'étaient bornées à cela, mais je tenais à me faire valoir. Devant une musicienne comme Mlle Angèle et qui serait un jour ma femme, pouvais-je avoir l'air de me désintéresser de la musique ? Pour l'avoir lu je ne me rappelle plus où, je réfléchissais à ceci que les femmes éprouvent des besoins de tendresse et de sentiment, et que, si leur mari n'est pas à la hauteur de la situation, elles cherchent ailleurs ce qui leur manque à la maison. Ainsi, quand nous serions mariés, si elle jouait du piano le soir et que moi je reste à fumer ma pipe dans la pièce à côté, certainement ça ne lui ferait pas plaisir. L'espace d'une seconde, il me vint à l'esprit qu'elle était trop distinguée pour moi, mais je me hâtai de chasser cette pensée. Je me dis : « Après tout, je ne suis pas plus bête qu'un autre, et je m'arrangerai bien pour la satisfaire. »

Ce qui me fit le plus plaisir, ce fut qu'ensuite Mme Davesne mît la conversation sur le bureau où je travaillais avec Mlle Angèle. Je parlai de nos collègues avec beaucoup de respect, et, des fois, Mlle Angèle m'interrompait pour dire à sa mère en souriant :

— M. Corniaux est un excellent cœur.

Je dis qu'avec ma belle écriture — je n'oubliai pas de me rappeler que du régiment j'étais sorti sergent-fourrier, — je pensais bien arriver à me faire une situation dans cette maison de banque.

— Pour cela, dit Mme Davesne, je crois que des relations ne sont pas inutiles.

Je me souvins fort à propos du cousin de Berdaine, et dis que j'étais dans les meilleurs termes avec un des avocats du Crédit Industriel.

— C'est un atout dans votre jeu, me dit Mme Davesne, Mais, moi, je connais un des administrateurs.

Je la regardai avec admiration. Si j'épousais sa fille, mon avenir était assuré. De simple employé, je passais chef de section, puis sous-chef, puis, — avec de la volonté et du travail, peut-on jamais savoir ? — peut-être même chef de service. Bref, la soirée s'écoula pour le mieux, et je rentrai chez moi en d'excellentes dispositions.

Les jours qui suivirent furent délicieux. Entre Mlle Angèle et moi il y avait un secret dont aucun de nos collègues n'avait le moindre soupçon, tous ignorant que j'eusse dîné chez elle. Et j'attendais avec une certaine impatience la date où je pourrais leur annoncer que j'étais officiellement fiancé avec elle, pour voir la tête que feraient Desmoulins et Lereuil, sans compter Papuchon. Je ne dis pas qu'elle était avec moi comme il m'arrivait de rêver qu'une jeune fille doive se comporter vis-à-vis de quelqu'un qui l'aime et, surtout, qu'elle aime : trop souvent, elle me faisait penser à Valentine. Mais, après tout, qu'est-ce que je savais de la vie ? Rien, sinon ce que je m'en imaginais d'après quelques feuilletons et mes propres désirs ; et j'avais vite fait de me consoler en me disant que ni mes désirs ni les feuilletons ne pouvaient me fournir une image exacte de la vie telle que la vivent des millions d'hommes et de femmes. Parce que pas une seule fois jusqu'à présent Mlle Angèle ne m'avait donné rendez-

vous ni ne s'était jetée à mon cou, devais-je en conclure qu'elle ne m'aimait pas autant que je l'aimais ? Sa réserve n'était-elle pas pour moi une garantie de son honnêteté ? Sa timidité ne pouvait-elle pas être aussi grande que la mienne ? Moi-même, lui avais-je fait, en dehors de quelques galanteries banales, le moindre aveu ? Qui me disait qu'elle eût entendu mes soupirs pendant qu'elle jouait du piano ? N'empêche que, lorsque je me rappelais les airs énamourés de Valentine en face de Lagoutte, je finissais toujours par me demander si, parmi les femmes, Valentine était la règle ou l'exception. Tout en ayant cessé de me tenir à distance, Mlle Angèle, comment dire cela ? restait un peu distante de moi, à peu près comme si, pendant qu'avec son autorisation je faisais dix pas pour me rapprocher d'elle, elle en avait fait cinq pour s'éloigner de moi. Mais, bien entendu, je me disais qu'à la longue, et plus tôt peut-être que je ne pouvais l'espérer, je finirais par la rattraper, et, presque toute la journée, selon mon habitude, je faisais des calculs — mais pas de chiffres, — pour plus tard.

Nous pourrions nous marier à l'entrée de l'hiver, ou même avant la fin de l'automne. Il ne fallait pas brusquer les événements, bien que je fusse pressé. De rentrer chaque soir dans ma chambre et de m'y préparer moi-même mon repas, lorsque je me disais qu'avec une jolie petite femme et une belle-mère accommodante je n'aurais à m'occuper de rien, cela me pesait de plus en plus. Je m'arrangerais pour faire des heures supplémentaires comme Desmoulins qui, avant de regagner son logis, ne dédaignait point, dans la belle saison, de s'arrêter une demi-heure à la terrasse d'un café de l'Avenue de Clichy où il prenait son apéritif en fumant une pipe et en lisant un journal, certain de n'avoir plus qu'à se mettre à table pour faire honneur à un bon dîner. Mlle Angèle, devenue Mme Corniaux, continuerait de travailler avec moi.

Sortant à cinq heures, elle aurait le temps de vaquer à certaines petites besognes à la maison. Nos appointements réunis,joints aux rentes de ma belle-mère, nous permettraient d'avoir une existence exempte de soucis, et même confortable. Quel bonheur ce serait aussi de sortir ensemble le dimanche ! Nous irions nous promener le long des grands boulevards où il y a toujours beaucoup de monde. Elle me conduirait dans des endroits que je ne connaissais pas, comme ce fameux Bois de Boulogne où nous pourrions à midi déjeuner sur l'herbe, ou bien dans la banlieue que je m'imaginais alors comme un pays extraordinaire où l'on rit tout le temps en se faisant sauter, à la figure les uns des autres, des bouchons de bouteilles de limonade ; après, on va regarder des gens qui pêchent ; on marche tout près de sa petite femme qui ouvre son ombrelle pour deux, et, quand on est bien amoureux, on tâche de trouver un coin de bois où l'on soit bien seuls. Inutile de dire que, quand je pensais à ça, mon sang ne faisait qu'un tour, et que, si j'avais eu Valentine ou Mlle Angèle sous la main, je n'aurais point passé un mauvais quart d'heure. Nous irions aussi au théâtre, car, instruite comme je supposais qu'elle l'était, elle devait aimer ça. Moi, le théâtre ne m'a jamais intéressé, mais j'irais avec elle pour lui faire plaisir. S'il me venait des envies de dormir, je me pincerais le bras pour rester éveillé, et, si je comprenais moins qu'elle, je ferais celui qui comprend tout aussi bien. J'y suis allé, depuis, deux fois en tout, et je n'y remettrai jamais les pieds. Ces hommes qui gesticulent en criant, ces femmes qui se traînent par terre en pleurant, où est-ce qu'on voit ça, dans la vie courante, parmi les gens qui ne sont ni déséquilibrés, ni fous ? Moi, par exemple, il ne m'est jamais venu à l'idée de m'arracher les cheveux quand il m'est arrivé ce qu'on sait déjà et ce qu'on saura bientôt. Nous irions aussi écouter de la belle musique au café-concert,

dans un de ces établissements comme il n'en manque pas sur les boulevards de Clichy et de Rochechouart. Assis à côté d'elle, j'y entendrais de ces jolies chansons comme en écrivent et en chantent ces artistes qui sont d'autres gars que Papuchon. Déjà, plusieurs fois, j'avais eu envie d'y entrer le dimanche après-midi, mais c'était comme pour les brasseries du Quartier Latin : je m'imaginais qu'il fallait être de la partie. Encore, là, avais-je vu quelque chose, tandis qu'à Montmartre j'ignorais comment on devait se comporter, comment étaient disposés les lieux. Je me promenais dans les environs, ou m'asseyais à la terrasse d'un bar ou d'un café voisin d'où j'entendais la sonnette des entr'actes, où j'entendais les auditeurs échanger, quelques minutes durant, leurs impressions.

C'est justement ce que je fis le premier dimanche de juin. J'aurais préféré de beaucoup être avec Mlle Angèle, mais, n'ayant pas le choix, je trompais mon ennui en me disant que bientôt la vie ne serait plus pour moi qu'une succession de dimanches où toujours je sortirais avec elle. Il faisait à la fois doux comme au printemps et chaud comme en été. Ça sentait les feuilles nouvelles mais vraiment poussées, le linge frais, le sable humide, le bitume surchauffé. On voyait beaucoup de chapeaux de paille et de toilettes blanches. Jé brûlais d'envie d'entendre des chansons. Pas plus ce dimanche-là que les autres, je n'eus le courage d'entrer, mais je n'hésitai pas à m'asseoir à l'intérieur d'un café où il me sembla que je serais plus au frais qu'à la terrasse où le soleil tapait encore en plein. Il y faisait non seulement frais, mais sombre, et j'eus besoin d'une bonne minute pour reconnaître les lieux dans cette demi-obscurité. Et l'on peut m'en croire si je dis que je n'en crus pas mes yeux lorsque je vis, quittant une des tables en face de la mienne, venir à moi la Duverne rajeunie d'au moins vingt ans : du moins me le

parut-elle, dans l'ombre. Elle avait une toilette claire et un chapeau de paille qui me rappela celui de Valentine, à Autun. Mon premier mouvement fut de sortir sans attendre qu'elle m'eût atteint. Je n'avais nul besoin qu'elle réapportât des complications dans ma vie au moment où celle-ci allait se fixer; mais je suis ainsi fait que je n'osai pas. Et puis, j'allais sans doute apprendre des choses qui ne m'intéressaient plus du tout à son sujet, mais aussi avoir des nouvelles de Valentine, à qui je ne pouvais m'empêcher de penser, à certains moments d'excitation. Sans même que je l'y eusse invitée, elle s'assit en face de moi, comme si nous nous étions vus la veille. Elle ne me parut pas du tout embarrassée. Nous nous serrâmes la main, pendant qu'elle disait :

— Eh bien, vrai ! Pour un hasard, on peut dire que c'en est un, de se rencontrer ici, depuis trois mois que nous ne nous sommes pas vus !

Je pensais à l'autre hasard, dont j'étais plus heureux, qui m'avait mis en rapports avec Mme Davesne. Je fus bien obligé de lui demander ce qu'elle devenait, et comment il se faisait que Valentine ne fût pas avec elle. Sans me répondre, elle me demanda à son tour pourquoi je n'étais pas revenu rue de la Harpe. Me gardant bien de lui avouer que j'y étais retourné quinze jours après la fameuse nuit, je lui dis simplement : « Oh ! Une idée ! » Mais il était visible qu'il ne lui répugnait pas du tout, au contraire, de me narrer sa vie depuis cette date.

— Imagine-toi, me dit-elle, que le lendemain du jour où vous avez dîné tous les trois ensemble, Lagoutte est venu à la maison, furieux, disant que c'était à choisir entre lui et toi. Qu'est-ce qui lui avait passé par la tête ? Je n'en sais rien. Peut-être que tu avais trop fait de l'œil à Valentine? Je ne pense pas qu'elle soit allée jusqu'à lui dire que tu avais couché avec elle. Ne te récrie pas. Elle ne me l'a

pas dit à moi, mais je le sais. Je m'étais arrangée pour que ça marche, voyant bien que tu en mourais d'envie depuis des années. J'ai répondu à Lagoutte que je ne comprenais pas, que tu venais de nous rendre service, que tu étais pour nous un aussi vieil ami que lui. Il a dit : « C'est à prendre ou à laisser. Je ne discute pas. » Je préfère ne pas te dire ce que Valentine a ajouté. (C'était inutile : je m'en doutais bien ; mais, d'en avoir maintenant la certitude, jeus un serrement de cœur). Tu comprends : je ne suis pas une bête. Il y a des années que je me rends compte que, pendant que tu courais après elle, c'était elle qui courait après Lagoutte qui ne tenait pas plus à elle qu'à n'importe quelle autre. Il faut croire qu'il est pincé à son tour, car les jours suivants il est revenu à la charge, offrant d'installer Valentine dans une chambre où il irait la voir, et de me donner cinq cents francs à moi. Comme je m'entendais de moins en moins avec elle, comme j'avais mes raisons d'être contente de retrouver ma liberté, j'ai accepté tout de suite, et nous avons déménagé chacune de notre côté. Nous ne nous sommes pas revues depuis ce jour-là.

— Mais enfin, lui demandai-je, qu'est-ce que vous faites, à présent, et à Montmartre ?

— Il faut te dire, fit-elle sans le moindre embarras, qu'au Quartier j'avais fait la connaissance d'un jeune homme très gentil, de bonne famille, et qui était momentanément dans l'embarras. Il aurait bien voulu que nous habitions ensemble, mais je lui disais : « Je suis avec ma fille. Je ne peux pas. » Des fois, quand Valentine s'absentait, il venait me retrouver. Quand Lagoutte m'a fait cette proposition, il m'a dit : « Il faut accepter ça tout de suite. C'est une bonne occase! » Car il parle l'argot comme pas un. Si tu l'entendais, c'est à en mourir de rire. Pour l'instant, il est au « caf' conc » à côté, comme il dit, avec sa sœur.

Comme il ne tient pas à ce qu'elle sache qu'il vit avec moi, j'attends ici que ça soit fini, et nous partirons ensemble. Nous n'habitons pas loin d'ici, rue Lepic, en meublé. Tiens, le voici ! Regarde-le, sans avoir l'air de rien.

Je n'avais pas encore une grande expérience de la vie à Paris. Je n'eus pourtant pas de peine à deviner en lui un de ces individus qu'on nomme « marlous », et sa prétendue sœur me fit l'effet d'être une pierreuse des boulevards extérieurs, une des femmes, sans doute, qu'il exploitait. Et ce fut seulement alors que je découvris jusqu'où la Duverne était tombée : elle aussi devait être une des femmes de son jeune homme très gentil. J'exagérerais si je disais qu'à partir de cette minute j'éprouvai d'elle un profond dégoût : trop de fois j'avais eu recours aux offices de ce genre de femmes. Je ne ressentis non plus aucune pitié : au fond, la plupart de celles qui font ce métier auraient pu en exercer un autre. En se surveillant un peu plus, la Duverne, par exemple, se serait maintenue dans une honnête situation sociale. Son tempérament l'y poussait, me dira-t-on ? Alors, qu'on ne s'en prenne pas à la société, qui n'y peut rien. Je m'aperçus bien que l'autre nous regardait, lui aussi, sans avoir l'air de rien. Il devait me prendre pour un gibier que la Duverne avait levé et calculer, d'après mon air et ma mise, ce que ça pourrait lui rapporter. Et moi, bien que les circonstances n'y prêtassent guère, Je riais sous cape.

— Et toi, me dit-elle, qu'est-ce que tu deviens ?

— Il n'y a rien de changé dans ma vie, lui répondis-je.

Elle ne me demanda point de nouvelles du pays. Je vis clairement que plus rien n'existait pour elle, que son marlou. Elle m'avait raconté les trois derniers mois de sa vie comme elle devait, à l'occasion, les raconter au premier venu, sans toutefois, probablement, leur

parler de son jeune homme très bien. Au fond, j'étais très triste, et je n'avais pas eu besoin de la regarder longtemps pour me rendre compte qu'en réalité elle avait encore vieilli. La sonnette se faisant entendre, l'autre disparut avec sa sœur. J'en avais assez. Je voulus me lever pour partir.

— Tu t'en vas déjà? me dit-elle. Reste encore un peu, que nous parlions du pays.

Elle y pensait donc toujours ? J'en fus stupéfait. A mesure que nous prononcions des noms qui nous rappelaient des tas de souvenirs, c'était comme si l'un et l'autre nous avions rajeuni, et au bout d'un quart d'heure je n'eus aucun effort d'imagination à faire pour me figurer avoir en face de moi la vraie Mme Duverne que, tout enfant, j'avais aimée.

— Je retournerai chez nous dans quelques mois pour une dizaine de jours, lui dis-je.

En poussant un soupir, elle s'écria :

— Tu as de la chance ! Moi, des fois, je pense aux années où j'y ai vécu.

Je me levai pour partir. Elle me serra la main en me disant :

— Au revoir, Jean! Souvent je me rappelle quand tu étais petit, et Valentine aussi.

VI

Deux jours durant, je fus sous l'impression de cette rencontre. J'avais beau me dire que, si la Duverne en était là, elle n'avait à s'en prendre qu'à elle seule je me demandais si vraiment il n'y avait rien à faire pour l'en sortir ou pour lui ouvrir les yeux. Pour Valentine, je n'avais aucune inquiétude : à son âge surtout, c'était une gaillarde à se tirer d'affaire dans n'importe quelles circonstances. Quant à Lagoutte, j'étais complètement dérouté ; je ne comprenais pas qu'il pût être tombé à ce point amoureux de Valentine. Puis, avec un égoïsme que je ne cherche pas à dissimuler, je finis par me dire que comme on fait son lit on se couche, et que la Duverne n'avait que ce qu'elle méritait. Parce qu'elle avait raté sa vie, ce n'était pas une raison pour qu'à cause d'elle, c'est-à-dire en voulant la remettre dans le droit chemin, je rate la mienne. Et je ne pensai plus qu'à Mlle Angèle.

Avec sa mère, elle devait aller passer la première uinzaine d'août dans la Creuse. Nos congés annuels n'étaient pas très longs. Suivant le nombre de leurs années de présence, les simples employés avaient droit à dix, douze ou quinze jours : avec un certificat du médecin, elle s'arrangeait pour avoir le maximum. Pour moi, mon tour me reportait au vingt et un septembre. Je parlerais à ma mère de mon projet de mariage, et je rentrerais à Paris pour le premier octobre, muni de son consentement qu'elle ne me refuserait pas, j'en étais certain. Je comptais les jours, comme on fait à la caserne. Trois mois et demi

encore me séparaient de la date de mon départ, trois mois et demi au milieu desquels j'apercevais, avec une sorte d'effroi, les quinze jours qu'il me faudrait passer sans apercevoir, ne fût-ce que de loin, Mlle Angèle.

Je continuais d'aller presque chaque soir à mon square, mais, depuis que je connaissais leur appartement, je regardais moins la maison. De temps en temps, j'y retrouvais Mme Davesne avec qui j'avais de longues conversations sur les sujets les plus différents, mais principalement sur sa fille et sur moi. Elle me la donnait comme une personne très sensée, mais très autoritaire, et elle me disait en souriant :

— Dame ! Je crois qu'avec elle son mari n'aura pas toujours le dernier mot.

Moi, je souriais aussi, pensant bien que je serais ce mari qui saurait la réduire, à moins — tant elle me paraissait captivante et jolie, — qu'il ne me fût agréable de la laisser avoir toujours raison.

Parlant de moi-même, je lui racontais qu'après avoir rêvé d'être instituteur, des malheurs de famille m'avaient fait me lancer dans « la basoche », — une expression qu'affectionnait Berdaine, — puis dans le métier militaire où mes mérites m'avaient valu le grade de sous-officier, et ma belle écriture les baguettes de fourrier, que je n'avais d'autre ambition — et c'était assez beau, — que de faire mon chemin dans la banque, mais que la solitude me pesait de plus en plus et qu'il viendrait bientôt un jour où je ne pourrais faire autrement que de me marier. Mme Davesne me disait alors :

— Se marier, cher monsieur Corniaux, c'est bien grave ! Sait-on jamais ce qu'on fait, et les responsabilités qu'on prend lorsqu'on s'engage pour toute une vie ?

Au fond, nous avions tous les deux la même idée de derrière la tête, mais ni elle ni moi nous n'osions l'exprimer carrément. Je répondais :

— Oh ! Quand on s'aime vraiment, jamais on n'a rien à regretter.

— Certainement ! disait-elle. Ainsi, moi, je me suis toujours bien accordée avec mon mari Quel dommage pour nous qu'il soit mort !

Plusieurs fois aussi — et c'est seulement par la suite et à distance que cela me frappa, — elle remit la conversation sur les jeunes filles qui se conduisent mal. Dans ces temps-là, je me demandais si elle n'avait pas été — mais par qui ? — mise au courant de mes amours avec Valentine : pauvres amours, à la vérité, et si elle n'y voyait pas un obstacle à mon union avec sa fille. Car il n'y avait pas besoin d'être bien malin pour s'apercevoir que, comme futur gendre, je ne lui déplaisais pas ; et il ne devait pas lui être nécessaire de réfléchir bien longtemps pour deviner que je ne serais point fâché de l'avoir pour belle-mère. Quand je m'étonnais de ce que Mlle Angèle ne l'accompagnât point quelquefois au square :

— Pensez donc, me répondait-elle, que cette petite est toute la journée hors de la maison ! Lorsqu'elle rentre, le soir, son plus grand bonheur est de n'en plus sortir jusqu'au lendemain matin. C'est une vraie femme d'intérieur.

Tout cela m'amollissait singulièrement le cœur, et il me semblait impossible d'évaluer la joie que j'éprouverais un jour à l'avoir pour légitime épouse.

En attendant, sa mère et moi, nous perdions notre temps en allusions de plus en plus directes, en finasseries de moins en moins dissimulées, chacun espérant que, le premier, son partenaire découvrirait son jeu. Assez souvent aussi, je revenais au square après avoir dîné chez moi sans lumière. Quand j'arrivais, il faisait déjà assez nuit, mais il restait assez de jour pour que l'on vît les grands arbres se profiler sous le ciel, mais sans savoir au juste jusqu'où montaient leurs cimes, et jusqu'au moment de la fermeture je restais là à fumer

des cigarettes dont la pointe allumée faisait comme une petite étoile. Les trains continuaient de passer en sifflant et crachant de la fumée, mais je n'écoutais que les nombreuses et différentes roulades des pianos dont on jouait un peu partout, fenêtres ouvertes, et je ne respirais que l'odeur des feuilles et des fleurs. Si j'avais eu Mlle Angèle à côté de moi je l'aurais couverte de baisers, à moins qu'elle ne m'ait si bien intimidé que je n'aie même pas osé l'effleurer du bout des doigts.

Une fois en juin, une fois en juillet, je fus par Mme Davesne réinvité à dîner. Je ne dis pas que mes affaires y firent de progrès sensible, mais elles ne demeurèrent pas stationnaires : absolument comme au bureau où je me flattais de gagner chaque jour du terrain, presque rien, mais, si peu que ce fût, c'était tout de même quelque chose. A telle question que je lui avais posée la veille, elle consentait à répondre le lendemain quand je la renouvelais sous une autre forme, brièvement sans doute, mais enfin, pour moi, c'était un résultat que j'enregistrais avec satisfaction. En juin, le soir où je dînai avec elle, comme je parlais des poètes qui écrivent des chansons et que je leur comparais notre collègue Papuchon, elle dit :

— Ce pauvre Papuchon ferait mieux de prendre au sérieux ses devoirs d'employé.

— Vous avez bien raison ! lui répondis-je. Qu'est-ce qu'il y a de plus beau que d'être un bon employé ? Mais je croyais que, jouant du piano, vous aimiez les chansons.

— Peuh ! fit Mme Davesne. Laissez donc ça ! Angèle s'en moque un peu.

Je fus en même temps déçu et satisfait : déçu de découvrir qu'elle n'était pas aussi sentimentale que j'aurais cru et que, lorsque nous serions mariés, elle ne me jouerait peut-être pas de piano, les soirs d'été, pendant que j'embrasserais ses cheveux ; satisfait à l'idée que je n'aurais pas besoin d'apprendre la musi-

que pour être à la hauteur de la situation, ni pour avoir l'air d'y connaître quelque chose.

En juillet, dans les mêmes circonstances, comme nous parlions mariage, bien entendu sans sortir des généralités, et que je disais que, des fois, à mon avis, une femme peut se fatiguer de son mari sans être pour ça une criminelle, elle me répondit :

— Moi, je ne l'admettrais pas, M. Corniaux !

Et Mme Davesne de s'écrier :

— Ah ! Vous ne la connaissez pas, mon Angèle ! C'est qu'elle a ses idées, dont personne ne la ferait démordre.

Ce soir-là je fus entièrement satisfait.

Elles partirent dans la nuit du trente et un juillet. Il me sembla que jamais plus je ne reverrais ma future femme. Je tremblais à l'idée qu'elle pût être victime d'un accident de chemin de fer, qu'en cours de route elle rencontrât un inconnu dont elle s'éprît et qu'elle épouserait, que dans son pays même elle liât connaissance avec un jeune homme riche qui demandât sa main, et bien d'autres pensées baroques qui se chassaient pour se remplacer l'une l'autre dans ma cervelle. Mais les jours n'en passèrent pas moins, et je reçus d'elles deux cartes-postales. Sur la première il y avait : « Bon souvenir », sur la seconde : « A bientôt » avec, au-dessous, leurs deux signatures. Je n'aurais encore qu'à ouvrir mon tiroir pour les retrouver, mais je me les rappelle bien assez sans ça. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je fus tranquillisé, en constatant que Mlle Angèle était toujours en vie, et qu'elle ne m'oubliait pas. Je fus même plus que tranquillisé. Il n'avait pas été convenu que je recevrais d'elle quoi que ce soit, et je n'eus pas besoin de me forcer pour y découvrir le meilleur témoignage que j'eusse pu désirer de l'affection qu'elle avait pour moi.

C'est vers le quinze août qu'on s'aperçoit vraiment, surtout à Paris, que depuis un mois et demi déjà les

jours diminuent. Le crépuscule vient plus tôt, les nuits sont plus longues et plus fraîches, et l'on pense à la saison, qui va recommencer, des pluies et du vent. On sent davantage le besoin de vivre calfeutré chez soi, tandis qu'en été l'on est mieux dans les rues, aux terrasses des cafés, ou dans les jardins publics.

Le matin du seize août, je revis au bureau Mlle Angèle avec une mine superbe, le teint un peu bruni. Non sans surprise, je la trouvai plus expansive qu'avant son départ, ce qui ne signifie nullement qu'elle se soit jetée à mon cou ; d'abord, nous étions en public, et puis, même si nous avions été seuls tous les deux, je ne pouvais m'imaginer que la chose fût possible, d'autant plus que, jamais, à proprement parler, je ne lui avais dit que j'étais amoureux d'elle.

— Nous sommes rentrées hier après-midi, me dit-elle. Maman m'a priée de vous inviter pour ce soir. C'est entendu ?

Si c'était entendu !... Il ne m'en fallait pas davantage pour me combler de joie. Au lieu de l'avoir éloignée de moi, l'absence ne l'en avait-elle pas rapprochée ? Et, même, n'était-ce pas elle, peut-être, qui avait insisté auprès de sa mère pour que je vienne dîner avec elles ce soir ? J'en arrivai à me demander si j'avais raison de tant retarder ma déclaration : pourquoi ne la ferais-je pas tout à l'heure ? J'arrivai très résolu. Mais, de tout le temps que durèrent le repas et la causerie, je ne réussis à triompher ni de mes hésitations, ni de mes craintes. J'avais beau me dire : « Imbécile que tu es ! Tu devrais bien voir qu'elles n'attendent que ça ! » Mais cela me paraissait si invraisemblable, si merveilleux, qu'une jeune fille si distinguée et si jolie se fût éprise de moi, que je craignais, par un geste maladroit ou trop précipité, de renverser mon château de cartes. De la Creuse, elles avaient rapporté des légumes, des fruits, du beurre et du fromage qui sentaient bon la campagne. Je dis que

dans mon pays il y en avait d'aussi beaux et qu'au retour du voyage que j'y ferais prochainement je ne manquerais pas d'en rapporter. Et l'idée me vint, que j'exprimai, que nous pourrions dîner, ce soir-là, tous les trois dans ma chambre de garçon. Je m'attendais à ce que Mlle Angèle en sautât de joie. Elle n'en fit rien, et je me dis alors que c'était uniquement parce qu'elle était trop réservée. Ce fut Mme Davesne qui frappa dans ses mains comme une petite fille en disant:

— C'est ça ! Nous serons comme en partie fine. Nous n'avons pas encore vu votre chambre, M. Corniaux : ce sera une occasion. D'ailleurs, il en est grand temps, car si vous devez vous marier comme vous me le disiez dernièrement, vous serez forcé de déménager pour vous agrandir.

Ne me tendait-elle pas la perche, et une fameuse ?

Je fus assez bête et assez gauche pour répondre :

— Oh ! Madame, je ne suis pas si pressé que ça !

Qu'on se l'explique ou non, c'est ce que je répondis textuellement, et j'eus tort, car je la vis d'une seconde à l'autre changer de visage. Elle laissa traîner la conversation qui avait été, jusque-là, fort animée, et je partis plus tôt que les fois précédentes alors que je m'étais promis de rester plus longtemps. J'avais dit une bêtise qui pouvait me coûter cher.

Les jours qui suivirent, sans qu'elle cessât de m'adresser la parole, je n'eus pas de peine à me rendre compte que Mlle Angèle était devenue plus froide à mon égard, mais je manquais d'audace pour lui donner à entendre que j'avais dit le contraire de ce que je pensais et que je n'avais en tête qu'une idée, qui était non seulement de me marier le plus vite possible, mais bel et bien de me marier avec elle. Comme j'étais resté beaucoup de soirs de suite sans voir sa mère au square, et que la saison était proche où il ferait toujours froid et nuit de si bonne heure que les bancs ne seraient plus guère fréquentés, je me décidai.

— Je ne vois plus Mme Davesne, lui dis-je. Est-ce qu'elle serait fâchée contre moi ?

— Mais pas du tout. Elle est seulement fatiguée.

Je sentis bien que ce n'était pas une réponse. Et je me morfondais d'être incapable de fournir et d'obtenir une seule explication. Et la date de mon congé qui approchait ! Cinq jours avant, prenant mon courage à deux mains, je dis à Mlle Angèle :

— Voulez-vous demander à Mme Davesne quand je pourrai la voir avant mon départ ? J'aurais quelque chose de très important à lui dire.

Elle me rapporta la réponse le lendemain.

— Maman me prie de vous inviter à dîner la veille de votre départ. Quel jour est-ce exactement ?

— Le vingt et un, vers sept heures du matin, Mademoiselle.

— Eh bien, alors, vous viendrez le vingt, à la même heure que d'habitude.

Je respirai, attendant cette date avec impatience, et aussi avec un peu d'inquiétude. Car, après tout, je n'étais sûr de rien. Où avais-je pris que Mme Davesne serait heureuse de m'avoir pour gendre, et Mlle Angèle, pour mari ? En attendant d'être fixé, à mes heures de loisir je nettoyai et arrangeai ma chambre du mieux qu'il me fut possible. Personne n'y devant entrer pendant mon absence, je préparai même les trois couverts pour le repas que nous ferions ensemble le soir de mon retour, lorsque je leur aurais annoncé que je rapportais le consentement de ma mère.

Vint le fameux jour où je devais faire ma déclaration et ma demande. Un peu après cinq heures, je dis au revoir à mes collègues en pensant que, onze jours plus tard, en même temps que je leur dirais bonjour, je leur ferais part de mes fiançailles avec Mlle Davesne : Desmoulins en serait étonné, et j'en riais à l'avance. Je me promettais de lui demander, à elle, de n'en rien dire. Mme Davesne me reçut très aimable-

ment, et ne fit aucune allusion à la froideur passagère qu'elle m'avait témoignée. Je n'étais pas arrivé trop tôt, pensant que je m'expliquerais plus facilement à table. Nous parlâmes d'abord de choses insignifiantes, lorsque je dis, abordant de front la difficulté :

— Mlle Angèle a dû vous prévenir que j'ai une communication très importante à vous faire ?

— Mais oui, cher Monsieur ! me répondit Mme Davesne. Je ne vois pas ce que ça peut être. Mais n'en parlerons-nous pas aussi bien tout à l'heure, au salon ?

Avec ça, qu'elle ne voyait pas ! Car, enfin j'avais beau n'être sûr de rien : ça n'était tout de même pas pour mes beaux yeux qu'elle m'avait invité aujourd'hui pour la quatrième fois !

— Comme vous voudrez, Madame, répondis-je, un peu déçu.

Au moment où j'allais partir, on me coupait net mon élan. Quand nous eûmes terminé :

— Angèle, dit-elle, prépare donc le café.

Nous passâmes tous les deux au salon, et tout de suite, comme une leçon que je repassais depuis des mois, je lui dis sans hésiter et sans sourciller :

— Madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

J'ajoutai une phrase que j'avais préparée depuis cinq jours :

— Quand je vous ai dit que je n'étais pas pressé de me marier, j'ai parlé comme un maladroit qui dit le contraire de ce qu'il pense, et je l'ai beaucoup regretté.

Elle me regardait bien en face.

— Votre demande me surprend, me répondit-elle. (Moi, je n'étais pas moins surpris.) Je ne m'y attendais pas du tout. Je puis pourtant vous dire dès maintenant qu'en ce qui me concerne je ne vois aucun obstacle sérieux à vous donner satisfaction. (Je recommençai à respirer.) Mais j'ignore ce qu'Angèle en pensera. (C'était bien le plus terrible pour moi qui,

dans ma naïveté, m'étais attendu à un « oui » immédiat et enthousiaste). Je vais la consulter.

Cinq minutes après, qui me parurent bien longues, elles arrivèrent toutes deux.

— Angèle, lui dit sa mère, M. Corniaux vient de me demander ta main. Les formalités habituelles sont singulièrement simplifiées, mais M. Corniaux est, comme toi, orphelin de père, et sa mère habite loin d'ici. Etes-vous sûr, au moins, de son consentement ?

— Oh ! Madame, je l'aurai dès mon arrivée au pays, dès demain soir.

— Eh bien, Angèle, quelle est ta réponse, mon enfant ?

Je n'osais pas la regarder. Elle dit, sans émotion dans la voix :

— Moi, maman, je veux bien.

— Embrassez-vous, dit Mme Davesne qui me poussa vers elle.

Sur son front je posai mes lèvres avec gêne, sans aucun plaisir. C'était ça, cette demande en mariage d'où dépendait, pensais-je, le bonheur de toute ma vie ? Eh bien, vraiment !... Entre ma fiancée et ma belle-mère je pris le café, tout désemparé, tout inquiet, m'interrogeant, au lieu de contribuer à entretenir la conversation que Mme Davesne s'évertuait — je ne le voyais que trop, — à ne pas laisser tomber. Mlle Angèle causait aussi peu que moi. Pour des fiancés, nous ne nous montrions pas plus enthousiastes l'un que l'autre. Et j'éprouvai comme une impression de délivrance quand Mme Davesne me dit :

— M. Corniaux, vous pensez bien que ce n'est pas pour vous chasser, mais vous devrez sans doute vous lever demain matin de très bonne heure. Je vais me permettre de vous accompagner jusqu'à votre porte.

Avait-elle déjà la prétention de surveiller mes mœurs ? Ou bien, s'étant aperçue de mon désenchan-

tement, voulait-elle me remonter le moral ? J'embrassai de nouveau ma fiancée sur le front, toujours sans le moindre plaisir, et je descendis avec Mme Davesne qui, dans l'escalier, ne prononça pas une parole. Mais, aussitôt que nous fûmes sur le trottoir, sans doute parce qu'il n'y avait pas de temps à perdre, puisque je n'habitais pas à plus de cinq minutes de chez elle, voici à peu près ce qu'elle commença à me dire, sans qu'il me fût possible de placer un mot :

— Mon cher monsieur Corniaux, depuis que nous vous avons connu l'une après l'autre, nous avons toujours eu, ma fille et moi, beaucoup de sympathie pour vous, et j'ai cru m'apercevoir que, vous aussi, vous en aviez pour nous. Jamais je n'aurais cru que, de votre part, cela dût aller plus loin. Je sais ce que c'est que la vie d'un jeune homme seul à Paris, et c'était un plaisir pour moi que de vous inviter de temps en temps à dîner pour vous distraire, et aussi pour vous donner l'illusion d'être en famille. Aussi vous répéterai-je que tout à l'heure votre demande m'a vraiment surprise. Pour Angèle, je n'en sais rien. Elle est très réservée, cette petite, et elle me fait excessivement peu de confidences. Quand je vous dis que j'ai été surprise, je ne vous dis pas que je l'aie été désagréablement. Non pas... Mais enfin je l'ai été... (Je vis clairement que Mme Davesne commençait alors, non pas à chercher ses mots, mais à hésiter à en prononcer certains.) Quant à elle, je crois qu'elle en est heureuse,... et que vous-même, mon cher monsieur Corniaux, vous serez heureux avec elle... Car vous voici fiancés, n'est-ce pas ?... Mais vous m'avez si bien prise à l'improviste que je n'ai pas eu le temps de réfléchir à tout,... de tout vous dire... Oh ! N'ayez pas peur ! Ce ne sont pas des questions d'argent que je vais agiter,... pas plus que vous, d'ailleurs, j'en suis sûre... Quand on s'aime, on se tire toujours d'affaire, et puis soyez sûr qu'Angèle ne se mariera pas sans le sou...

Mais ce que je n'ai pas songé à vous dire, sur le moment, est d'un autre genre,... à la fois un peu plus et beaucoup moins grave,... selon moi et selon vous aussi d'après ce que vous m'avez dit,... qu'une question de gros sous... Certainement, c'est un aveu qu'il m'en coûte de vous faire,... moi qui, épouse et mère de famille,... ai toujours donné l'exemple de l'honnêteté... Voici, en deux mots : ma fille a commis une... une erreur de jeunesse... Elle a cessé de voir son séducteur... Mais... de sa faute... il lui reste un enfant, un petit garçon, qui est élevé... là-bas... au pays... dans la Creuse,... et que je vous demanderai de reconnaître le jour où vous vous marierez... Depuis cette faute,... sur le mien... je vous réponds de l'honneur d'Angèle.

Si je disais que tout se mit à tourner autour de moi, je mentirais. Il fut même singulier que je n'éprouvai aucune souffrance. J'estimais que Mme Davesne venait de me parler avec la plus parfaite honnêteté. Au fond, il m'était indifférent que Mlle Angèle eût déjà un enfant qui ne fût pas de moi. A tout péché miséricorde ! me disais-je. Et je répondis à Mme Davesne :

— Mais certainement, Madame ! Il est tout naturel que je reconnaisse cet enfant...

Il me vint à l'idée d'ajouter :... naturel, mais je me retins à temps, estimant que ce serait déplacé.

— C'est bien de vous ! s'écria-t-elle. Vous êtes un noble cœur, M. Corniaux, et une belle âme.

Comme nous arrivions devant ma porte, elle tint à m'embrasser en me souhaitant excellent voyage et bon séjour au pays. Elle me demanda aussi de présenter ses meilleures amitiés à ma mère qu'elle espérait bien voir prochainement, et me recommanda de ne point les laisser sans nouvelles de moi pendant ces dix jours. Mais, si je disais que je dormis bien, je mentirais également. Toute la nuit des idées bizarres me

traversèrent l'esprit, et je n'eus pas besoin d'attendre la sonnerie de mon réveille-matin pour être debout à cinq heures. Mais j'étais moins sûr de moi que je ne l'avais été la veille : je me sentais la tête lourde et, ma foi ! le cœur gros.

Une fois que je fus installé dans le train, ce voyage dont je m'étais fait une fête m'apparut dépourvu de charmes. Ce n'était certainement pas la faute de la petite pluie fine qui tombait : je m'accommode de tous les temps, mais je ne saurais mieux me faire comprendre qu'en disant que c'était comme s'il avait plu au-dedans de moi-même. L'année précédente, lorsque j'étais venu à Paris, je n'avais pas du tout vu sa banlieue dont j'avais, depuis, entendu dire le plus grand bien. Mais c'est en vain que je m'efforçais de regarder les jolies maisons toutes neuves entourées de jardins bien entretenus. Certainement, je les voyais, mais je ne pensais qu'à la révélation que m'avait faite Mme Davesne. Et si je me disais : « Comme il me sera agréable, plus tard, si nous gagnons de l'argent, de vivre avec ma femme dans une de ces villas ! » c'était pour me rappeler tout de suite que ma future avait déjà un enfant. Quand je demanderais à ma mère son consentement, il faudrait bien que je lui dise, ou à peu près : « Ma fiancée est une fille-mère ! » Et je la voyais, avec ses idées de femme de la campagne qui ne badine pas sur ce chapitre, se cachant le visage dans les mains pour pleurer, ou se dressant comme une furie pour me chasser en me maudissant. Mais même cela n'était pas ce qui m'effrayait le plus, et je me passerais de son consentement. Si elle me déshéritait, je me passerais de l'héritage. Une fois marié, grâce aux influences dont disposait ma belle-mère, j'avancerais rapidement. Et, tout en continuant de regarder la campagne et l'horizon gris, je m'efforçais de voir l'avenir en rose, mais c'était au-dedans de moi-même qu'il faisait gris.

Nous dépassâmes Melun, Fontainebleau, Sens, Joigny. A Laroche je dus descendre pour changer de train. La gare sentait la fumée et le charbon. La pluie avait cessé de tomber. Le vent secouait rudement les grands peupliers plantés sur les bords du canal. Je n'étais toujours pas gai. Je faisais les cent pas machinalement, de long en large, tout en continuant de tourner autour de la même idée, lorsque brusquement la lumière se fit dans mon esprit : elles m'avaient monté le coup ! Elles, oui ! Mme Davesne et sa fille, et il m'avait fallu plus de douze heures pour m'en rendre compte ! Est-ce qu'avec elles comme avec Valentine j'allais jouer le rôle du mouton imbécile ? Et comme tout s'enchaînait bien ! Nul doute que je ne fusse pour elles le bon provincial naïf à qui l'on fait avaler tout ce qu'on veut. Au bureau, Angèle m'avait laissé venir, trop fine, trop rouée pour ne pas s'être aperçue, dès le premier jour, de l'impression qu'elle produisait sur moi. Le jour de notre rencontre place de la Bourse, je lui en avais sans doute assez dit, et peut-être même un peu trop, pour qu'elle eût la certitude de ne s'être pas trompée sur mon compte. Et tout le reste avait suivi. Lui avais-je confié que j'allais le soir au square des Batignolles ? Je n'en avais plus souvenance, mais plus que probablement j'avais dû le faire, dans l'espoir ridicule qu'amoureuse de moi elle viendrait m'y rejoindre : au lieu que ce fût elle, ç'avait éte la vieille que je ne pouvais plus appeler d'un autre nom, et qui m'avait tout de suite témoigné trop d'intérêt pour que ce fût, de sa part, vraiment désintéressé. Sa fille ? Parbleu ! Je comprenais maintenant pourquoi elle risquait de coiffer sainte Catherine ! Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui acceptent de reconnaître un enfant qui n'est pas d'eux, et elles s'étaient dit que j'étais d'une assez bonne pâte pour jouer le rôle de père nourricier. La scène d'hier ? Du truquage. La vieille m'avait laissé m'engager pour ne me casser

qu'ensuite le morceau. Et, sur le moment, moi, je n'y avais vu que du feu. Vraiment, pour quatre dîners que j'avais faits chez elles, elles s'étaient bien payé ma tête, comme ce soir où la vieille m'avait tâté sur ce que je pensais des jeunes filles qui se conduisent mal, comme cet autre soir où, plus royaliste que le roi, Angèle avait affirmé qu'elle n'admettait pas qu'une femme trompât son mari. Et moi, je me disais : « Qui a bu boira. Qui a fauté à dix-huit ans peut recommencer à vingt-cinq, à trente ! » Seulement, comme on dit, tant va la cruche à l'eau... Hier soir, elle s'était cassée d'elle-même, mais je ne m'en apercevais que ce matin. Et je pensais à ce qu'il me restait à faire. Aussitôt arrivé chez nous, je m'empresserais, non pas de demander à ma mère son consentement, mais d'écrire à la vieille une lettre qui ne serait pas piquée des vers, et où je lui montrerais que j'avais percé à jour toutes leurs machinations. J'ajouterais que j'étais heureux de rendre sa parole à Mlle Angèle qui serait ainsi débarrassée de moi, tant elle m'avait de fois laissé deviner qu'elle ne tenait guère à ma présence à ses côtés... Arrivé à ce point, tout à coup je vis trouble : je pensais à tout, excepté au bureau. Ce que n'avait pu faire la confidence de la vieille, cette seule pensée le fit, et tout tourna autour de moi. N'était-ce pas mon avenir que je jouais ? La vieille n'avait-elle pas assez d'influence pour me faire mettre à la porte ? Même au cas où il n'en serait pas ainsi, comment pourrais-je continuer de travailler si près de celle qui, douze heures de suite, avait été ma fiancée ? Je ne voulais plus l'épouser. Je ne dis pas qu'elle me faisait horreur. Je dis simplement que j'étais vexé et humilié d'avoir été joué par elle et par sa mère. Mais, si je ne l'épousais pas, ou je perdrais ma place, ou la vie au bureau me deviendrait intolérable.

Installé dans un autre train, ce fut autour de cette autre idée que je tournai. Mais c'était tout de même

moins compliqué, maintenant que je voyais clair dans ma situation. Je finis par me dire que la vieille ne devait tout de même pas avoir tant d'influence que ça, sans quoi sa fille eût occupé un poste plus important. Certainement, elle pouvait connaître un administrateur, mais il y a connaître et connaître. On ne pouvait pas me mettre à la porte sans motif sérieux, et je me savais coté comme excellent employé. De ce côté, je me crus donc autorisé à être tranquille. Sur l'autre point, à savoir : que nous restions elle et moi dans le service, eh bien ! ce serait comme dans les premiers temps : nous ne nous adresserions la parole que lorsqu'il n'y aurait pas moyen de faire autrement. Nos collègues ignoraient tout de nos relations. Et je devinais bien qu'elle ne se presserait pas d'annoncer nos fiançailles, quoique j'eusse oublié de lui recommander de n'en rien faire. La vieille était assez fine, et elle aussi, pour se dire que, malgré tout, tant que je n'aurais pas le consentement de ma mère, il n'y avait rien d'absolument décidé. Quand j'eus ainsi tout arrangé selon mes désirs, je respirai et déjeunai, d'assez bon appétit, de quelques provisions que j'avais dans ma valise. Ensuite, je fumai ma pipe en songeant que je venais de me tirer d'un fameux mauvais pas, et il me sembla qu'à mon retour à Paris j'allais commencer une vie nouvelle.

Quand j'arrivai au pays, la nuit était tombée depuis longtemps. Il faisait noir comme dans un four, et je me sentis tout fier de pouvoir me diriger à travers cette obscurité : j'aurais bien voulu qu'un étranger fût à ma place ! Rien qu'à passer devant, je reconnaissais toutes les maisons. Il me sembla que, quand j'en étais parti l'année précédente, je n'étais encore qu'un gamin, quoique j'eusse achevé mon service militaire, et qu'aujourd'hui j'étais un homme : peut-être parce que je sortais de Paris où je venais, à mes dépens, d'apprendre à connaître la vie. Je reconnus la place de

l'église à ce que l'ombre y était moins épaisse, et je pensai à la boutique où la Duverne et Valentine avaient vécu. Quant à notre ancien hôtel, ses fenêtres du rez-de-chaussée étaient encore éclairées. Je me dis que j'y viendrais demain matin pour écrire à la vieille et je continuai de monter devant moi, dans la direction des bois. Plus j'avançais, et plus il faisait noir. Je trouvai ma mère assise au coin du feu, m'attendant sans m'attendre. Elle avait déjà mangé sa soupe et son fromage, pour le cas où je ne serais arrivé que le lendemain. Je me mis à table et, pendant que je dînais, nous causâmes d'elle et de moi. Elle me donna des nouvelles du pays. Je lui donnai quelques renseignements sur ma vie à Paris, sans lui dire que j'avais été sur le point de m'y marier. Bref, nous n'étions ni l'un ni l'autre à plaindre, et, quoiqu'elle entrecoupât ses paroles de gémissements, par manie de quelqu'un qui, presque toujours seul, tient à entendre le son de sa propre voix, je vis bien qu'elle était encore solide. Je me couchai, et restai quelque temps avant de m'endormir, trouvant un certain plaisir, qui me rappelait mes nuits d'enfance, à écouter le bruit du vent dans les arbres nombreux de nos bois : c'était autre chose que les peupliers de Laroche. En même temps, je réfléchissais à la lettre que j'enverrais à la vieille : inutile d'être brutal, ni blessant. Après tout, j'avais été son invité, et puis ce serait pour elle une grande déception. Quant à Angèle, j'étais à peu près certain que ça lui serait égal.

Le lendemain, m'étant levé à huit heures, je fis quelques visites dans la matinée. Ma première fut pour mon maître, M. Mariller, qui avait obtenu de faire la classe encore, et seulement, pour l'année scolaire à venir : après, il serait obligé de prendre sa retraite. Il me dit tristement :

— Tu vois, je profite de la fin de mes dernières vacances.

Je compris bien que, pour lui, des vacances perpétuelles ne seraient qu'un long ennui. Il me demanda où j'en étais. Quand je lui dis que, dans la maison où je travaillais, nous étions près de deux mille employés, je vis nettement qu'il était fier d'avoir eu un élève tel que moi. J'allai ensuite chez M. Lagoutte, qui me parut beaucoup plus vieilli que ma mère, et même que M. Mariller qui pourtant était plus âgé qu'eux. Et c'est alors seulement que je pensai à son fils, pour me dire que probablement à cette époque il devait être, comme moi, au pays, mais depuis longtemps.

— En descendant, me dit-il, tu n'as pas rencontré Henri ? Ça m'étonne, car il est allé ramasser des champignons. Après tout, je ne sais pas de quel côté. Est-ce que vous vous voyez seulement, à Paris ?

— De temps en temps, répondis-je.

Revoir Lagoutte, surtout ici, ne me disait rien de bon, surtout après ce que m'avait raconté la Duverne ; mais peut-être réussirais-je à l'éviter ? Sorti de chez M. Lagoutte, je dus entrer chez les uns, chez les autres, qui me reconnaissaient, et si j'avais voulu accepter tous les verres de vin, toutes les gouttes qu'on m'offrait de bon cœur, avant dix heures j'aurais été incapable de mettre un pied devant l'autre. Heureusement pour moi, je sais me contenir, et la dernière nuit que j'aie passée avec Lagoutte et Valentine m'avait servi de leçon. A onze heures, j'étais installé au rez-de-chaussée de notre ancien hôtel où Basdevant voulut absolument m'offrir l'apéritif. Je le priai de m'excuser quelques minutes, vu que j'avais une lettre très pressée, et très courte, à écrire. Je ne l'avais pas ruminée aussi longtemps que ma demande en mariage, mais assez pourtant pour que je n'aie qu'à laisser courir ma plume en fournissant de ma plus belle écriture. Je dis donc ce qui suit :

— Madame. J'ai l'honneur, à mon grand regret, d'être obligé de retirer la parole que je vous ai donnée,

et de rendre la sienne à Mademoiselle votre fille, après avoir réfléchi à ce que vous m'avez dit, et vu que ma mère me refuse son consentement. Considérez ceci comme ma parole définitive. Votre dévoué serviteur. Jean Corniaux.

Son serviteur, pas tant que ça ! Pas du tout, même ! Tant pis pour elle, si elle avait pensé que je puisse le devenir. Je me relus. Il n'y avait pas un mot de trop, ni qui fût offensant. Je me retirais d'une combinaison qui ne me plaisait plus : c'était bien mon droit, puisque nous n'avions encore passé ni devant le notaire, ni devant le maire, ni devant le curé. Lorsque j'eus cacheté mon enveloppe, Basdevant vint s'asseoir en face de moi. Quant au teint, il ressemblait à mon père ; il devait boire beaucoup avec l'un, avec l'autre. Il me dit qu'il n'était pas mécontent des affaires, surtout depuis que, chaque été, des touristes commençaient à se répandre dans le pays. Je tournais le dos à la porte d'entrée, regardant du côté de la cuisine où j'avais passé de si bons moments ; et je revoyais par la pensée, dans leurs moindres détails, les chambres d'en haut et tous les coins où j'avais joué avec Valentine. Comme tout cela était loin ! Je veux dire : nos jeux et nos jeunes années ! Quant aux endroits, ils étaient toujours là et n'avaient pas changé. Et, sans l'écouter, j'entendais Basdevant me raconter des histoires lorsqu'il s'interrompit pour se lever brusquement en criant, comme à la caserne : « A vos rangs, fixe ! »

— Repos ! fit une voix que je n'eus pas de peine à reconnaître. Je ne me retournai même pas : c'était Lagoutte qui entrait, chaussé d'énormes souliers, coiffé d'une casquette de paysan, et portant un filet rempli de champignons de toutes tailles. Il ne parut ni heureux, ni mécontent de me voir là, mais très étonné. Nous nous serrâmes la main très mollement. Puis il dit :

— Je porte ça à la patronne dans la cuisine pour

qu'elle nous fasse une fricassée à s'en lécher le museau. Tu m'en diras des nouvelles, mon vieux Basdevant!

Ainsi tutoyait-il cet homme qui avait au moins vingt ans de plus que nous. Il revint et s'installa, les jambes écartées pour cracher plus commodément, car il avait aux dents une énorme pipe en merisier, en me regardant avec obstination et malice. Pour ne pas recommencer la scène de la rue de la Harpe, je préférai continuer de causer avec Basdevant, absolument comme si Lagoutte avait été à cent lieues de nous. Mais je ne pouvais pas l'empêcher de prendre part à la conversation ; non qu'il parlât beaucoup : il n'avait pas changé de système, mais il nous interrompait assez souvent par une phrase courte dont on ne distinguait pas toujours le sens, vu qu'il la prononçait la pipe au bec. Moi, cependant, je me demandais ce que devenait Valentine pendant qu'il était ici, pour des vacances qui n'étaient pas, comme les miennes, de dix jours seulement. Bientôt, je fus évincé, sans regret : ils s'étaient mis à parler chasse, pêche et bons repas. Et je voyais bien mon Lagoutte tel que je l'avais découvert, tenant du hobereau bon vivant et du bourgeois pratique, sachant concilier son esprit d'économie et son amour du bien-être.

— Les parties qu'on fera quand tu seras installé ici, s'écria Basdevant, c'est rien de le dire !

J'en conclus qu'il avait l'intention non pas même de s'établir dans une ville comme Autun, mais sansdoute de succéder sur place à son père. Mais par exemple, quand on aurait besoin de lui pour quelque médicament, on le trouverait avec plus de facilité chez Basdevant qu'à sa pharmacie. J'avais beau me sentir de plus en plus éloigné de lui ; le seul fait de nous retrouver ici, dans cette salle où lui aussi avait joué quelquefois avec Valentine et avec moi, me le faisait voir avec d'autres yeux, avec des yeux de camarade de première communion. Et puis nous allions bon train. Bas-

devant avait offert sa tournée et moi la mienne lorsqu'un camion s'arrêta devant le perron : c'étaient trois feuillettes de vin qui arrivaient. Basdevant dut nous quitter.

— En trois minutes je décharge ça, dit-il, et je reviens, les enfants.

J'étais donc un peu ému, des deux façons, et, aussitôt que je me trouvai seul à seul avec Lagoutte, je lui dis, bien que je me fusse promis de ne jamais parler plus que lui :

— Eh bien, mon vieux, est-ce qu'on ne dirait pas que nous sommes destinés à nous revoir toujours ?

— Ça dépend ! ronchonna-t-il. A Paris, tu as été assez longtemps sans te montrer.

Je ripostai :

— Allons ! Tu n'as pas dû le regretter tant que ça ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que quinze jours après je suis retourné rue de la Harpe, et qu'elles n'y étaient plus. Qu'est-ce qu'elles sont devenues? Tu dois bien le savoir.

— Ma foi, non ! dit-il en cognant violemment son énorme pipe sur le bord de la table pour en faire, du fourneau, tomber la cendre. Et toi? Tu as dû revoir la Duverne, puisque tu couchais avec ?

Il me regardait, avec un sourire ironique, faux et méchant. Comme je voulais savoir, je passai par-dessus mes susceptibilités.

— Tu ne me feras pas croire que, si elles ont déménagé, tu n'y étais pour rien.

— Peut-être bien, dit-il. Mais ça me regarde, et qu'est-ce que ça peut te faire ?

On ne savait vraiment par quel bout le prendre pour en tirer quelque chose.

— Oh ! Rien du tout ! Moi, je m'en moque.

Alors son sourire s'accentua, et il consentit à parler au moment précis où je désespérais.

— Tu mens comme un arracheur de dents, me dit-

il. Tu as toujours eu envie de Valentine. Tu ne l'as jamais eue. Tu ne l'auras jamais. (Je vis qu'il ne savait rien, et me demandai si je devais le détromper.) Oui. C'est moi qui l'ai sortie de la rue de la Harpe. La vieille, ta maîtresse, quoi ! est allée se faire pendre où elle a voulu. Je crois qu'elle fait la retape sur les « boul extér » : mes compliments. Valentine ? Je l'ai mise dans ses meubles. Un beau matin que j'allais chez elle, j'ai trouvé le nid vide, avec une lettre sur la table. Elle me disait qu'elle avait trouvé mieux que moi, plus riche que moi. Moi, ça m'est égal. Je suis bien débarrassé. Maintenant, si tu veux son adresse, cherche-la. Paris est grand. Es-tu content ?

Je demeurais abasourdi de ce que leur liaison se fût ainsi dénouée. A la réflexion, je conclus qu'il n'en pouvait guère être autrement. Lagoutte en avait-il souffert ? Il ne me le dirait pas, et puis ça n'avait pour moi aucune importance. Quant à Valentine, elle avait dû se lasser de jouer le rôle de brebis précisément à la date où Lagoutte cessait d'être le bélier qui se satisfait avec l'une aussi bien qu'avec l'autre, pour se consacrer uniquement à elle. Obstinée, têtue, elle l'était, mais fantasque aussi. Dans ce Paris où, pour les jolies filles, les occasions de se tirer d'affaire ne sont point rares, elle avait dû sauter sur la première qui s'était offerte. Pour ne pas être en reste, je narrai à Lagoutte ma dernière rencontre avec la Duverne.

— C'est ce qui attend sa garce de fille ! dit-il avec un ressentiment qu'il n'eut pas l'habileté de dissimuler.

— Ça dépend ! dis-je. C'est une rusée.

— Oui. Tu l'as toujours défendue. Ça t'a coûté deux cents francs, pour rien du tout.

— Ça dépend, dis-je de nouveau.

Il n'insista point et, Basdevant nous ayant rejoints, nous nous remîmes à boire. Il était plus de midi quand je repris le chemin de la maison pour aller déjeuner.

j'eus la présence d'esprit de ne pas oublier de jeter ma lettre dans la boîte de la poste.

Il me fut impossible de ne pas revoir Lagoutte. Comme la pluie tomba presque sans arrêt pendant ces dix jours, ma seule distraction était d'aller chez Basdevant. Là j'étais certain de le rencontrer. Il ne m'apprit pas grand'chose en plus, sinon que, si Valentine était partie, ça ne pouvait être que parce qu'il ne lui donnait pas assez d'argent. Il lui en coûtait moins de penser et de dire que ce fût pour ce motif, que de penser et de dire qu'elle l'avait quitté parce qu'elle ne tenait plus à lui. Je devinais que, sans en avoir l'air, il avait toujours été flatté de la voir le poursuivre, que son amour-propre de jeune bourgeois n'allait pas jusqu'à l'empêcher d'avouer que ses facultés de dépense eussent des limites, mais que son amour-propre de mâle ne comportait pas de restrictions.

A la maison je restais assis au coin du feu en face de ma mère. En passant sur la route, le vent frappait à notre porte. Par la fenêtre je voyais les bois humides et sombres, les bruyères décolorées, les fougères jaunies. C'était une vie très douce, toujours entre deux sommeils. Des fois, je m'imaginais être devenu déjà un de ces vieux qui, ne marchant plus guère, finissent quand même par user leurs sabots à les avoir toujours le nez dans les cendres brûlantes. Je me remémorais mes amours comme si elles avaient été très anciennes. Angèle et Valentine se confondaient, comme des images qui s'effacent. Quand je finissais par m'endormir d'un demi-sommeil devant les bûches suintantes, elles étaient plus indécises encore. Réveillé par ma mère qui tisonnait, je les revoyais moins indistinctes, mais perdant de plus en plus de leurs contours précis. Et, mes souvenirs se confondant avec mes imaginations, rajeuni et vieilli à la fois, me rappelant certains soirs d'octobre où, quand j'avais huit ans, ma mère m'emmenait à la prière dans notre vieille église,

il me semblait les voir pareilles à ces figures peintes sur les murs qui se dégradent, et qu'on regarde avec des envies de prier, en pensant à des choses du temps jadis.

VII

Ici s'achève le récit de la seule partie intéressante de ma vie.

Mon maître M. Mariller, est mort, comme M. Lagoutte, comme d'autres vieux du pays qui se transforme. Maintenant il est desservi par une petite ligne de chemin de fer d'intérêt local. Presque toutes les diligences de la région sont mortes comme les vieux. Les maisons aussi ont changé : au bourg même, on ne voit plus un seul toit de chaume. Il n'y a que l'église qui soit restée pareille à ce que je l'ai toujours vue : mais il y a si longtemps qu'elle est vieille, qu'elle n'a plus d'âge, à peu près comme les hêtres de nos bois et les houx qui bordent nos sentiers. Deux autres hôtels se sont bâtis qui font un peu concurrence au nôtre, je veux dire à Basdevant qui vit toujours, parce qu'à un moment donné il a cessé de boire, sans quoi il était perdu. Mon pays est devenu un centre d'excursions pour touristes, et, ma foi ! de juin à septembre, les trois hôtels suffisent à peine à les héberger tous. Le reste du temps, ils vivotent des dimanches, des marchés et des foires. Lagoutte y est installé depuis longtemps comme pharmacien. Il a épousé une assez riche héritière des environs qu'il trompe avec toutes les femmes qui lui tombent sous la main, même avec des souillons qui se succèdent chez lui et qu'il met à la porte quand il les a engrossées. Basdevant

ayant cessé de boire, il a cessé d'aller à notre hôtel pour établir son quartier général chez Guyard, un ancien garçon de café de Paris qui s'est marié avec une femme de dix ans plus jeune que lui, pas laide, et qui, bien entendu, le trompe avec Lagoutte. On m'a dit qu'il le sait, mais qu'il fait semblant de ne s'apercevoir de rien parce qu'il est flatté d'avoir la clientèle du pharmacien du pays, et qu'il y trouve son profit. Lagoutte est devenu énorme, ce qui ne l'empêche pas de battre les bois à l'époque de la chasse. La barbe lui mange la figure. Il a deux enfants de sa femme, sans compter ceux qu'il a semés et continue de semer un peu partout. Sa crise passée, il est redevenu bélier. Il n'est pas revenu une seule fois à Paris. Il va de moins en moins à Autun. De plus en plus, il ne se trouve bien qu'au pays où il boit et mange comme quatre. Comme nous ne nous voyons plus qu'une fois par an, lors de mes vacances, il se montre moins revêche et moins taciturne : si le souvenir de Valentine m'est resté, il ne s'interpose plus entre nous. Lagoutte m'invite une ou deux fois à déjeuner chez lui. Moi je lui rends la politesse à l'hôtel, et, comme je ne déteste pas, à l'occasion, de faire un bon repas, je lui tiens tête, et nous buvons cinq ou six bonnes bouteilles en nous racontant des histoires.

Au bureau, Desmoulins est mort d'une maladie des poumons, comme Pascaud, comme d'autres anciens de la maison, qui se transforme. On y a fait des travaux. Les affaires prospérant, nous nous sommes agrandis, et on y emploie des femmes en plus grand nombre. Depuis cinq ans, je suis chef de section, mais Papuchon est toujours simple employé. Je fais des opérations de bourse qui me rapportent un peu d'argent, et je pense que, vers la cinquantaine, je pourrai me retirer au pays où je vivrai de mes rentes. J'ai rencontré des gens qui se moquent des employés, qu'ils traitent de ronds de cuir, autant dire d'imbéciles. Je les

laisse pour ce qu'ils sont. Je trouve de grandes satisfactions à être toujours exact, à faire convenablement mon travail. Je me dis que je suis une des pièces de la grande machine qui, sans moi, fonctionnerait moins bien, et que mon expérience vaut quelque chose. Je me dis que, certainement, on pourrait me remplacer, mais pas du jour au lendemain, et cela suffit à mon orgueil. Mon grade de chef de section est peut-être mon bâton de maréchal, mais je ne demande pas plus, puisque je ne le dois qu'à mes mérites et qu'à mon travail ; on m'offrirait une place de chef de service, que je la refuserais, sachant bien que je ne pourrais pas l'occuper à la satisfaction de mes supérieurs.

Ici aussi s'achève le récit de mes amours.

Pauvres amours ! Quelques minutes de bonheur avec Valentine, près d'un an de rêvasseries autour d'Angèle, et c'est tout. Dupe dans le premier cas, j'ai failli l'être dans le second. Ma naïveté m'a coûté deux cents francs, et j'ai failli ensuite la payer de tout le restant de ma vie. Ces deux expériences m'ont servi de leçon, et plus jamais je ne me suis amouraché de personne. Je ne dis pas que l'envie m'en ait toujours fait défaut, mais je me disais à moi-même : « Deux fois tu as été le mouton. Une troisième, ce serait une de trop. » Me marier, pour tomber sur une fille qui ait eu un mioche à mon insu, ou qui me trompe après quelques mois de mariage, et qui me fasse des scènes à propos de tout et de rien ? Merci. Oh ! Je sais bien que toutes les femmes ne se ressemblent pas, et je connais de mes collègues, mariés, qui ne se plaignent jamais de l'être. Mais, d'abord, peut-être qu'ils ne racontent pas tout, et puis, eux, du premier coup ils sont bien tombés, tandis que moi, mes deux premières expériences ne m'ont pas donné envie de recommencer. Quand je rentrai au bureau, le matin du premier octobre, Desmoulins se hâta de me dire :

— Vous allez vous ennuyer, Corniaux ! Votre chérie

qui débute aujourd'hui dans une succursale!... On dirait qu'elle a profité de votre absence.

J'exagérerais en disant que je ne m'étais pas inquiété de ce qui pouvait m'attendre à mon retour. Sans le faire exprès, Desmoulins me soulageait fameusement. Je lui répondis :

— Je causais avec Mlle Davesne ni plus ni moins que vous autres.

Il me dit :

— Allons! Corniaux, n'essayez pas de me faire prendre une vessie pour une lanterne.

Malgré tout, les premiers temps, le bureau me parut vide, puis je m'y habituai.

J'ai dit que j'ai été dupe, que j'ai joué le rôle du mouton? C'est bien possible, mais je ne le regrette pas. Il y a de cela plus de quinze ans. Avant de mourir, plusieurs fois, soit dans ses lettres, soit quand je revenais au pays, ma mère m'a dit :

— Tu ne penses donc pas à te marier? Quelle idée de rester vieux garçon!

Je lui ai toujours répondu :

— C'est comme ça, qu'est-ce que tu veux! Je suis bien plus tranquille.

Mais je ne lui disais pas le fond de ma pensée. Si je ne me suis point marié, c'est parce que je n'aurais pas pu vivre avec une femme autre que Valentine ou qu'Angèle ; jamais je ne leur ai gardé la moindre rancune. Tout de suite je leur ai pardonné. Si elles me plaisaient beaucoup, si je ne leur plaisais pas, ce n'était ni leur faute, ni la mienne. Elles ne sont responsables de rien. Je ne peux même pas dire qu'elles m'aient brisé ma vie : je restais libre de m'arranger comme bon me semblait. Ceux qui ne réfléchissent pas diront que je suis un pauvre homme qui n'a pas eu de chance : c'est bien ce que j'ai pensé, jadis, sur le moment. Mais aujourd'hui, et à distance, je me demande si d'autres ne sont pas plus à plaindre que moi. Qu'est-ce qui serait

arrivé, si j'avais vécu tout le temps avec Valentine, ou avec Angèle? Tandis que je n'ai qu'à penser à elles pour les revoir telles que je les ai aimées, Valentine pendant un peu plus de dix ans, Angèle pendant près d'un an. Qu'est-ce qu'elles sont devenues? Je ne me le demande pas. Si elles ne sont pas mortes, elles ont vieilli comme moi, mais pour moi elles auront toujours vingt ans.

FIN

IMP. JOUVE ET Cie, 15, RUE RACINE, PARIS — 4749-20



UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 30 20 07 002 8